

Contenu

« ... Remettons-nous à la Providence ! »	5
La roue de Samsara dans les steppes russes	11
Les écrivains de Saint-Pétersbourg parlent des œuvres de Boris Kornev	19
Une seule pour tous	23
Juge et bourreau	61
Correction de fautes	71
Baie de Providence	77
Une rencontre	91
Une tasse de thé	107
Instructions pour la gestion des documents	115
La mer est orange	129
Maria, tout simplement	139
Dernières gouttes de pluie	161
Quand toute la famille est là	175
Chapitre premier	181

© Boris Kornev, 2013

© Nina Knyazeva : traduction, 2015

ISBN

« ... Remettons-nous à la Providence ! »

Dans le recueil de nouvelles de Boris Kornev « Baie de Providence » il y a une nouvelle atypique non seulement pour ce recueil et pour cet auteur, mais, dirais-je, pour toute la littérature moderne. Il s'agit de la nouvelle « Quand toute la famille est là ». En effet, connaissez-vous une multitude d'oeuvres présentant le point de vue sur la vie d'un chien – pas un chien d'une fable, pas un chien allégorique, mais un chien tout à fait ordinaire, normal, comme il y a, j'en suis sûr, dans une famille sur deux. Nous tous – je veux dire ceux qui ont un chien à la maison – nous savons qu'intellectuellement cet animal peut être comparé avec un enfant humain de quatre ou cinq ans. Donc, si existent des récits écrits de la part d'un jeune enfant, pourquoi ne pourrait-on pas essayer d'imaginer un monde vu par un chien ? Un écrivain ressent toujours une tentation de se mettre dans la peau de son personnage ; pourquoi donc ne pas se permettre de le faire d'une manière aussi extravagante ?

D'ailleurs, assez de prémices, passons à la matière. Son protagoniste anonyme – un toutou bien élevé – raconte un tournant inattendu dans sa vie : son maître amène un autre chien à la maison, un petit cabot fantasque. Tout propriétaire d'un animal domestique sait qu'un tel événement est toujours une épreuve importante pour notre chouchou ; il faut d'habitude un certain temps pour que de nouveaux colocataires s'habituent l'un à l'autre, apprennent à vivre ensemble ; qu'une nouvelle hiérarchie se mette en place. Ce n'est jamais gagné d'avance !... Au fait, le récit « Quand toute la famille est là » nous parle de l'apprentissage de cette nouvelle situation, de la tentation de rentrer dans ce

tournant difficile, d'un dialogue avec la Providence, quand on se demande qui aura la dernière parole.

« Providence » – est un mot provenant d'un lexique religieux, bien que très peu utilisé par des personnes ou des ouvrages de la foi orthodoxe. Par contre, en l'entendant nous sommes portés à songer aux romans de Jules Verne ou encore de Mayne Reid. Souvenez-vous : « Notre bateau fonce sur les rochers ! – la voix de stentor du capitaine couvrit le hurlement de la tempête. – Plus aucun espoir, nous n'avons que nous fier à la Providence ! » Jules Verne avait bien aimé mentionner la Providence à toute occasion, c'est pourquoi dans notre mémoire elle est rangée sur la même « étagère » que les moussons, les alizés, les rochers, récifs, tempêtes et autres astrolabes et sextants.

Alors, quand on voit sur une carte géographique cette baie de Providence, on n'a aucun doute : c'est bien ici que les personnages de nos livres de jeunesse se sentent à l'aise, c'est là qu'ils auront en abondance des neuvièmes vagues, requins, cachalots, récifs perfides et îles inhabitées.

Or, les adultes ont leurs aventures, et un nouveau Jules Verne s'impose pour en parler d'une façon véridique. Je crains que nombreux d'entre nous se sont déjà trouvés dans une situation où le fameux « ...nous n'avons que nous fier à la Providence ! » est venu à l'esprit.

Cette phrase, implicitement ou en réalité, résonne dans chaque nouvelle formant le recueil de Boris Kornev « Baie de Providence ».

Chez des classiques la Providence était bienveillante pour les héros, venait à son aide à des situations qui paraissaient sans espoir. Eh bien, que voyons-nous dans ce livre d'un auteur contemporain ?

Voici la première nouvelle, « Une seule pour tous... ». La Grande Guerre Patriotique. Deux adolescents sont déportés en Allemagne. En route ils s'inscrivent à la ROA (« armée de libération » du général Vlassov) pour

éviter l'esclavage. A la première occasion ils se sauvent et essaient de traverser la ligne du front. Un des deux meurt dans une fusillade, l'autre se retrouve dans un camp de prisonniers...

Ou bien une autre histoire – « Correction des fautes ». Quatre gamins pénètrent la nuit dans la salle des professeurs de leur école pour voler le registre de la classe. Au moment crucial le professeur des travaux manuels entre dans la salle. Profitant de l'obscurité deux copains réussissent de se sauver par la fenêtre sur l'arbre qui tout près du mur, le troisième se cache dans un placard. Le premier des voleurs descend de l'arbre sans problème, mais le deuxième, accroché par ses vêtements, reste sur une branche avec un risque de tomber. Le vieux professeur, sans hésiter, va à son secours...

« La mer est orange ». Le commencement de la guerre en Abkhazie. Les soldats géorgiens font irruption à Soukhoumi, massacrant la population civile avec une brutalité frisant le sadisme. Une femme russe, enceinte, essayant de fuir les assassins, court vers le port, arrive à monter dans une barge chargée de mandarines. La barge commence à prendre le large quand l'artillerie géorgienne tire dessus...

« Maria, tout simplement ». Une jeune fille va en Europe pour trouver du travail, mais malgré sa volonté se retrouve dans un des plus horribles bordels d'Amsterdam. Après plusieurs jours de cet enfer elle décide de se sauver...

« Instructions pour la gestion des documents ». La guerre en Afghanistan. Un conseiller soviétique et son collègue se retrouvent au milieu d'une fusillade...

Comme on le voit, chacun de ces personnages se fie en quelque sorte à la Providence. Chaque fois la narration s'arrête un instant en équilibre instable suspendue au sommet du destin... De quel côté va-t-elle vaciller ?

« Crise »... Boris Kornev, comme on le lit dans son CV, est « diplômé en économie, spécialiste de gestion

des situations en crise ». Il avait bien étudié cet état bien étrange, quand on est questionné par le destin, quand on est mis devant l'obligation de répondre (parfois sans tarder) d'une façon intelligible. C'est un état curieux : le monde entier se met en face de nous, et la vie qui avait fait semblant d'être bien apprivoisée, d'être quasiment créée par nous-même, de ne dépendre que de notre volonté – démontre soudain qui est le vrai maître de la situation.

Ce tournant imprévu peut nous garder un danger de mort comme il peut nous faire un cadeau inattendu. Un amour par exemple qui nous secoue, exige de nous de l'action, de l'audace, de la fermeté. Mais aussi la mort. C'est de ça que nous parle le récit « Dernières gouttes de pluie ». A ses deux héros la Providence offre un grand amour. Ils ont accepté ce cadeau miraculeux, ils en ont profité tant que cela les amusait, et après... Et après ils ont compris que continuer serait trop cher, trop encombrant pour leur vie et leur carrière. Qu'il vaudrait mieux ne pas prendre ce tournant difficile, mais choisir une route plus facile, moins cahoteuse. Le résultat de ce comportement précautionneux envers la vie – la mort physique pour l'un et la perte de soi-même pour l'autre... On peut vaincre la Providence, on peut capituler devant la Providence. Il est impossible de se cacher, de l'éviter.

Dans un autre récit – « Chapitre premier » – nous voyons une situation pareille. Ceux qui écrivent savent bien que le début d'une nouvelle œuvre ressemble à un tournant imprévu dans la vie. Un livre est capable de changer une existence, et pas seulement de son auteur à condition que l'auteur ait le courage de supporter la charge de ce labeur. Le héros de ce récit ne s'en est pas montré capable, et il meurt.

Ce qui me semble symbolique, c'est que ce récit est le dernier du recueil. Ce n'est pas un hasard : pour Boris Kornev cette décision a de l'importance... D'ailleurs, parlons-en plus tard ; pour l'instant regardons comment s'enchevêtrent les récits de la « Baie de Providence ».

Le premier et le plus évident enchevêtrement des thèmes – c'est le cycle « Correction de fautes » – « Baie de Providence » – « Une rencontre » – « Une tasse de thé » – « Instructions pour la gestion des documents ». Les protagonistes de ces récits sont les mêmes, ce qui fait de ce cycle une sorte du petit roman. Quatre écoliers – des voleurs malchanceux du registre de classe – ne sont pas oubliés par l'auteur : il suit leur sort jusqu'à l'âge adulte. Dans la vie de ces quatre personnages une chose me semble « providentielle ». Les deux qui ont pu – d'une façon ou d'une autre – sortir de la salle des professeurs, se retrouvèrent plus tard en-dehors du système soviétique : ils en sortent comme ils avaient sauté de la fenêtre d'école. Un devient bandit, l'autre – dissident. Ils se revoient bien plus tard dans une prison, et là, comme en mathématiques moins par moins égale plus – cette rencontre des deux marginaux les ramène à la vie, leur redonne de l'espoir. Tandis que les deux autres, qui restent dans cette salle ne trouvant pas le courage d'en sortir à temps, ne quittent pas le système non plus, mais au contraire, ils y trouvent une place bien chaude : un devient un chercheur et ensuite un fonctionnaire du parti communiste, l'autre – officier du KGB. Eux aussi, ils se rencontrent en Afghanistan, tous les deux, ils regardent la mort dans les yeux et restent en vie. Néanmoins cette issue apparemment heureuse ne nous paraît aussi prometteuse que dans le cas des deux premiers. Nous avons l'impression que, contrairement à la règle, plus par plus donnent sinon moins, mais zéro : la rencontre providentielle n'a donné aucun résultat. Une telle opposition des deux moitiés du « quatuor » ne nous dérange pas, ne nous semble pas artificielle. Boris Kornev est loin de toute légèreté conceptuelle : le conceptuel n'apparaît pas d'une façon arbitraire, mais suivant un réalisme rigoureux. Les sujets et jusqu'à la narration chez Kornev se basent sur le réel, et c'est cette réalité qui s'avère riche en significations cachées.

Le centre du cycle est la nouvelle « Baie de Providence ». Placée hors du recueil, ce n'est qu'une description froide et laconique du travail des chercheurs soviétiques en Arctique. Par contre, dans le contexte du cycle, cette nouvelle devient l'épicentre, « l'œil du cyclone ». La Baie de Providence perd sa dimension géographique, devient une substance mystique. Nous connaissons que la région arctique est considérée comme « cuisine du temps qui fait sur la planète » ; dans le livre c'est une « cuisine du destin » d'où le vent souffle sur les personnages des autres nouvelles, le chaos dont surgit le monde. Le froid, la neige deviennent le fond de presque toutes les narrations. Dans « Une seule pour tous » c'est en décembre que les gamins tentent leur chance dans un petit bois enneigé, les événements du « Juge et bourreau » se passent en hiver de 1942-43 ; « Une tasse de thé » – c'est l'hiver, « Correction de fautes » – une nuit froide du mois de mars. L'hiver est présent dans « Toute la famille est là », dans « Une rencontre » et jusqu'au sommet enneigé du Mont Blanc « Dernières gouttes de la pluie ». La chaleur de Kandahar (« Instructions pour la gestion... ») et d'Abkhazie (« La mer est orange ») ne fait que souligner le froid polaire du reste de l'espace du livre. Le froid glacial de la « Baie de Providence » – de cette « cuisine du destin » se dégage de chaque page.

Un gourou contemporain conseillait à ses adeptes : « le froid peut également réchauffer, il faut savoir en retirer la chaleur qu'il contient » – c'est un paradoxe que Boris Kornev a su réaliser.

Le dernier récit du recueil s'appelle « Chapitre premier », plus que ça, ces mots – « Chapitre premier » – sont les derniers de tout le livre. Le héros du récit – un écrivain malheureux – meurt devant sa machine à écrire tué par le manque d'inspiration, et ce sont les seuls mots qu'il a réussi de mettre sur la feuille blanche. Il se peut que toute notre vie n'est qu'un prologue, le contenu du

premier chapitre ne nous est pas encore ouvert : nous ne savons pas encore lire dans sa langue, ne connaissons même pas l'alphabet de notre destin postérieur. Or, aujourd'hui, sur terre – la donne ne change pas – ce n'est pas par hasard qu'en évitant la mort imminente nous parlons de notre seconde naissance, d'un nouveau premier chapitre de notre vie. Tout tournant du destin, tout cadeau de la Providence – même s'il y a en eu d'autres, ouvre un premier chapitre de la vie : tout se réécrit infiniment, tout recommence à zéro.

Vladimir Alexeev

La roue de Samsara dans les steppes russes

Si on essayait de faire un résumé de la nouvelle de Boris Kornev « Une seule pour nous tous », voilà ce qui va en sortir :

C'est la guerre – la Grande Guerre Patriotique. Un village russe est occupé par les Allemands. Trois jeunes amis – Piotr, Vassili et la sœur de ce dernier, Zina essaient de trouver un moyen de survivre. Zina est déportée. Les deux garçons qui avaient essayé d'aller dans les maquis, se retrouvent, eux aussi, dans un train qui amène en Allemagne des « ostarbeiter » russes. Pour ne pas mourir de faim et pour pouvoir s'enfuir ensuite dans l'armée rouge ils s'engagent dans ROA (armée russe de libération du général Vlassov). En passant la ligne du front Piotr meurt, et Vassili est traité de traître puisqu'il a fait partie de la ROA. Il est interné dans un camp. Après la guerre le frère et la sœur se retrouvent et, malgré tout ce qu'ils ont vécu, tous les deux essaient de reprendre une vie normale. Voilà, c'est tout.

Comme d'habitude un bref résumé ne nous permet pas de comprendre l'essentiel. Nous pouvons avoir l'impression que ce livre parle (pour une unième fois !) des choses toujours les mêmes : des injustices qui régnaient « sous Staline » et des horreurs de Goulag. On a le sentiment que l'auteur nous impose la compassion pour Vlassov et son armée (« ils combattaient contre le totalitarisme ! », « ce n'est pas si simple, tout n'est pas si noir ! ») Et ainsi de suite. Des camps soviétiques, l'inconfort de la vie d'après guerre – tout ceci est perçu aujourd'hui comme « du passé » de la littérature contemporaine. De nos jours, pour produire une bonne impression sur l'auditoire « repu de la démocratie », l'écrivain devrait chanter louanges à l'époque soviétique et à Joseph Vissarionovitch. Comme on peut le voir, la nouvelle de Boris Kornev va à l'encontre de pareilles attentes.

A l'encontre ? Ou bien Boris Kornev n'est ni « pour » ni « contre », peut être que dans le livre il va d'autre chose, peut être que le livre se trouve dans un autre système de coordonnées ? Essayons de faire le point.

... Il y avait une fois un peuple – le peuple soviétique qui tout entier, comme une seule personne, espérait rompre une fois pour toutes « les chaînes du communisme », qui aspirait à une société d'initiatives libres, de démocratie et des libertés. On rêvait qu'en Russie capitaliste chacun deviendrait, sinon un Rothschild, mais au moins propriétaire d'une villa, d'un yacht, et d'une paire de grosses voitures. Tous croyaient que la démocratie pourrait donner accès au fauteuil présidentiel à chacun, et que chacun pourrait contrôler, au moins, les pouvoirs locaux. La vie rectifia légèrement nos rêves. Il y a eu de grosses surprises : il s'est avéré que dans une société où il y a des riches, il y a aussi des pauvres, et que ceux-ci seraient bien plus nombreux que ceux-là. Et surtout la grande majorité de gens ont compris que ce ne seraient pas eux, les super riches, mais toujours quelqu'un d'autre.

Alors nos rêves ont tourné – non sans un certain effort – vers une autre époque : celle du socialisme développé, socialisme de Staline. Maintenant seuls les paresseux ne répètent ce mantra : c'était une société de la vraie prospérité, vraie justice, vraies fraternité et camaraderie. Bien sûr que les forces d'oppression existaient, seulement la quantité des victimes en est bien exagérée par la propagande d'aujourd'hui, et en plus ces victimes ont bien eu ce qu'elles méritaient ! Et bien sûr, si un nouveau Staline se profile à l'horizon, nous autres, nous ne serons pas du mauvais côté du barbelé ! ça ne peut pas se faire parce que... parce que... parce que ça ne peut pas se faire jamais ! Même si on ne prend pas le cas extrême du barbelé, même s'il ne s'agit que de petits ennuis citoyens, alors comment tout ça pourrait nous toucher, nous – d'honnêtes travailleurs, dévoués à l'idée et au camarade N en personne ? Non, jamais nous n'aurons de mauvaises surprises !

Or, garantir aux gens de mauvaises surprises – est la fonction par excellence du destin humain, du Fatum qui ne fait pas d'attention particulière aux régimes politiques, ni de différence entre un socialisme développé, un libéralisme triomphant ou un monarchisme en état de décomposition avancée... La roue impassible de la fortune roule sur des étendues infinies de l'URSS, sur des mottes de la Fédération de Russie, sur tous les sentiers – et gare à ceux qui se trouveraient sur son passage. Malheureusement ceux-ci sont trop nombreux : des héros, des imbéciles, et tout simplement des badauds imprudents (ces derniers sont d'habitude les plus nombreux).

Ce que le livre de Boris Kornev tient à nous démontrer.

Qui en est le héros principal ? Piotr ? Vassili ? Zina ? Non – ils ne sont que « le matériel brut » de l'Histoire. Le héros principal en est la Fatalité. Eh oui, tout comme dans une tragédie antique.

Est-ce que les gamins qu'ils étaient, Piotr et Vassili, rêvaient-ils au renversement de « l'odieux joug » du stalinisme ? rêvaient-ils d'entrer un jour à Moscou avec la glorieuse Armée de libération sous le commandement du grand Vlassov pour établir le royaume de la liberté ?

Rien de tel. Piotr comme Vassili rêvaient des choses dont rêvaient tous les gamins soviétiques pendant cette guerre. De tout leur cœur ils désiraient d'aller au front, se battre à côté de leurs pères dans l'armée rouge. Et finalement ils ont fait de grands efforts pour que ce rêve se réalise. Sauf que le résultat en a été pitoyable : ils ont eu ce qu'ils ont eu : des « polizei », des Allemands, enfin cet horrible, mortel train des Ostarbeiter qui les amenant ou bien vers la mort dans la boue et le froid, ou bien vers l'esclavage sans issue pour la race des seigneurs. Alors que ces gamins sont sympa, ce sont de bons gamins, nos gamins. Ce qu'il leur faut, ce n'est pas une simple survie ; il leur faut se battre dans l'armée rouge, combattre le malheur nazi, être dans les premiers rangs... C'est pour ça qu'ils s'engagent dans la ROA, et essaient de passer de l'autre côté sans avoir tiré un seul coup contre les Russes. Cet espoir était illusoire, et nombreux sont ceux à qui cette illusion a joué un très mauvais tour. Aujourd'hui on est habitués d'entendre que l'armée de libération était composée d'ennemis du communisme, de combattants rigoureux et féroces... Nenni ! Ceux-ci n'étaient que dix pour-cent tout au plus. Tandis que le plus grand nombre de ceux qui y étaient engagés, c'étaient des indifférents, pour qui il n'y avait aucune importance de quel côté du front combattre, devant qui se mettre au garde-à-vous, pourvu que leur auge soit remplie à l'heure. Une autre partie, c'étaient ceux qui ont pensé de prendre congé à la vie : « Au lieu de mourir dans un camp nazi je vais d'abord me reposer, et ensuite je passerai chez les nôtres qui vont m'accueillir à bras ouverts ! » (en ce qui concerne le nombre de ces catégo-

ries, j'invite tous ceux qui doutent, de venir me voir : je le démontrerai avec des documents sur table).

Parmi ces derniers, très peu nombreux étaient ceux qui arrivaient de retrouver les « leurs ». Et ensuite... Ensuite, ils étaient accueillis par des camps soviétiques... là où se sont retrouvés Vassili et Piotr.

On sent que Boris Kornev a beaucoup de sympathie pour ces gamins, il les montre même héroïques. Héroïques pour de bon ! Même dans leur village, sous l'occupation nazi, ils font des tentatives de lutte, ils bravent les « politzei », jusqu'à dans le train de la mort, ils ne perdent pas le moral, ne baissent pas les bras, essaient de se venger. Ils se sauvent de la ROA, traversent la ligne du front...

Ce sont de vrais héros russes. Il faut reconnaître que Boris Kornev suit sûrement et avec maîtrise le sillon des traditions de la littérature russe, en particulier, la tradition tolstovienne : il peint l'héroïsme sans pose, l'héroïsme sans phraséologie – bref, l'héroïsme comme tel. Les gamins – les mêmes que ceux du livre de Kornev – ont été vainqueurs dans cette guerre, ont écrasé la bête nazie. Exactement les mêmes, sauf un tout petit peu plus chanceux, que le Destin n'a pas marqués par la Fatalité, ce Fatum que, d'après Eschyle, Sophocle et Euripide, même les titans ne peuvent pas vaincre ! Ni les dieux...

Ce qui est curieux, c'est que les personnages de Kornev sentent sur eux ce regard de Viy (un sorcier maléfique d'une des œuvres de Gogol), ils se rendent compte que, malgré leurs efforts, rien ne va. Piotr, en parle ainsi : « Ce qui est bon ne vient jamais seul. Toujours une crasse s'y accroche ». C'est cette phrase qui deviendra le leitmotiv de toute cette nouvelle – c'est elle qui sera répétée plusieurs fois dans des circonstances différentes. Et ce qui est important, c'est que « le bon » vient de la part de ces deux héros, s'écoule en quelque sorte de leurs âmes ; par contre « la crasse qui s'y accroche » vient de l'extérieur, ce sont les obstacles que le

destin met sur leur chemin comme ce cailloux qui barre à une fourmi le sentier habituel vers sa fourmilière.

Les héros des tragédies antiques périssaient inévitablement dans cette lutte contre le destin. Piotr aussi... Il n'arrivera pas jusqu'aux « nôtres »...

Toutefois, Kornev n'a pas envie de paraître un Grec de l'Antiquité ; ce qu'il écrit, c'est une histoire toute simple (pour le XX siècle) sur la vie des Russes ordinaires. Or, dans une vie des plus ordinaires on peut rester vivant même écrasé par la roue de la Fortune. Après quoi une autre lutte commence, celle que les anciens ne prenaient jamais en considération, la lutte pour soi-même, afin de réapprendre de se tenir debout.

C'est là le sujet de la deuxième moitié du livre. Vassili a survécu, il se retrouve dans un camps en tant que l'ancien soldat de Vlassov. Sa sœur, Zina, bien qu'écrasée par le rouleau compresseur de l'époque, reste en vie également. Humiliée, piétinée en déportation, elle essaie de toutes ses forces de monter à la surface, d'apercevoir la lumière.

Finalement, ils y arrivent. En gros, pas d'une façon évidente, non sans des pertes, ni sans d'horribles plaies – mais ils y arrivent. Comme le dit Zina à son frère : « Laisse tomber, Vassili ! Il n'y a qu'une seule chose dont nos hommes sont incapables – d'arrêter de boire... Le reste, c'est rien, des foutaises. Laisse faire le temps : tel un moulin, il réduit nos misères en poudre ».

Ces héros réduiront en poudre tous leurs malheurs. Seulement, quel moulin il faut avoir à sa disposition ! D'une force inouïe ! Là encore, c'est de l'héroïsme pur, que les jeunes d'aujourd'hui n'auront pas envie d'imiter, bien que c'est de cet héroïsme-là qu'on ait le plus besoin de nos jours.

Savez-vous quelles analogies me viennent à l'esprit ? Vous serez surpris, mais c'est « Un homme véritable » de Boris Polevoï. Au fait, c'est la même histoire : un homme

écrasé par l'indifférent et l'impitoyable destin a eu le courage et la force de se mettre (au sens propre du terme !) debout. A cette différence près que si le pilote Maressiev a les os des jambes brisés, dans le cas de Vassili et Zina c'est la terre elle-même qui s'est brisée sous leurs pieds. Et si le pilote a la force de revenir au front, parmi les héros, le frère et la sœur doivent se trouver la force de revenir parmi leurs semblables, « des gens ordinaires », « des gens normaux »... Ce retour, semble-t-il, est bien plus douloureux.

La nouvelle n'est pas longue – nous l'avons relatée presque en entier, et nous avons attiré l'attention sur tout ce qui nous a semblé important. Pourtant il y a encore un personnage qui pourrait paraître – je le crains – superflu, superficiel. Ce personnage est un Allemand Gunther, un étudiant botaniste... Il n'est pas tout à fait nazi, pas tout à fait antifasciste non plus. Dans la maison de ses parents à Leipzig travaille une « Ostarbeiterin » Zina (l'étudiant tombe même amoureux d'elle). Finalement Gunther, prisonnier de guerre, se retrouve dans le même camp soviétique où est interné Vassili. Quelle coïncidence, direz-vous, « comme dans un roman » !

Mais non, ce n'est pas une coïncidence. Un écrivain-réaliste est obligé – comme l'exige le genre – de décrire un monde réel, bien visible. Néanmoins, le monde invisible existe également, et personne ne peut échapper à son influence. Un vrai réaliste ressent le vol des anges ; il y en a peu qui osent placer un ange dans une œuvre, mais il y en a quand même. C'est comme ça qu'ont apparu dans la littérature les personnages de Platon Karataev, de Sonia Marmeladova ou encore de Loukéria (« Relique vivante » de Tourgueniev). Ces personnages ne détruisent pas une narration réaliste, tout en étant des êtres célestes, éphémères : ils sont souvent cachés derrière la fameuse « langue d'Esope ». Gunther – en est un. Il est difficile pour un lecteur plus ou moins sensible de croire à la via-

bilité des personnages de fiction si ceux-ci ne sont pas protégés par « un ange » : le lecteur digne de ce nom ressent l'importance de soutien « d'en haut ». Rappelez-vous, chez Viatcheslav Khodasevitch :

Alors, des Hauteurs d'une fraîcheur divine

Laissez tomber une petite plume.

Qu'elle descende tel un flocon de neige

Sur ma poitrine en flamme...

Gunther jette cette plume à Zina et Vassili pour que cette fraîcheur divine leur donne des forces de vivre dans la fournaise du XX siècle...

Pour finir, quelques mots sur le début de la nouvelle. C'est la mémorable année de 1975 : du 30^e anniversaire de la grande Victoire. Dans la cour d'un immeuble les hommes célèbrent cette « fête avec des larmes aux yeux ». Vassili est parmi eux. Après avoir bu, mangé et écouté pour la centième fois la chanson d'Okoudjava sur un bataillon héroïque, les hommes commencent à tabasser Vassili. « ... Comme un rituel terrifiant devenu de la routine : ils frappent en essayant d'atteindre le visage. Les coups pleuvent et des larmes coulent sur les joues de ces hommes... »

Ils se vengent de « l'ancien soldat de l'armée de Vlassov » : « nous autres, nous avons fait la guerre comme des gens normaux, et toi... » C'est leur explication de cette « correction rituelle », mais dans leur for intérieur ils ont le sentiment que « celui-ci (Vassili) est au-delà de tout, et ça ne compte pas qu'il est sorti vivant de dessous la Roue, ça ne compte pas qu'il est revenu parmi nous, il ne redeviendra jamais un des « nôtres », quelqu'un de « normal ».

Alexei Bakouline

Les écrivains de Saint-Petersbourg parlent des œuvres de Boris Kornev

La base de la prose de Boris Kornev est la réalité claire et simple, mais ce n'est pas tout : l'auteur a une connaissance détaillée, très précise de tout ce qu'il écrit. Ceci est extrêmement rare dans la littérature en général, et encore plus dans la littérature contemporaine. En lisant ses textes nous avons une nette impression que la matière est étudiée bien plus en profondeur que ce qui apparaît dans le produit fini... Les 150 pages de la nouvelle « Le réel quatuor » suffirent à Boris Kornev pour décrire une vie captivante, riche en événements de quatre copains de classe – un fonctionnaire du parti communiste, un dissident, un bandit et un officier du KGB ; eh bien, cette vie a des dimensions tout à fait réelles et elle passe devant le lecteur aussi rapidement qu'une vie réelle. Bref, tout le livre est particulièrement réel.

Alexei Akhmatov

Le vent de cette époque-là – grande à sa façon, ou au moins grandiose – souffle des pages de ce livre. Cette grandeur, une grandeur mortelle est très bien reflétée dans le roman – c'est la première chose qu'on a envie de dire après l'avoir lu. L'auteur a pu non seulement « attraper l'air du temps » (bien qu'il soit présent d'une façon bien vivante sur les pages du roman « Le tandem »), mais il a pu déplier un panorama qui aurait pris chez un autre l'espace de deux bons volumes. A Boris Kornev deux cents petites pages ont suffi ; des pages sur lesquelles personne ne souffre de l'étroitesse ou de la précipitation propres à un carnet des notes. L'action

survole avec une certaine élégance des années et des espaces : le crépuscule de l'URSS, la pérestroïka, et encore, et encore, toujours plus loin ; de la Russie on vole vers la France, de la Hollande au Brésil... Nous arrivons en Abkhazie au milieu des ses jours les plus sanglants, ensuite nous nous promenons dans des quartiers « joyeux » d'Amsterdam ; nous entrons même à l'Administration du Président de la Fédération de Russie.

Alexei Bakouline

L'auteur de la nouvelle « Le Daltonien » est arrivé de superposer la perception du monde et le destin du protagoniste principal – un officier de l'armée rouge – et la vie des gnes ordinaires pendant la guerre, une vie tissée des contradictions, où la lâcheté et la stupidité voisine avec des actes du pur héroïsme. B. Kornev essaie de comprendre comment on devient collaborationniste dans un village occupé, mais aussi quelles sont des motivations pour partir dans les maquis. Pourquoi des centaines de milliers des prisonniers de guerre sont devenus « ennemis du peuple », privés d'espoir, privés d'aide de son armée. La nouvelle dédiée à toute la génération du père de l'auteur, attire le lecteur non seulement par le sujet mais aussi par la précision de sa composition. C'est une œuvre de talent.

Vladimir Ershov

Au centre de la nouvelle « Le réel quatuor » – la vie de quatre copains de classe. On a l'impression que les quatre héros sont si familiers à l'auteur qu'il raconte leur histoire comme s'il était l'un des quatre. Même le lecteur au fil de la lecture, participe, en quelque sorte, aux événements. Les personnages ont du relief, de la couleur, leur destin nous bouleversent... La palette du talent de l'auteur est riche en souvenirs d'école (premier coup de tête, première mauvaise note, premier amour...). Il n'est

difficile à personne de parler d'une façon franche, intelligente : aujourd'hui on est gavé de paroles justes dites ou écrites. Par contre, le talent d'écrire avec des mots qui persuadent, qui passent au plus profond de l'âme – n'est pas donné à tout et chacun. La nouvelle de Boris Kornev ne laisse personne indifférent...

Margarita Bojenkova

Dans la nouvelle « Le Daltonien » Boris Kornev se donne l'objectif de parler des événements des jours douloureux de la défaite, de l'occupation. Mais avec cela il tient à comprendre ce qui se passe dans l'âme de Fedor Astakhov, 27 ans, quand celui-ci se retrouve prisonnier et confronté à la trahison, à la lâcheté... L'auteur arrive de découvrir le caractère du personnage « de l'intérieur », d'expliquer l'évolution de son regard sur la vie.

Youri Touïsk

Dès les premières pages des livres de Boris Kornev le lecteur découvre bien de situations en forte tension : les protagonistes ne sont pas des observateurs impartiaux, mais, au contraire, ils sont courageux, intelligents, ils communiquent au lecteur leur énergie, leur amour de la vérité...

Alexandre Gostomyslov

Il faut reconnaître que Boris Kornev suit sûrement et avec maîtrise le sillon des traditions de la littérature russe, en particulier la tradition tolstovienne : il peint l'héroïsme sans pose, l'héroïsme sans phrase – bref, l'héroïsme comme tel.

Vladimir Alexeiev

Une seule pour tous

Dans le centre d'une ville maritime la musique des haut-parleurs est assourdissante : renvoyée par les murs des immeubles fraîchement construits, elle repart en écho vers les banlieues lointaines. Au bord de l'eau une vieille maison en bois ; une table est mise sous les jeunes bouleaux dont les feuilles sont encore toutes petites. Au milieu de la table – des bouteilles de vodka et de boissons sucrées, une assiette creuse de salade au pommes de terre, un plat de viande en gelée ; partout – de petites assiettes avec du lard finement coupé, des gousses d'ail, des morceaux de hareng salé parsemés généreusement de rondelles d'oignon. Sept personnes sont assises autour de la table.

Ces hommes et femmes endimanchés se réunissent le 9 mai de chaque année. C'est pourquoi aujourd'hui ils sont là, autour de cette table ; ils mangent, ils boivent, ils disent des toasts simples : ils fêtent les 30 ans de la Grande victoire – sûrement la plus grande joie dans leur vie sans prétention.... peut-être encore Gagarine... Lui aussi a droit à un toast. Dans la maison sur un tourne-disque on remet sans fin la même chanson – celle que chacun des sept convives fredonne avec la chanteuse : « ... il nous faut une seule victoire, une seule seulement, une seule pour tous, nous sommes prêts de la payer cher... ».

Trois des sept ont une médaille de guerre qui brille fièrement sur leurs vestes ; il y a même une vraie décoration de guerre, celui qui l'a est le plus âgé, la moitié de son visage est couverte d'une tache marron et ridée, l'œil en-

touré de cette tache ne voit presque plus. Il a fait la guerre dans un char de combat, deux fois il y a brûlé, une fois il s'y est enfoncé sous la glace ; il a abattu trois « Tigres » allemands et a fini la guerre à Prague.

Un autre est revenu de cette guerre en quarante-deux – avec une seule jambe. Son avion avait été touché, et, parachuté il descendait direct dans une tranchée allemande. Le mieux qu'il pouvait faire, c'était d'y jeter une grenade...

Le troisième a eu, lui aussi son lot vers la fin de cette guerre, quand il était encore tout jeune. Mousse d'un bateau sur la Baltique, il neutralisait les mines dans le Golfe de Finlande. Sa poitrine est couverte d'insignes, il a aussi une médaille de Victoire.

Après avoir bu et bien mangé les hommes sortent de table, s'éloignent lentement pour fumer. Les femmes débarrassent les assiettes sales, mettent le couvert pour le thé : samovar, pirojki chauds aux œufs durs, au chou : dans trois pirojki – tout le monde en est au courant – il y a un petit chocolat : un porte-bonheur. Debout, trois hommes boivent encore un petit verre de vodka ... et, tout à coup commencent à battre le quatrième. Cela ressemble à un rituel sordide : ils frappent comme par habitude, ils frappent pour de bon en essayant de toucher le visage. Ils frappent tandis que leurs yeux se remplissent de larmes...

1.

Vassili eu douze ans au mois de mai 1941. C'était la fin de l'année scolaire, et il séchait souvent les leçons en compagnie de son meilleur pote Piotr – Petka pour les proches. Tous les deux, toujours ébouriffés, les genoux écorchés, en vieux pantalon troué et vestes de couleur indéfinissable, ils couraient au bord de la petite rivière – la Plussa pour pêcher. Assis dans une barque, heureux et comme ensorcelés, sans bouger, ils fixaient les flot-tants jusqu'au coucher de soleil. Ensuite ils grimpaient

à travers les noisetiers tout en haut de la berge pour voir leur village, les méandres de la rivière, la forêt lointaine, bleue. C'est là qu'ils rêvaient : ils allaient grandir et ils iraient ensemble au Pôle Nord, et puis, des années après, ils reviendraient voir ces maisons de poupée aux toits gris en tuiles de bois. Petka, tout comme maintenant, chercherait de loin la sienne d'abord, ensuite celle de Vaska. Puis, comme d'habitude, ils chercheraient le bois qui cache le chemin de fer et la petite gare.

Vers le soir le soleil tombait, comme à contrecœur, derrière la forêt, le ciel se couvrait lentement de rouille, tout près dans les jeunes sapins les lumières rouges cré-pitaient tels des flammes mourantes. Les gamins ren-traient à la maison.

Les parents de Vaska étaient morts depuis trois ans : leur barque était renversée par une grande crue ; on avait trouvé les corps un mois plus tard. Petka, quand à lui, n'avait pas connu son père et gardait rancune contre sa mère : elle l'avait abandonné à la grand-mère quand il avait sept ans et était partie à Leningrad vivre avec sa nouvelle famille. Vaska au moins n'était pas seul – il avait des sœurs. Katerina et Alexandra étaient déjà adultes, mariées, elles habitaient à Louga où toutes les deux faisaient les études de comptabilité. La troisième, Zina, n'avait que cinq ans de plus que son frère, elle était restée au village pour lui remplacer la mère. Tous les deux vivaient dans la vieille maison familiale, s'occu-paient de la maison et du potager, allaient ramasser des champignons et des herbes aromatiques pour les vendre au kolkhoze.

A l'école Vassia passait pour dégourdi mais têtu, désobéissant. A douze ans il était déjà grand, semblait plus âgé. Physiquement il ressemblait beaucoup à Zina, sauf que leurs yeux, bien que de même couleur, étaient diffé-rents : le regard de Zina était chaud, velouté ; les yeux noirs de Vassili – tels des morceaux de charbon, brillaient d'une

lueur espiègle. Piotr était le contraire de son ami – blond, aux yeux bleus, calme et sage, il était encore petit et frêle.

La guerre commença le 22 juin. Deux jours après des officiers arrivèrent d'une ville voisine. Tous les mobilisables furent rangés devant le bâtiment communal, un jeune officier avec une médaille prononça un bref discours. En parlant il agitait son poing – comme s'il voulait menacer l'ennemi, et, à la fin, pour mieux persuader il montra son énorme revolver noir. Un vieux maréchal-ferrant qui avait combattu déjà en quatorze, dit aussi quelques mots. Les familles se tenaient en petite foule – sérieux, maussades. Quand les hommes prirent place sur les bancs du camion les femmes hurlèrent toutes d'une seule voix. Les gamins du village coururent dans la poussière derrière le camion jusqu'à ce qu'il disparaisse au tournant de la route.

Le soir même Vaska et Petka après une courte analyse de la situation prirent la décision : la patrie et en danger, il faut la sauver. Un morceau de pain et un oignon, quelques œufs crus et du sel dans la poche – ils partirent pour le front. Deux jours après les policiers les ramenèrent à la maison de la gare toute proche.

Zina fut folle d'inquiétude, gronda sévèrement son frère ; une semaine après les gamins partirent de nouveau, et de nouveau furent ramenés à la maison. Et encore Zina grondait, pleurait et essayait de persuader son frère de ne pas faire des bêtises. Ici, disait-elle, en travaillant au kolkhoze, ils seraient plus utiles à leur pays. Vassili comprenait bien que sa sœur avait raison, qu'il lui faisait de la peine, mais il était content : cette fois-ci ils avaient réussi d'aller bien plus loin.

Une semaine après c'est le front qui vint au village : les Allemands furent là. Le nouveau pouvoir amena de nouvelles règles de vie avec des bourgmestres, des starostes, polizeï et exécutions. Des punitions sévères suivaient tout acte de désobéissance : quelqu'un venait de la

forêt pour faire des réserves de nourriture ou des inconnus accomplissaient des actes de vandalisme, sans parler des explosions, des feux ou tentatives des meurtres des soldats Allemands... Il faut dire que les polizeï locaux se montraient bien plus cruels que les occupants.

Cela ne calma pas nos gamins – si le front est inaccessible, il faut agir sur place, au moins mettre feu à quelque chose : au club des Allemands avec leur drapeau ou au tableau d'affichage de l'information. Ni l'un ni l'autre ne marcha : faute d'essence ils avaient utilisé du fioul qui ne prit pas ; la deuxième fois Petka ne s'était pas réveillé à temps. Dieu merci ! sinon pour de pareils exploits les Allemands brûlaient toutes les maisons du village sans trop chercher le coupable.

Au printemps du 1942 Zina fut déportée. La grand-mère de Piotr prit Vassili sous son toit. Les dix-huit mois de la guerre passèrent sans beaucoup de changements. Il y eut des bruits sur la bataille de Moscou ou de Stalingrad sans que cela eût des répercussions sur la vie des villageois. Sans compter que Petka fut battu deux fois par les policiers pour avoir enfui à la forêt sans autorisation, après quoi sans les soins de grand-mère il y aurait passé ; Vaska, plus malin, ne se laissait pas prendre. Plusieurs hommes du village – de ceux qui n'avaient pas été mobilisés – s'étaient engagés à la police locale. Pour cela ils eurent une ration alimentaire et trente marks par mois, ce qui était plus que trois cents roubles soviétiques ! En dehors de ça, pour des « renseignements sérieux sur les partisans » les Allemands leur promettaient jusqu'à cinquante marks. Mais comme aux alentours du village il n'y avait pas de partisans, « les renseignements sérieux » manquaient aussi.

« Les aides volontaires » du nouveau pouvoir obligeaient les villageois de travailler à la gare, nettoyer les rails, abattre la broussaille le long du chemin de fer ; ils ne s'empêchaient pas de réquisitionner la volaille

aux habitants pour l'amener dans un village voisin où se trouvait le quartier général des Allemands. La grand-mère de Petka y apportait tous les huit jours un panier de légumes. On n'avait pas le droit de quitter le village sans autorisation de staroste ; l'avait-elle ? ne l'avait-elle pas ? Un « beau » jour elle partit et ne revint plus. Les gamins l'attendirent longtemps avant d'aller demander au staroste. L'autre ne voulut pas répondre, même s'il savait quelque chose. Les deux amis essayèrent d'y aller avec le risque de punition – en vain. Les Allemands l'ont tuée, pensèrent-ils, elle n'avait pas le papier nécessaire, et fut exécutée sans autre forme de procès.

Après cette tentative de recherches les gamins revinrent dans la maison vide, en inventant de nouveaux projets d'évasion. D'autre part, ils n'avaient plus rien à manger.

En automne du 1943 on entendit une bonne nouvelle : les Allemands avaient été battus à Koursk. Maintenant ils seront chassés de partout, – pensèrent les gens. Mais Petka hochait la tête, incrédule, il disait « ce qui est bon ne vient jamais seul. Une crasse s'y accroche toujours ! » Et oui, il avait raison ! Les polizeï recommencèrent à dresser les listes des habitants. Des Estoniens apparurent dans la ville la plus proche, tout le monde comprit : c'est la nouvelle vague de déportation. Plusieurs prirent ce qu'ils purent emporter, se sauvèrent dans les forêts : même si l'hiver est proche, pensèrent-ils, il vaudra mieux vivre dans la forêt qu'en Allemagne.

Les deux copains, Vaska et Petka n'avaient pas d'illusion : comme ils connaissaient tous les hameaux autours, ils savaient – impossible de passer l'hiver sans avoir de quoi manger, sans pouvoir se chauffer : toutes les granges étaient en ruine, les solives étaient pourries ; si on faisait le feu la fumée serait vite lo-

calisée, sinon par les Allemands, mais plutôt par les riverains – les polizeï. Rester au village ? Pas plus raisonnable. C'est pourquoi, avant que les policiers les aient enfermés tous dans des granges, ils s'enfuirent loin du village, à l'autre côté de la rivière. Ne voyant personne et pensant que tous les habitants avaient rejoint les partisans, les Allemands brûlèrent toutes les maisons qui restaient encore debout.

Début novembre la neige tomba sur les feuilles jaunies, plia jusqu'à la terre les jeunes sorbiers. Après plusieurs jours des grands froids la Plussa fut prise. Pendant les nuits sans vent la fumée semblait congelée au-dessus des cheminées : de fins filets blancs se dressaient vers le ciel noir, vers les étoiles immobiles et la grosse lune blanche. La lune, tel un phare, éclairait la forêt blanchie, le village sans vie, le nuage grisâtre des cendres.

Vassili et Piotr avaient erré une semaine entière dans la neige profonde. Affamés, transi de froid, en bottes de feutre trouées ils sortirent enfin vers un chemin de fer et en suivant les rails tombèrent sur un village inconnu. Ils frappèrent à la porte de la première maison pour demander à manger. Ce fut la fin de leur périple : les policiers les enfermèrent dans un sous-sol de l'école.

Le jour suivant les deux amis rejoignirent les jeunes de ce village à la gare où tout le monde attendit plus de deux heures entourés de policiers et de bergers allemands. Au-dessus de cette masse d'hommes la vapeur de respiration s'élevait en petits nuages épais. Tout à coup, sans prévenir personne, on les entassa dans deux bétailières, les portes furent fermées, le convoi s'ébranla. L'aboiement des chiens s'éloigna ; le bruit des roues sur les jointures des rails glacés résonnait douloureusement dans les têtes des gamins, marquaient les derniers instants de leur enfance.

2.

Dans le wagon il faisait aussi froid que dehors. Une ou deux heures après, à force de respirer, on eut un peu plus chaud. Les deux amis se mirent dans un coin sombre. Petka protégea son copain qui essayait d'extraire d'une planche du sol un clou mal enfoncé. Durant cinq heures ils se succédèrent en écorchant les doigts jusqu'au sang. Le clou sortit sur trois centimètres. Si seulement ils avaient quelque chose pour l'attraper ! Dans ce cas la planche serait facile à déplacer, puis, à l'aide de la première ils pourraient soulever une autre, après quoi ils n'auraient que glisser sous le wagon...

Aux arrêts les gardiens vérifiaient les cloisons des bêtillères en y frappant avec un maillet. Le matin deux Allemands en longues capotes, armés de fusils, sont rentrés dedans accompagnés d'un homme maigre, un chevron multicolore sur la manche – un Russe ou non ? impossible de comprendre. Ils regardèrent partout ; cherchaient-ils quelqu'un ? Sans avoir rien trouvé, sans avoir distribué à manger ni à boire, ils sortirent, refermèrent les portes. Le train se remit en marche. Les trois heures qui suivirent le clou se remit dans son trou à cause des cahotements du wagon, maintenant il en sortait à peine. Les garçons souffraient de faim et de soif.

Derrière les barres des fenêtres ils voyaient passer des arbres et des poteaux électriques ; plus tard apparurent des immeubles gris, cheminées des usines, gares aux noms étrangers. Les trains allant dans la direction opposée transportaient sur des plateformes des canons et des chars sous les bâches en grosse toile. Le troisième soir de leur voyage ils étaient, pensèrent-ils, à mille kilomètres de chez eux. Une explosion retentit. La locomotive siffla longuement, le wagon s'immobilisa brusquement avec le bruit sec des tampons. Le vent froid s'engouffra par la porte ouverte, accompagné d'abolements des chiens de garde, des cris sac-

cadés. Les prisonniers sautèrent à terre, attrapèrent dans les creux des mains la neige avec de la terre, avalèrent cette boue pour assouvir la soif. Les soldats allemands poussaient la foule en dehors du chemin de fer. Des trous noirs, des traverses debout et des rails déformés se voyaient en avant du train. Une voix dit qu'ils étaient en Pologne.

La colonne longue d'un kilomètre marchait lentement. On y voyait du tout : Ostarbeiter – comme Piotr et Vassili, des prisonniers de guerre, des gardiens estoniens, des Allemands blessés de leur train. Ces derniers étaient portés par des infirmiers en blouses blanches. Une dizaine de personnes, pensant que tout ce monde ne s'occupait que de ses affaires, essayèrent de s'enfuir en courant... Ils furent tout de suite abattus à la mitrailleuse. Comme si une personne invisible et omniprésente se trouvait quelque part en hauteur – sur un arbre, un toit ou un nuage – pour gérer ce précis mécanisme allemand de répartition des flux humains et en réparer immédiatement tout ce qui semblait menacer l'ordre établi.

Des camions bâchés sont arrivés pour prendre les blessés allemands ; tandis que la foule des prisonniers de guerre et des civils marcha encore deux jours, toujours à pied, sans nourriture, sans eau. Les gens avalaient la neige ; si quelqu'un tombait, il était achevé avec la baïonnette : on ménageait les balles. Ensuite en attente du train, ils furent mis dans une vieille grange au toit troué, sale et puante ; par terre les morts et les malades qui ne pouvaient plus se tenir debout gisaient ensemble. A l'appel les vivants soulevaient les bras des morts pour avoir une portion supplémentaire du pain. « La soupe » de l'eau chaude avec des patates versées dedans même pas lavées, était mangée dans des boîtes de conserves vides, dans des chapeaux, ou dans le creux des mains.

Petka, que sa grand-mère avait éduqué dans le respect de la nourriture, répétait sans cesse à son copain : « il vaut mieux ne pas manger ça : avec la diarrhée on ne vivra

pas longtemps. Ma grand-mère jetait la soupe tournée, et même le chien n'y touchait pas. Par contre on va collecter du pain. Mais tu ne m'écoutes pas, Vaska ? »

Vassili, quant à lui, regardait l'autre bout de la grange où se trouvaient les femmes. Certaines d'entre elles montraient aux autres des paquets minuscules, les rangeaient ensuite en pleurant, sur leur poitrine sous leurs vestes ouatées. « Qu'est-ce qu'elles ont ? », pensait Vaska, mais cette fois-ci il ne le sut pas – un train amena bientôt une partie des déportés, et les deux amis avec.

Les gens étaient transportés sur des plateformes ouvertes avec des bords : ils y étaient entassés comme des sardines en boîtes. Toute cette masse humaine se tenait debout sans pouvoir bouger – les vivants avec ceux qui venaient de mourir. Nos gamins se tenaient ensemble, ils ne parlaient pas, économisaient leurs forces. Tous étaient couverts de poux ; quand la plateforme tanguait les piqûres se sentaient moins ; quand le train s'arrêtait elles devenaient insupportables.

Tout cela dura trois jours. Le quatrième le froid devint plus fort, et Vassili sentit la faiblesse le gagner... Pour lui rien n'existait plus – ni Petka, ni prisonniers, ni Estoniens armés le long des bords de plateforme... Par contre il voyait nettement le jeune lieutenant qui était venu au village le jour de mobilisation. Celui-ci regardait Vassia, criait, agitait son revolver. Tout à coup il se pencha vers Vassia, chuchota lentement : « viens avec moi, on attaque » Une dernière fois le lieutenant brandit son revolver, la médaille se cogna à la boucle de sa ceinture...

Vaska tressaillit. « Viens, on attaque ! » répéta-il. Pourquoi il entendit ces mots maintenant, pourquoi alors, en juin 1941 il n'y avait pas fait attention ? Pourquoi aujourd'hui il ne court pas avec cet officier ? – Des pensées vagues, incertaines enveloppaient son cerveau, le coupaient de la réalité. « Si je courais avec les autres vers les tranchées ennemis, et si je me mettais par terre

pour laisser passer le danger, ce serait quoi ? De la lâcheté – répondait-il à sa propre question. Je crois que personne ne le fait jamais sur le champ de bataille. Quelle honte ! Mais ici... Ici tout est différent, rien ne dépend de moi », essayait de se persuader Vassili. « Ici tu n'es pas un soldat, tu n'as ni arme, ni vêtements chauds ; ici on a faim et personne ne viendra à notre aide... Pourvu qu'on donne rapidement à manger, pourvu que la guerre finisse... de quelle façon ? c'est sans importance, rien n'a d'importance... » Vaska tressaillit de nouveau : « Qui l'a dit ? » Autour de lui les gens debout, les yeux fermés, tanguaient avec la plateforme. Leurs sourcils, cils, la barbe de plusieurs jours – tout était couvert de givre, la vapeur de respiration ne se voyait presque pas. « C'était moi ? Ce n'étaient que mes pensées ou bien je parlais ? Je parle tout seul ? »

Il se souvint soudain que les derniers jours il n'avait jamais pensé à Zina, à ses proches, que tout lui était égal. Pourvu que ce damné voyage finisse rapidement.

Le miracle prit l'image d'un grand homme maigre avec un chevron multicolore sur la manche : quand le train s'arrêta, à tous ceux qui étaient encore en vie, à tous ces mannequins inertes, couverts de croûte de glace – on proposa le linge propre et de la nourriture correcte.

3.

Derrière la plateforme on pouvait lire le nom de la gare – Lublin. Les soldats arrachaient les civils de la masse presque compacte des corps gelés, les emmenaient quelque part. La moitié était déjà partie, personne ne revint. Ce fut le tour de Vassili. Ses jambes ankylosées, gelées ne lui obéissaient plus ; il se plia en deux d'une douleur vive dans l'aine. Toutefois rester dans le wagon signifierait d'être transporté encore plus loin. Non, surtout pas ça et adienne que pourra ! Il

chuchota deux mots à son ami, tomba sur le quai, sans forces, puis se mit à quatre pattes. Un instant après Petka se tomba à son côté. Tous les deux restèrent par terre incapables de plier les genoux ; un soldat enfonça le canon de son fusil dans leur dos pour qu'ils se mettent debout. Trois autres les prirent sous les bras, les entraînèrent avec eux. « Voilà, c'est maintenant qu'ils vont nous achever », pensa Vaska, mais les soldats les laissèrent devant un homme en manteau noir et une casquette. « Non, ce n'est pas celui du wagon », constata Petka.

- Age ? - ce fut la première question de l'homme qui regardait Petka de haut de sa taille.

- Seize tous les deux, - avançant son copain mentit Vassili en se mettant à garde à vous.

Petka fit un signe de tête affirmatif. Il fixait le tissu épais du manteau noir, incapable de détourner le regard des boutons brillants. Dans son crâne une seule pensée tournait en rond : « il doit les frotter avec de la poudre dentifrice ». Il leva les yeux se faisant petit et humble, puis, comme un idiot, il fit un gros sourire.

- Choisissez, jeunes gens : le camp ou l'Armée Russe de Libération, - l'homme montra le chevron sur sa manche, puis ajouta de sa voix enrouée : - Si vous voulez servir la cause juste, il faut le dire maintenant. Sinon demain vous irez à pied dans un camp de la mort, il y en a un tout près. Il montra d'un geste de la tête les hautes cheminées de Majdanek tout proche, et se tourna vers les autres.

Vaska ne savait pas ce que c'était « un camp de la mort », mais c'était clair qu'on y tuait. Il ne savait non plus ce que c'était « l'Armée de Libération », mais comprenait néanmoins qu'elle ne pouvait pas être « Russe », sûr que ces Allemands avaient inventé une saleté quelconque. « Nous aurons encore le temps d'aller dans un camp, - pensa-t-il, par contre se retrouver au front, c'est ce qu'il faut. Et puis on trouvera le moyen de s'enfuir ».

- Il faut consentir ? N'est-ce pas qu'on va se battre, Petka ? - il regarda l'autre avec un sourire de conspiration.

- Moi, je suis d'accord, on n'est pas prêts de crever, - lui répondit le copain rentrant dans son jeu. Il se penchait sans cesse pour ne pas paraître tout petit, en profitant pour masser ses jambes pour faire circuler le sang. - J'espère qu'on sera bien nourri et vêtu...

L'homme en manteau noir se tourna, poussa Vassili du côté d'une porte, cria : « C'est par là ! »

Les amis entrèrent dans le bâtiment les dos courbés, en boitant des deux jambes. « Là », des poêles en fonte fumaient, et il faisait chaud. Chaud pour la première fois depuis dix jours ! Derrière une longue table en planches se tenaient deux hommes en uniforme inconnue - comme celle des Allemands, mais aux épaulettes sans « tresses ». Ils écrivaient tout ce que les gamins leur racontaient : nom, prénom, année de naissance, adresse, parents, absence de communistes en famille, et une multitude d'autres choses. Ensuite les garçons ont signé un papier - engagement volontaire dans la ARL.

« Eh bien, ne soit-ce qu'une journée de plus, mais elle est à nous ! » - disaient entre eux les prisonniers de guerre en signant l'engagement, - qu'on le veuille ou non, mais on aura une soupe plus épaisse et trois cigarettes par jour ». Pour que leurs familles continuent de recevoir la ration des « disparus de guerre » ils s'enregistraient sous un faux nom et une fausse adresse.

Après l'explosion sur le chemin de fer les prisonniers et les civils s'entremêlèrent, et les gamins, eux aussi, prirent de faux noms et ajoutèrent quelques années de plus à leur âge - comme ça ils pouvaient être sûrs d'aller au front.

Ensuite tous ceux qui étaient là - une cinquantaine - furent envoyés derrière la cloison et arrosés par un fort jet du tuyau d'incendie. L'eau froide sentait le javel, les yeux piquaient, par contre ils furent débarrassés des sa-

letés et des poux collés à la peau. Ils reçurent des vêtements chauds et des bottes. La douleur en bas du ventre devint moins aiguë. Vassili mit le caleçon, l'uniforme avec l'aigle allemand du côté droit de la poitrine et un morceau de tissu coloré sur la manche gauche. « C'est dégoûtant ce que je fais – eut-il un vague sentiment – en plus, impossible d'arracher tout ça ». Vassili toucha le chevron, regarda son ami. L'autre s'agitait sur place essayant de voir de tous côtés ses nouveaux vêtements trop longs pour lui : y a-t-il d'autres aigles ou chevrons qu'il faudrait arracher sans perdre trop de temps.

Le jour suivant les nouvelles recrues furent amenées sur la place de l'hôtel de ville. Il y avait déjà d'autres comme eux, debout, en deux rangs, même uniforme, mêmes aigles et chevrons ; tous étaient là pour prêter serment de fidélité à Hitler. Tout le monde répéta en chœur : « Je, en tant que fils fidèle de ma patrie, en m'engageant volontairement dans l'Armée Russe de Libération du général Vlassov, prête serment devant mes compatriotes...de lutter contre le bolchevisme jusqu'à dernière goutte de mon sang... » Après quoi chacun s'approcha de la table, et avec un stylo à plume signa le texte du serment. « On est bien à l'étranger, mais l'encrier est comme dans mon école » – pensa Vassili, et mit sa « signature » – un crochet indéfinissable, le même que sur son « engagement volontaire ». Il eut envie de percer le papier à l'endroit du point, mais changea d'avis.

Ne voulant pas perdre le temps aux cours de tir ou de marche en colonne, les amis discutaient souvent leur actuelle situation : où va-t-on les amener ? quand ? comment on pourrait s'évader ? que dirait-ils aux siens ? Au fait tout leur plan se résumait à une chose : s'évader à la première occasion. Leur serment aux Allemands, leur signature ? – ce problème ne se posait pas pour eux. Ce n'était pas un serment aux siens, et leurs noms sur les papiers étaient faux... Néanmoins il y avait une chose

qui tourmentait Vassili, une sorte de dégoût : « Nous aurions de toute façon accepté de nous engager dans cette armée... pour ne pas rester dans ces bétailières... »

Il chassait cette pensée, mais elle revenait encore et encore : « On attaque ! Penses-tu ! Tu n'est qu'un lâche, Vassili ! lâche, lâche, lâche... » En ces moments Petka le regardait d'une façon bizarre, comme si il entendait ses pensées, comme si lui aussi, il se doutait de quelque chose, comme si il le questionnait avec ses bleus yeux sérieux – questionnait sur la chose la plus importante, la plus intime : « Penses-tu que nous arriverons ? »

En décembre ce détachement de ARL fut envoyé en Biélorussie où l'Armée rouge attaquait en direction de Vitebsk et Polotsk. Ils se mirent en défense, commencèrent à creuser les tranchées dans la terre gelée ; puis, transis après l'effort, en caban de camouflage blanc, se pelotèrent au fond de la tranchée en attendant l'ordre d'attaquer. Devant eux – un bosquet, derrière ce bosquet – les siens. « Les Russes sont des deux côtés... » – pensa Vassili, puis se pencha vers Piotr, chuchota : « Merde, il faut enlever les chevrons ! Mais comment ? ils sont dessous de cette houppelande... ».

– Regarde ce que j'ai, – Petka, fier, montra à Vassili le revers de son col. Là il avait accroché un petit drapeau en émaille rouge avec une étoile dorée au milieu et trois grosses lettres « KIM ». – Voilà, je l'ai trouvé en ville, avant la guerre.

Une fusée éclairante verte monta dans le ciel ; les soldats de Vlassov sortirent à contre cœur de la tranchée, se mirent à marcher en avant ; à côté une mitrailleuse soutenait leur avancement. Les deux amis s'attardèrent un peu, et quand les autres étaient bien loin, ils tirèrent du côté de la mitrailleuse, coururent derrière les autres. Tout ce qu'il fallait faire, c'était de tourner légèrement à gauche et courir une centaine de mètres, pas plus. Ils coururent en zigzag, évitant les balles venant des deux côtés. Enfin, le bosquet ! La mitrailleuse derrière recommença

son tir. Piotr tomba le visage dans la neige ; Vassili tomba également – courir sous les balles de la mitrailleuse s'avérait impossible. Il appela son ami, mais l'autre ne répondit pas, était toujours couché et ne bougeait plus. Vassili grimpa vers lui, le tourna sur le dos, écouta le cœur – rien ! Il pensa chercher les traces de balles, mais en voyant les yeux vitreux de son ami, il comprit. Il n'avait pas le temps, réfléchit quelques instants : « Le traîner avec moi, ou bien le laisser là ? Traîner ou quoi ? », puis ferma les yeux de son camarade, comme le faisaient les adultes, grimpa en avant en oubliant l'insigne au col de Petka.

Une minute après Vassili sauta par dessus le parapet de la tranchée, se trouva « chez les siens ». Autour – des mêmes que lui : en cabans blancs, tirent de leurs fusils, soignent les blessés, crient... Vassili se sentit de la chaleur au cœur, une mollesse dans tout le corps, il eut presque envie de dormir. Tout d'abord personne ne lui fit attention, mais quand l'attaque fut repoussée, deux personnes qui étaient à côté le regardèrent bien, et le plus âgé le frappa à la tête avec la crosse de son fusil : la capuche blanche ne recouvrait plus l'aigle de sa chapka à la place de l'étoile.

« Les siens » ne firent pas de manières, la conversation fit brève. Ils ne voulurent même pas écouter l'histoire des deux gamins, Petka et Vaska, qui s'évadèrent de la ROA. « Toi, petite crapule, tu es trop malin comme je vois ! » dit un jeune lieutenant – aussi jeune que celui qui était venu au village au début de la guerre. Il écrivait dans un gros livre, en épelant ce qu'il écrivait : « ... avant les autres soldats de la ROA il s'introduisit dans la tranchée du détachement numéro quarante-cinq, vingt-sept, vingt-trois, où il fut captivé par les soldats de l'Armée rouge ».

Vassili fut envoyé en arrière, dans un camp de « contrôle et filtration », où il vit des soldats de tout genre : ceux de l'Armée rouge en vareuses légères, des Cosaques avec leurs capes d'astrakan, des types indéfinissables en capotes noires, il y a eu même des gens

qui portaient des uniformes de SS aux épaulettes arrachées... Tout ce monde vivait, dormait à même la neige.

« On l'a bien cherché ! » – chuchota Vassili. Après tout ce qu'il avait déjà vu ces derniers jours, il comprenait que si ce n'était son âge, il aurait été exécuté tout de suite. « Au moins ils m'ont cru que je n'avait pas quinze ans. Tu vois, Petka, – pensa-t-il, – on n'a pas de chance, tout a été en vain ! »

Dans la chancellerie de prison on lui mit une feuille sous le nez : « Signe ! » Quand il lisait, la feuille tremblait dans sa main : « ... 25 ans avec exil perpétuelle... » La bande à l'encre de la machine à écrire était tellement vieille que le document était à peine lisible, et au lieu de certaines lettres il y avait des trous. Les larmes empêchaient Vassili de lire le texte. Ce fut pour la deuxième fois en une semaine qu'il signait un document. Pour la deuxième fois de sa vie également. Cette fois il signa par son vrai nom.

4.

Avant la guerre Zina, la sœur de Vassili, était la plus jolie fille du village. Tous les jeunes gens étaient amoureux d'elle. Après l'arrivée des Allemands elle ne sortait plus de la maison. Dans le train des déportés elle restait tout le temps emmitouflée dans un vieux châle troué. En une semaine de route l'air dans le wagon devint irrespirable : la paille au sol était devenue crasseuse, deux seaux à déjections s'étaient renversés et roulaient dans une flaque d'urine. L'air frais n'arrivait que par une petite ouverture avec des barreaux, tout en haut de la cloison, ce qui ne suffisait certainement pas. Les déportés sortirent pour la première fois quand ils furent en Allemagne, dans la ville de Leipzig. Les filles se tenaient le long d'un mur, se serrant les unes contre les autres, affamées, sales, en loques : des esclaves. Après la bétailière tout leur semblait irréel ;

elles regardaient avec des yeux écarquillés les rues propres, les maisons multicolores, les églises. Pendant que les soldats menaient la colonne vers les baraquements des agents spéciaux choisissaient des filles pour le travail dans les familles aisées. Zina se trouva parmi elles – sa beauté était visible même sous la crasse.

Le matin suivant Zina désinfectée, lavée, coiffée et vêtue d'une uniforme propre fut présentée à ses maîtres. Cette « Ostarbeiterin » appartenait à un camp de concentration N 153/46 aux alentours de Leipzig ; elle était détachée pour travailler dans une famille allemande. Le chef de famille – ingénieur de bâtiment, un monsieur calme et chauve, avait une femme jeune et deux fils – un de deux ans, et l'autre, du premier mariage, étudiant. Tous semblaient polis, propres, n'élevaient jamais la voix. Zina eut sa propre chambre – un lit, une table de chevet, un grand miroir et deux couvertures. Elle apprit très vite de comprendre les ordres, mais aussi de prononcer presque sans accent quelques longues phrases nécessaires pour son travail. Parmi les robes et tabliers qu'elle avait, elle choisissait celles et ceux qui allaient le mieux ensemble, cela fut apprécié. Son zèle fut aussi remarqué ; on lui confia le service à table, les courses, et même la garde de l'enfant. Bref, elle fut « promue ».

Le fils aîné de l'ingénieur – un jeune homme grand, élégant et intelligent – eut, on dirait, un faible pour cette servante russe : il entraînait souvent dans sa chambre, l'aidait à apprendre l'allemand, essayait, lui aussi, d'apprendre le russe. Et chaque fois il lui amenait une fleur : tantôt une branche de mimosa ou de lilas, tantôt un iris ou une fleur exotique et inconnue. Quand il embrassa Zina, elle fut émue et pleura : remplis de larmes ses grands yeux marrons devinrent encore plus belles.

Pendant ses quartiers libres Zina se mettait à une petite table et écrivait des lettres – à son frère Vassili, à ses sœurs. Tous les huit jours elle y ajoutait une nouvelle

phrase en allemand. Elle parlait de sa vie, de son travail, du fils de son maître. Dans chaque enveloppe elle mettait une photo d'elle : avec une nouvelle robe, un nouveau sac ou un nouveau chapeau qui se tenait sur la tête sans endommager sa coiffure. Bientôt ses lettres formèrent tout une pile qu'elle ficela avec un joli ruban. Ce fut une sorte de son journal intime. Ce qui la tracassait le plus – c'était l'absence des nouvelles de la famille. Comment vont-ils ? comment va Vassili sans elle ? Il se peut que cet imbécile partit de nouveau au front, puisqu'il n'y a personne pour le surveiller.

Le temps passait. En automne du quarante-trois le fils aîné, qui était déjà en quatrième année de l'Université, fut mobilisé. Avant son départ au front de l'Est le père et le fils parlèrent longuement. Comme ils parlaient fort, Zina comprit quelques phrases : « C'est Hitler et des nazis qui sont coupables de cette guerre... La perte de l'Allemagne... » Ensuite à propos de la famille, du devoir, de la patrie. Zina qui n'était en Allemagne que depuis un an, comprit toutefois, que ces mots auraient suffi pour que tous les deux se retrouvent dans un camp.

Trois mois après la famille eut un avis que le fils avait été porté disparu. Quand le père lisait le papier officiel, sa femme assise dans un fauteuil pleurait, essuyait les yeux avec un petit mouchoir blanc ; Zina à son côté pleurait à chaudes larmes, tandis que le petit frère, épeuré, se serrait contre ses jambes...

Pour la fête de Noël du quarante-quatre, les maîtres offrirent à Zina un beau manteau en laine, une petite veste en peau d'écureuil avec un chapeau assorti et des bottes en cuir marron aux talons hauts. Une vraie jeune Allemande ! Elle parlait, lisait et écrivait couramment cette langue – quel talent ! En trois ans elle était devenue presque membre de cette famille allemande.

Un jour de printemps l'ingénieur appela Zina dans son bureau, entama une conversation inhabituel pour

un maître qui parlait à une domestique. Il proposa à Zina de partir avec eux à l'ouest, en Lorraine, son pays natal. Il expliqua sa proposition : « Parce que la guerre va bientôt terminer, le fascisme sera battu, et il vaudra mieux vivre loin de l'armée russe et de ses commissaires... Je sais de quoi je parle, j'ai travaillé en Russie en trente-cinq... » Il parlait en introduisant dans son discours des mots russes pour gagner sa confiance, pour mieux la persuader. Pourtant cela produisit un effet contraire : les mots russes prononcés par un Allemand sonnaient faux, repoussaient Zina, lui faisaient penser à son village, son frère, ses sœurs. Mais aussi à une autre chose – aux sentiments qui lui avaient été enseignés dans son enfance : « Quitter son pays, même y penser – est un crime qui égale l'espionnage ou le sabotage... »

Zina resta toute seule dans la maison vide.

Le premier jour où les Soviétiques apparurent dans la ville, ils la prirent pour une Allemande, demandèrent où était sa famille, les hommes ; cherchèrent des uniformes militaires dans les placards. Quand elle leur parla russe – l'instinct fut fort, elle entendit : « Quelle garce, elle parle notre langue ! C'est une espionne ! ». Ils la tabassèrent, puis violèrent. Larmes, cris, paroles russes, toutes les expressions sales qu'elle connaissait – rien ne les arrêta : ce n'était ni un vrai désir ni concupiscence – ce fut de la vengeance. Le verdict coupa court : « Les nôtres ne sont jamais comme toi ! »

Dans les bureaux du commandant soviétique il y eut des vérifications, des interrogations interminables. Beaucoup de gens passèrent par ce purgatoire : prisonniers de guerre, *ostarbeiters*, soldats de la ROA, réfugiés des pays baltes et de l'ouest de l'Ukraine. Les traducteurs manquaient, et Zina s'avéra utile ; elle fut embauchée par l'administration militaire. Présente aux interrogations, elle traduisait, prenait notes des ques-

tions et des réponses ; en trois ans d'après guerre elle devint témoin des centaines de destins humains. Elle vit des femmes qui étaient comme elle-même. Presque tous furent envoyés dans des camps « de filtration ». Les seules exceptions de cette règle étaient ceux qui purent prouver que tout en travaillant en Allemagne ils luttèrent contre les nazis du côté des communistes et des clandestins allemands... Bref, plus de deux ans pouvaient passer avant que l'enquête aboutisse. En quarante-sept, ici même, à Leipzig, comme pour la récompenser, Zina fut admise au Komsomol.

A l'époque beaucoup étaient ceux qui se posaient une question : faut-il revenir en Union Soviétique ? Qu'est-ce qui pouvait leur arriver s'ils revenaient ? Le cliché de « l'ennemi du peuple » pouvait être le lot de tous ceux qui travaillaient en Allemagne, et même de ceux qui s'étaient retrouvés sur des territoires occupés, surtout si la maison avait été réquisitionnée par l'occupant. Ces hésitations tourmentaient en premier lieu ceux qui restaient dans des zones américaine ou anglaise. Ceux de la zone soviétique n'y pensaient pas outre mesure. Zina sentait parfois quelque chose qui ressemblait à de l'inquiétude, mais elle tentait de l'opprimer. Elle se souvenait de l'époque où, au début de la guerre, elle s'était trouvée en plein cœur de l'Allemagne, et la phrase « la ville est pleine d'allemands » lui paraissait horrible. Ensuite elle s'y était habituée. Maintenant les visages qu'elle voyait autour d'elle lui étaient si familiers ! elle se sentait presque chez elle. La question ne se posait plus : à la maison ! dans son village natal !

Ayant travaillé durant trois ans au bureau du commandant, elle eut droit au certificat officiel d'après lequel, bien qu'internée, elle n'était pas ennemie. Elle vint à Leningrad. Ses vêtements allemands – elle n'avait pas d'autres – la rendaient suspecte. Quand elle sortait, belle et inhabituelle, tout le monde la regardait d'une façon

hostile. Ceux, à Leipzig, avaient-ils raison en disant que « les nôtres ne sont pas comme toi » ?

Ses deux sœurs – Katia et Choura – étaient revenues de l'évacuation en quarante-quatre, tout de suite après la fin du blocus. En quarante-sept elles furent embauchées par le département de finances d'une petite ville de Primorsk, ancienne ville finlandaise de Koivisto. Leurs maris y déménagèrent un peu plus tard – Dimitri, celui de Katia, d'abord, ensuite Gleb – celui de Choura. Pendant la guerre Gleb avait été commandant du char de combat ; à Primorsk il devint soudeur dans l'unique usine de la ville. Tous les matin il partait à sept heures, et rentrait à sept heures du soir – deux heures en route – fatigué, rompu. Mais, comme chacun à l'époque, il profitait de son poste : il ramenait de l'usine des seaux, des instruments, de petits objets produits sur place qui ne lui coûtaient un copeck. Plus tard, quand l'époque de l'inoxidable commença, le cimetière du village se para de tombes aux décors en ce métal. A table, ayant pris un ou deux petits verres, Gleb se souvenait de beaux jours d'avant guerre, où il était connu : tractoriste émérite primé d'un certificat du Grand Kalinine...

Le mari de Katia à la fin du quarante-deux fut démobilisé à cause de son handicap. Il était revenu chez sa femme qu'il avait retrouvée en évacuation. Il ne travaillait pas, restait à la maison, buvait. Un beau jour, son médecin lui dit que boire du vin serait mieux pour la santé que de la vodka. Bon conseil ! Depuis Dimitri en buvait en quantités faramineuses, sans avoir envie ni de joie d'antan, ni de souvenirs de jeunesse. Puis, quand en soixante-quatre la famille eut la possibilité de louer un bon appartement dans un nouvel immeuble, il ne quitta plus jamais son logement.

Zina, quant à elle, eut une seule pièce dans une maison en bois à l'extrémité de Primorsk. Autour il n'y avait que des baraques pourris et quelques restes des

granges finlandaises. Elle enseigna la langue allemande dans une école. Jeune, belle – il était impossible de ne pas la remarquer. Un mois entier un certain Nicolas, capitaine d'un chalutier, un jeune polisson aux longs favoris et une touffe de cheveux sortant par-dessous sa casquette de marin, essayait de flirter avec elle. Zina ne l'aimait pas, l'évitait quand elle le pouvait ; une autre personne lui plaisait bien – le professeur des math à son école, un homme sérieux, d'un certain âge. Le capitaine, au contraire, aimait les femmes et la fête, en plus il était son cadet de cinq ans.

Or, un jour, après une fête bien arrosée, Nicolas fit irruption dans le logis de Zina, la viola. Zina tomba enceinte et n'avait pas d'autre solution que d'épouser l'impertinent par peur de diffamation – déjà « pas comme les autres », elle ne voulut pas aggraver son cas.

Son jeune mari n'était presque jamais à la maison, et même quand il revenait de la mer, il buvait. Les époux se disputaient souvent ; Nicolas ne pouvait pas voir les anciennes photos de Zina du temps de l'Allemagne – il les déchirait comme s'il était jaloux de sa vie antérieure. A l'occasion il la bâta sans pitié.

Vers le terme de la grossesse elle sut que l'enfant était mort et qu'elle ne pourrait plus en avoir d'autres.

5.

Dans les camps de Sibérie les prisonniers apprirent la fin de la guerre avec un mois de retard : on le leur avait caché. Pourquoi ? Supposons qu'on ne voulait pas partager la joie avec les détenus : ce n'est toutefois pas la même chose que de fêter la Victoire au pied de Reichstag ! En plus, parmi les détenus il y avait de tout : des prisonniers allemands, des partisans de Bandera ou du général Vlassov, des anciens polizeï... Il y en avait aussi ceux qui avaient été accusés bien avant la guerre et

qui avaient déjà fini de purger leurs dix ans – militaires et ingénieurs, chercheurs et prêtres, comptables et étudiants. Ceux-ci étaient appelés « politiques » et on les transférait d'un camp dans un autre pour qu'ils n'aient pas le temps de s'habituer les uns aux autres. Ce mélange dangereux des « espions », « saboteurs », et « trotskistes » pouvait exploser à tout moment ! Parmi tout ça il y avait de vrais et dangereux bandits : comment peut-on gérer cet ensemble bien compliqué ?

Chacun réagit à la nouvelle à sa façon. Les uns restèrent indifférents : on a vaincu, donc pas d'espoir de sortir bientôt, il faudra continuer à chaque appel sortir de rang et crier « détenu untel, article un tel numéro, durée de détention... ». Il n'était pas impossible que quelque part, derrière le thorax, quelqu'un de ceux-ci ait ressenti un pincement, mais très léger, comme s'il s'agissait d'une victoire de quelques Chinois, ou Coréens – à une distance incommensurable de tout ce qui constituait leur vie actuelle. D'autres se réjouirent sincèrement et se préparèrent à l'amnistie. Il y en eut aussi ceux qui avaient misé sur la victoire des Allemands et qui essayaient de se venger de ceux qui les avaient déçus, Allemands et autres Estoniens.

Chaque fois qu'il était transféré dans une nouvelle zone – à Komi, derrière Oural où à Kolyma – Vassili regardait bien les nouveaux visages, essayait de trouver quelqu'un qui comme lui avait été vexé par l'injustice des pouvoirs. Il chassait tous les souvenirs de son enfance qui multipliaient sa désolation. Le soir, quand le crépuscule estompait les couleurs du jour, Vassili restait seul à seul avec ses cauchemars. La peur ranimait ses souvenirs, les rendait plus héroïques. Sa vie prenait des dimensions qui étaient si loin de réalité, qu'il se croyait inférieur à tous ceux qui étaient fiers d'être appartenus à la ROA.

Ensuite le matin arrivait – gris, trouble, sans joie ; le matin où l'avenir n'est qu'un mélange d'angoisse, de découragement et de déception. Il avait envie de s'évader.

Partir ! Aller aux champignons, pêcher, faire un feu et une cabane de branches ! Lui marmonnait son enfance. « Et alors ? Je le pourrai, mais à quoi bon ? » Et ensuite de nouveau : « Partir, partir dans la taïga, là où personne ne me trouvera jamais. Dans le Grand Nord... ». Il rêvait allongé sur son lit dont les planches étaient imprégnées de crasse, de sueur, de sang des milliers de ses prédécesseurs. Au-dessus du camp des nuages versaient la pluie, pesaient – comme le destin – sur chacun, provoquaient tantôt une apathie, tantôt une soif d'action. La première anéantissait l'espoir, la seconde – l'apathie. Chacun pouvait choisir. « Je vais attendre l'été ! » – prit sa décision Vassili. L'été du quarante-sept semblait ranimer les plus désespérés. Avec le soleil les forces revinrent. En juillet dix personnes furent envoyées travailler à plusieurs kilomètres du camp, dans la taïga. Une petite maison à moitié détruite fut entourée du barbelé – le logement des détenus : des « politiques », des criminels, et un Allemand prisonnier de guerre. Les gardes logeaient à côté sous une tente. Sur un pin on avait accroché deux projecteurs. Dans cette forêt il fallait creuser, on ne savait pas pourquoi, deux cents trous deux sur deux sur deux mètres. On souffrait d'une chaleur phénoménale et des moustiques rouges dont il était impossible de se protéger, mais les gens étaient prêts de le supporter : là ils étaient loin du camp, et cela était précieux. Pourtant, les insectes causaient de vraies souffrances ; les cloques provoquées par leurs piqûres recouvraient visages, cous et oreilles. Les prisonniers ne pouvaient pas s'empêcher de se gratter avec les mains sales, après quoi le corps se couvrait d'abcès. Quant aux moustiques, une fois pleins de sang, ils tombaient sans forces – souvent dans la soupe des détenus. Les uns les repêchaient avec répugnance, les autres avalaient cette eau chaude avec des morceaux d'oignon et quelques feuilles de chou sans faire trop attention à cette couche rousse grouillante.

Le soir les gardiens permettaient parfois de laisser certains trous non achevés et de commencer les nouveaux – pour que le lendemain, par la plus grande chaleur, les détenus puissent continuer de creuser au fond, à l'ombre. La terre d'ici était lourde, collante ; les bûches y rentraient avec peine. A seize heures on donnait un signal de pause, tout le monde allait vers la rivière pour boire. Les prisonniers entraient dans l'eau sans se déshabiller, s'abreuvaient comme le font les chevaux. Sous le soleil brûlant l'eau était déjà devenue tiède, n'éteignait pas la soif. Certains arrivaient, à l'insu des gardiens, à plonger au fond pour y boire de l'eau fraîche ; il fallait faire vite parce que ceux que les gardiens ne voyaient plus étaient considérés évadés, et risquaient d'être tués avant de surgir à la surface.

Quand ils creusèrent les deux cents trous, il fallut les remplir de ciment et construire en haut de chacun un coffrage pour les poteaux en béton. Les prisonniers brouettaient du sable et des pierres sur des planches empilées entre les coffrages ; souvent ils tombaient sur la pierraille d'en bas puisque les planches n'étaient pas clouées entre elles et s'écartaient quand de lourdes brouettes passaient dessus. Ces chutes furent chose habituelle et personne ne les comptait plus. Le corps de Vassili était couvert de bleus, ses mains étaient pansées avec des chiffons ; depuis deux mois ses yeux ne voyaient que ces pierres couleur de sang et cette matière lourde et liquide qu'il transportait dans la brouette en bois sur des planches instables.

Il se sentait un peu mieux le soir, quand ses camarades ronflaient autour de lui. Il se levait, s'approchait d'un mur à moitié écroulé de la baraque, écoutait le bruissement de feuilles des trembles, admirait le changement de leur couleur : les feuilles tout alors sombres, invisibles, sous la lumière des projecteurs devenaient blanches avec des reflets argentés. En ces moments Vassili avait l'im-

pression que derrière le barbelé le monde était plein de lumière dont le scintillement l'appelait.

« C'est d'ici qu'il faut s'évader, – décida Vassili, – les gardiens ne sont que cinq, et il sera facile de se cacher... »

Le jour suivant Vassili était placé derrière deux personnes : un Allemand très maigre et un gars de l'armée de Vlassov, une vraie « armoire ». L'Allemand n'avait pas de forces, il traînait sa brouette avec beaucoup de peine ; tout à coup il disparut. « Non, faillit crier Vassili, c'est pas vrai ! » : il avait tout prévu, tout compté, et maintenant il fut devancé par ce maigrichon ! Mais non, le type était tombé, et maintenant, couché sous les planches sur les grosses pierres, chuchotait avec ses lèvres en sang. « Aide-moi », – entendit Vassili, qui avait, lui aussi, le plan de tomber sous ce chemin pour brouettes, se cacher derrière les cailloux pour s'enfuir après. Cet Allemand avait tout gâché : les deux seraient trop visibles.

Vassili arrêta sa brouette, sauta en bas, tira le blessé vers une barrique avec l'eau pour le mortier. Un gardien s'approcha, Vassili lui fit signe que tout allait bien, rien à signaler. Il déchira la chemise propre de l'Allemand, lui pansa la plaie de la tête. La contusion lui sembla sérieuse, mais sans beaucoup de sang. Dans l'après-midi l'Allemand restait couché au même endroit ; les autres allèrent à la rivière décharger avec leurs pèles une barge de ciment. Au retour au petit matin ils étaient tous blancs des pieds à la tête, les poumons remplis de poussière pour toute la vie qui restait. Vassili n'arrêtait de tousser, avait l'impression que ses entrailles allaient se cimenter entre eux comme les poteaux dans leur coffrage. Il avait sommeil, mais ne put pas s'endormir après les efforts.

L'Allemand avait repris connaissance, vint vers son sauveur pour le remercier ; il parlait bien la langue russe. Il tira d'entre les planches du mur un petit bouquet d'herbes vertes et un paquet minuscule enveloppé dans un chiffon, tendit le tout à Vassili.

– C’est du raifort et du miel, met ça dans une feuille et mâche pour ne pas attraper la crève. Ce sont des vitamines !

– D’où ça vient ? – dit Vassili étonné.

– Le raifort pousse au bord de la rivière, – l’Allemand était presque triomphant, – je l’ai déterré avec les mains et replanté derrière la baraque ; en automne on pourra manger la racine. Si on vit assez longtemps... Mais il faut l’arroser.

– Et ça ? demanda Vassili en mordant dans une masse sombre au goût âpre et acidulé, à l’incroyable parfum de tilleul et de fumée. Le produit miracle calma la toux de Vassili.

– Du miel. Il est là, dans un creux d’arbre. Je te montrerai. L’expression de son visage changea brusquement, il devint sérieux, comme si ce qu’il disait était une chose de grande importance : il y en a encore, mais il ne faut pas tout prendre, les abeilles en ont besoin pour l’hiver.

Il restait encore deux heures avant le réveil, l’Allemand parlait toujours. Il avait été étudiant en botanique, réquisitionné en quarante-trois, envoyé au front de l’Est. Il faisait partie d’un peloton de l’intendance ; leur unité fut encerclée et il s’est rendu avec un mouchoir blanc à la main.

– Il vaut mieux être ici, parmi les prisonniers, que de fusiller les civils – il avait vu des SS qui obligeaient les soldats de le faire. – « Les nazis est un gros malheur pour l’Allemagne » – il était tellement content de pouvoir parler avec quelqu’un qui l’avait aidé, qui l’écoutait, qui le comprenait peut-être.

Vassili écoutait sans rien dire, mâchait le mélange du raifort et du miel. Il s’attendait à entendre « Hitler caput » – habituel pour des prisonniers allemands, mais ne l’entendit pas. De ses propres malheurs, Vassili ne voulait pas en parler : personne le l’avait cru, un Allemand le croirait encore moins. Mais tout à coup

l’Allemand prit la main de Vassili, lui regarda droit dans les yeux :

– Qui t’a envoyé à la guerre ? C’est toi-même qui avais envie d’aller au front. Pas vrai ? Vassili acquiesça de la tête. – Tu l’avais voulu et tu l’a fait ; de cette façon, – il montra la capote militaire de Vassili. Moi, c’était le contraire... Finalement ni toi, ni moi, on ne voulait pas cette guerre, et maintenant nous sommes ensemble dans cette baraque... Tu m’a traité en personne humaine, je ne t’y croyais pas capable, tu m’avais regardé toujours avec haine. Mais voilà...

– Un Russe ne garde pas rancune longtemps.

– Je sais, mon père le disait, il connaît bien les Russes, il avait été contre cette guerre. – Il se tut brusquement, serra les lèvres, secoua la tête comme s’il eut une horrible vision. – Mon père, qu’est-ce qu’il devient ? Si ce n’était pas lui, je ne m’étais peut-être pas rendu... Cette propagande, quelle horreur ! Toi non plus, tu n’aurais pas dû croire ces gens, – il montra la trace de l’aigle sur le vêtement de Vassili, – Quand je partait mon père m’a cité un philosophe antique, Lucrèce : « Chasser l’effroi et l’obscurité de l’âme doivent non pas les rayons de soleil, non pas la lumière du jour, mais l’explication et l’observation de la nature... »

Vassili ne comprit pas ces derniers mots, mais un petit coin de son âme y avait répondu. Soit l’Allemand avait déjà entendu l’histoire de ce soldat de Vlassov, soit il était à ce point perspicace, mais il y avait une chose étrange : Vassili eut tout de suite confiance en lui, fut touché par ses paroles, il s’empregnait de tout ce que disait cet homme. C’est cette nuit-là que son cœur s’ouvrit pour un nouveau sentiment, inconnu avant. Ce n’était pas une certitude, non, mais une sérénité inexplicable. Comme s’il avait trouvé un havre de bonheur – un refuge pour son âme tourmentée ; dans cette forêt tout était caresse qui ne tarirait pas, dont il ne

se laisserait jamais. Il avait éprouvé la même sensation une fois – avec Petka au bord de la Plussa... « Un peu d'eau calme, – pensa Vassili, – et un rayon de soleil – ce sont des choses toutes simples, habituelles, mais aussi les plus chères – elles réconcilient tous ».

– Surtout ne pense pas à t'évader, – l'Allemand interrompit les pensées de Vassili, – une personne seule ne survivra pas dans la taïga, surtout en godasses trouées. D'ailleurs, laisse-les moi pour la nuit, je vais les réparer. Et après une courte réflexion : – Tu répètes tout le temps « liberté, liberté... », mais cette liberté, elle est à l'intérieur ; ce qui est important, c'est de se sentir libre, le reste – c'est des foutaises !

« Se sentir libre derrière le barbelé – répéta Vassili à haute voix, – C'est comment ? » Pas tout de suite, mais très bientôt, le même matin peut-être, il lui sembla avoir compris.

Après l'appel matinal les dix prisonniers furent escortés vers le lieu de travail. Leurs vêtements durcis de sueur et de ciment râpaient la peau, empêchaient de somnoler en marchant. L'Allemand se détachait de leur rang par la couleur – vert foncée – de sa vareuse, mais aussi par son attitude : au lieu de regarder sous ses pieds, il levait tout le temps la tête pour admirer le ciel limpide – comme si rien n'était, comme si la veille il n'était pas tombé sur les pierres, bref, comme si ce n'était pas un camp, et lui – pas un prisonnier. Ce matin il était heureux – autour les arbres bruissaient sous le vent, la rosée étincelait dans l'herbe, la fraîcheur matinale était enivrante, invitait à respirer à pleine poitrine. Voici sa plate-bande derrière la baraque : les feuilles étaient légèrement fanées au soleil du matin. L'étudiant sortit son gobelet de la poche, se dirigea vers le tonneau d'eau...

Le coup de fusil partit ; l'Allemand s'arrêta, tourna la tête vers le gardien, le regarda avec étonnement, puis tomba à la renverse. Les autres, stupéfiés, s'arrê-

tèrent, trois personnes essayèrent de s'approcher de leur camarade, crièrent leur indignation, agitèrent les bras... Dix personnes c'est quand même pas mille – en un mois ils s'étaient senti presque en famille, même si c'était un Allemand... Tout le monde avait déjà oublié qu'au début chacun cherchait à lui nuire, le frapper ou pousser fort.

Vassili fut le premier à s'élancer vers son nouvel ami, mais s'arrêta net en entendant le bruit de la culasse du fusil. L'Allemand resta couché sur l'herbe à côté de son gobelet, les bras écartés ; le bandage s'était déplacé de son front sur les cheveux clairs, les yeux grand ouverts regardaient le ciel, le visage gardait encore l'expression de surprise.

6.

Un an après les prisonniers allemands furent renvoyés chez eux. Vassili qui avait maintenant dix-neuf ans, devait se taper encore vingt-et-un an des camps. Toutefois maintenant cela ne lui semblait pas insupportable, il sentait qu'il viendrait à bout, qu'il survivrait. Il avait désormais une sorte de pivot intérieur qui le retenait pendant les moments les plus durs.

« C'est peut-être en tout comme ça, – réfléchissait ce jeune à l'expérience d'un vieux – sans avoir goûté au pire, sans être une fois tombé et relevé, il est impossible de croire en ses forces ». Maintenant tout avait changé pour lui, devint plus clair : il se comprenait, il se sentait être une partie de la nature. Regarder la vapeur montant de la terre fraîchement labourée de l'autre côté du barbelé lui procurait un sentiment qu'il n'avait jamais connu : c'était sa terre, il en était une partie intégrante. Il se souvint des femmes dans le train des déportés, comprit ce qu'elles cachaient sur leur poitrine – c'était la terre de leur pays.

Après la mort de Staline en 1953, de nombreuses commissions vinrent dans les camps de Sibérie. Tous les jours

de quarante à cinquante prisonniers passaient devant ces commissions ; la conversation durait quelques minutes et finissait toujours par la même chose : « vous êtes coupable, mais passible de l'amnistie ». Le mot « réhabilitation » n'était jamais prononcé.

Après l'amnistie Vassili resta vivre dans la région de Magadan – l'exil à perpétuité était toujours en vigueur. Il trouvait de petits travaux, faisant en même temps ses études secondaires en cours du soir. L'exil fut annulé en cinquante-sept.

« C'est fini ! Je suis libre ! J'ai le droit d'aller où je veux, faire ce que je veux ; il est temps de chercher ma famille ».

Mais juste maintenant, quand tous les problèmes paraissaient être résolus, quand il pouvait retrouver la vie normale, il commença à se poser des questions auxquelles il ne trouvait pas de réponses : « Qui suis-je, comment vivre parmi les miens ? Quoi faire ? »

Il revoyait le visage de sa sœur Zina – si adulte, si sérieuse, tout comme une maîtresse d'école. Petka revenait aussi dans ses souvenirs avec des réflexions trop compliquées... Impossible d'oublier ses yeux bleus – immobiles, effrayants. « Quel aurait été son comportement s'il avait survécu ? Il n'aurait jamais accepté d'être puni pour rien, je le connais ! Accepté ou pas, quelle différence ? A quoi ça sert ce que les autres pensent de toi ? Et qui sont ces autres ? »

Vassili revenait encore vers cette nuit en quarante-sept, quand cet Allemand lui avait offert une feuille verte de raifort, du miel sauvage et des révélations sincères... « Tout ce qui t'arrive, sert à te renforcer, disait l'étudiant, – Ce n'est pas moi qui le dit, c'est un de nos philosophes. Crois-le, – l'Allemand regarda Vassili, dit tout doucement, comme en lui demandant pardon, – Ne garde pas rancune contre ton pays – il passe un moment très difficile. Le tien, mais le mien aussi. Il lui est impossible de regarder au fond du cœur de chacun ». Il

avait souri en le disant : « est-ce que ce gamin pourra le comprendre ? ». Bien que lui-même n'eût que trois ans de plus. Puis il continua : » Je vais te dire le plus important – ce qui compte, ce n'est pas ce que tu as fait, mais quelles avaient été tes intentions, à quel point tu étais sincère. Il n'est pas grave si personne ne le saura jamais, que les gens te prendront pour un ennemi... Il est possible que tu ne pourrais rien prouver de toute ta vie... ».

Cette même nuit Vassili s'était souvenu pour la première fois en quatre ans ce moment d'avant la guerre où Petka et lui se tenaient sur la rive élevée de la Plussa – heureux, libres, admirant le coucher de soleil, rêvant. Ensuite il se souvint de la poussière derrière le camion qui amenait les hommes au front – aujourd'hui encore il pouvait ressentir sur sa langue le goût de cette poussière... Le wagon et le clou rouillé, le sang de leurs mains... et ce damné aigle sur sa poitrine.

Aujourd'hui, dix ans après, les souvenirs ne lui suffisaient plus ; il avait besoin d'être utile, avait envie de paroles d'encouragement, de la chaleur humaine. « Qui m'est le plus proche ? Bien sûr que c'est Zina ! Il faut tout lui raconter, il faut aller voir l'endroit où se trouvait notre village, monter sur la rive de la rivière... ».

Un an après Vassili trouva sa famille. Zina l'invita chez elle. La ville n'était pas très simple, avec une usine importante, mais les pouvoirs locaux lui trouvèrent un logement – une pièce dans une vieille maison chauffée avec un poêle à bois, dans une cité ouvrière non loin de la ville. Il répara ce qu'il put, trouva du bois de chauffage. A cause de son histoire il ne fut pas admis à l'usine, mais trouva un poste dans la chaufferie d'un orphelinat. Travaillant un jour sur trois, il allait souvent dans la forêt, cherchait des essaims d'abeilles sauvages. Il en trouva, construisit plusieurs ruches qu'il installa sur une clairière en bois. Deux ans après il vendait déjà son miel, ce qui lui permettait de vivre. Ensuite il eut

une autre idée – acheta du matériel – cuir, feutre, fil – et commença à réparer les chaussures à ses amis. Tout le monde connaissait que Vassili-le cordonnier pouvait guérir avec son miel, mais aussi qu'il était une sorte de sage local – l'homme qu'on appréciait, que les gens respectaient. Il n'avait alors que trente ans.

Toutefois il vivait seul, retiré, ne sortait pas souvent de chez lui – sauf pour faire des courses. Quand il venait dans la petite épicerie, il montrait avec son doigt ce qu'il voulait et partait avec – tout comme un étranger. Il n'avait pas de femme. C'est à côté de ses ruches qu'il devenait différent : tout en travaillant il parlait à ses abeilles, parlait sans s'arrêter – complimentait les unes, grondait – mais très gentiment, les autres...

Encore Vassili savait écouter. Parfois, en venant le voir – pour le miel ou juste pour parler d'un problème – les gens restaient longtemps, et partaient plus sereins, encouragés, presque heureux.

La deuxième année après son retour, sa famille lui proposa de fêter le 9 mai ensemble. Une fois le repas fini, les hommes allèrent au bord du golfe. Nicolas, trop agité, un sourire aux lèvres, sortit d'une poche une petite bouteille, de l'autre – trois verres encore mouillés, avec de miettes de tabac collées dessus. « Buvons pour les nôtres ! ». Les beaux-frères se regardèrent, puis virent Vassili qui se tenait à l'écart. Leurs visages trahirent des sentiments contradictoires, les yeux brillèrent. Qu'est-ce que c'était ? de la haine ou bien des larmes qui dissimulaient leurs émotions ?

Nicolas fut le premier : sans même finir son verre il frappa Vassili, s'écarta brusquement craignant un coup, s'agita, cria « pour les nôtres ! » L'instinct fit le reste. Les beaux-frères commencèrent à frapper Vassili – avec leur mais, leurs pieds, leurs béquilles.

Vassili ne s'étonna même pas, comme s'il s'y était prêt. Il comprenait pourquoi ils le battaient : ce n'était pas une simple haine pour les anciens « traîtres », mais

quelque chose de plus grave, de plus personnel, une chose de l'après guerre... Il comprenait la cause des larmes de Gleb et Dimitri. Il savait que la prochaine fois Nicolas commencerait encore le premier et que ce serait lui qui frapperait le plus fort : parce que c'était lui qui n'était jamais allé au front ; parce que Zina adorait son frère à elle ; parce que Vassili-le cordonnier était l'homme que toute la ville respectait.

Ses beaux-frères étaient sa famille, mais lui et eux n'avaient rien de commun dans le passé. Sauf la guerre...

Une semaine après ce jour Vassili et Zina partirent voir leur village natal. En terme de distance ce n'était pas très loin, néanmoins la route leur prit une journée : d'abord ils prirent le train, puis un car, ensuite firent du stop. Ils arrivèrent sur place vers le soir. Il n'y avait plus une seule maison debout, mais au milieu de la broussaille ils retrouvèrent leur vieux bain où ils s'installèrent pour la nuit. Le matin, avant d'aller à la gare à travers la forêt, ils s'arrêtèrent devant les poutres carbonisées de leur maison, allèrent à la tombe des parents. Ensuite ils montèrent tout en haut du bord escarpé de la rivière, regardèrent ce qui était resté de leur village.

La rivière charriait les eaux printanières. Elles se précipitaient en bas, et rien, ne pouvait les arrêter. Le soleil, les petits nuages blancs se reflétaient dans cette eau. Un gros poisson sauta, repartit en profondeur en dispersant des vaguelettes qui faisaient encore longtemps osciller le soleil sur leurs flancs. Les vaguelettes passaient à travers les roseaux, les pierres, mouraient sur la plage en contournant les bouleaux et les aulnes dont les branches sans feuilles étaient encore couvertes de chatons de l'année dernière.

– Tu comprends, leur vie ne s'est pas arrangée, ça ne va pas bien en ce moment, – Zina commença la première. – C'est horrible de les savoir tels qu'ils sont. C'est vrai, ils n'ont pas enduré la même chose que nous...

mais la guerre, comme un rouleau compresseur, a passé sur eux aussi.

D'abord Vassili ne comprit pas de qui parlait sa sœur. Puis sourit avec peine, la serra contre lui voulant la calmer, parla doucement :

– Ni la tienne ni la mienne ne s'était arrangée non plus !

– C'est vrai, c'est vrai, mais nous, nous sommes forts... tout le monde t'aime.

– Surtout ton héros à toi. Il a tout fait pour frapper le premier, comme s'il se vengeait. Comment peux-tu vivre avec lui ?

– Eh bien, je ne vis pas, c'est juste une apparence. Zina se tut. – Tu sais, je ne l'ai jamais aimé. Il m'a violé... comme nos soldats au printemps du quarante-cinq.

– Mais tu l'a épousé, pourquoi ?

– L'enfant. Il est mort... Et en gros...

– Moi aussi, tout est « en gros », – Vassili ne savait pas comment dire. – Tu sais, Petka répétait toujours « Ce qui est bon ne vient jamais tout seul. Toujours une crasse s'y accroche »

– Oui, et alors ?

– Tu vois bien : je suis tout seul, – puis ajouta très bas – j'ai trente ans et je n'ai jamais connu de femme, j'en suis incapable...

Zina devint sérieuse, toucha la main de son frère le consolant comme un malade :

– Laisse tomber, Vassili ! Il n'y a qu'une seule chose dont nos hommes sont incapables – d'arrêter de boire... Le reste, c'est rien, des foutaises. Laisse faire le temps : tel un moulin, il réduit tout en poudre.

Elle tourna vers lui son beau visage. Dans les grands yeux marron les étincelles s'allumèrent, comme si elle regardait un feu d'artifice :

– J'ai aimé une seule personne... – dit-elle et devint calme en se déchargeant de ce poids trop lourd, – j'habitait alors à Leipzig dans la maison de son père.

– C'était un Allemand ?

– Oui. C'est bizarre ? Peut-être. Pour certains même horrible... Pour moi ces jours étaient les plus heureux. Oui, en Allemagne.

– Et tu n'es pas restée ?

– Pour ne plus vous voir – toi, mon imbécile, ni mes sœurs ?

– Ce n'est rien si on aime...

– Il a disparu, et puis...

– Mort ?

– Parti à la guerre et... disparu

– Il peut-être encore en vie ! quelque part en Allemagne de l'ouest, – dit Vassili.

– En Lorraine... Zina se tut.

Voulant changer de conversation Vassili dit :

– Petka et moi, nous sommes grimpés souvent par ici, c'était son endroit. C'est ici qu'on aurait dû l'enterrer. C'est bête, d'être tué comme ça, à moins de cent pas... mais c'est peut-être mieux ainsi.

– Tu connais quelqu'un qui était tué intelligemment ?

– Mais oui, bien sûr, quelqu'un par exemple, qui voulait sauver ses camarades !

– Vassia, tu n'est pas trop fâché à cause des cousins ? – demanda Zina.

– Non, mais tu peux me dire ce que c'est ? De la jalousie ? De l'avarice ? – dit Vassili en guise de réponse. – Nous sommes quand même tous vainqueurs, et eux, ils n'ont pas envie de partager avec personne.

– Ils veulent que la fête soit à eux seuls.

– La victoire n'est pas divisible, – Vassili le prononça avec conviction, comme une vérité qu'il avait obtenue par des épreuves. – Elle est une seule pour nous tous... Tu entends, pour tous ! Pas seulement pour ceux qui ont eu une belle mort, ou qui a été blessé, mais aussi pour ceux qui sont comme Petka, comme toi, comme moi... La guerre nous a tout pris.

– Tous ont payé, termina Zina. Presque une génération entière y a été engloutie, et maintenant c'est nous qui payons les dettes. Tu es un vrai gamin, petit Vassia, je me souviens, tu courrais derrière le camion... Tu aimais ton pays. Tu avais raison ! Puis tu voulais qu'ils te croient, là-bas, au front ? Nous te croyons, nous, tes proches ! Zina mit sa main sur son épaule, – Ce qui important, c'est que nous sommes ensemble. Tu trouveras une jolie fille, auras des enfants. C'est eux qui vont vivre longtemps...

– Moi aussi, j'ai connu un Allemand, – se souvint tout à coup Vassia. – Un jeune, il s'était rendu aux Russes, on était ensemble dans le camp. Il m'a beaucoup aidé. Nous avons parlé une seule nuit, et ça m'a changé pour toujours. Il était étudiant, aimait de différentes petites plantes. Vassili regarda au loin, rêveur, puis ajouta avec tristesse : c'est lui qui m'a appris à ramasser le miel sauvage...

– C'est lui ! Je suis sûre que c'est lui ! Il s'appelle Gunther ? – s'écria Zina.

– Gunther ?...

Vassili ne connaissait pas le prénom de l'Allemand.

Juge et bourreau

L'hiver 41/42 était rude. Mais, malgré les grands froids, le marais de Lemovgès n'était couvert que d'une fine croûte de glace. Fedor Astakhov qui, depuis le début du mois de janvier, cherchait à retrouver les traces du staroste local et de son frère, s'engagea par mégarde sur une plaine moussue couverte d'une glace trompeuse, s'enfonça, arriva tant bien que mal à s'en sortir, après quoi il continua, tout trempé, à marcher de longues heures. Celui qu'il cherchait, ce n'était pas le chef des « politzeï », Vsevolod Klenov, mais son frangin Pietr que tout le monde appelait Petka, et qui avait fusillé deux personnes dans un village voisin. On ne savait pas qui ils étaient – partisans ? parachutistes ? – ils étaient en uniforme d'aviateurs. Comme il n'y avait pas d'Allemands au village, ils allaient dans les maisons pour demander à manger – naïfs comme des enfants !

Après cette mésaventure Fedor attrapa la crève. Son corps était parcouru de frissons. Ayant une forte fièvre il n'avait d'autre solution que de venir chez sa mère – se réchauffer, reprendre des forces. Il but du lait chaud avec du beurre, mit des vêtements secs, et maintenant était couché sous un lourd édredon, en chaussettes de laine, chemise grise presque neuve et avec son meilleur costume – tout ce que sa mère avait gardé à la maison. Pour atténuer le bruit de la toux il avait mis sur sa bouche un gros chiffon. Le lait brûlant le fit transpirer de partout.

Soudain il entendit au dehors les camions et les motos des allemands : ils revenaient pour voir s'il n'y avait pas de partisans. Fedor eut juste le temps de sauter dans la cave où était aménagé un trou pour garder les pommes de terre, il s'enfouit dans le tas et d'une main, mit doucement du sable par-dessus les tubercules. Il sentit alors une douleur vive dans le coude là où lui était resté un éclat d'obus.

Un groupe d'allemands avec un chien rentra dans la maison. Ils se mirent à table. L'un d'eux descendit dans la cave avec une lampe de poche, fouilla le sable avec une fourche, passa sous le plancher de la grande pièce vers le trou aux pommes de terre. L'endroit était si bas qu'il dut presque se mettre à quatre pattes ; ne pouvant faire mieux, il ressortit avec un bocal de cornichons, reprit sa place à table où ses copains étaient déjà en train de manger et boire.

Fedor, c'était encore en octobre, avait préparé ce trou pour que sa mère puisse s'y mettre au cas où la maison serait brûlée. Elle y pourrait se sauver, attendre. Du côté de la rivière il avait commencé à creuser la terre pour pouvoir quitter la maison en cas de danger ; une tôle rouillée protégeait l'ouverture dans les fondations. En hiver le chantier était couvert de neige, en été les orties le recouvraient entièrement. Pour le moment la tranchée n'était pas encore prête, il fallait enlever une ou deux grosses pierres.

Les allemands ne quittèrent la maison qu'au petit matin. Fedor sortit de son trou à moitié mort ; son visage était noir, énormément enflé. Heureusement le chien ne l'avait pas senti.

Vers le soir les allemands partirent du village ; ils avaient emmené une ou deux personnes, brûlé toutes les maisons voisines et les hameaux des alentours – afin de faire passer l'envie d'héberger les partisans. Pour faire du zèle, Klénov le jeune et Ossipov, deux

acolytes du cru que les habitants du village appelaient « politzeï », avaient attrapé un petit tzigane qui passait par le village. Le gamin de douze ans était blessé, et eux, ils le traînaient sans ménagement hors du village. Il pleurait et hurlait de douleur. A une centaine de mètres des dernières maisons ils l'avaient achevé et jeté dans le ravin.

– Je les tuerai, ces salauds ! – se dit Astakhov, ils seront les premiers sur la liste, le staroste peut attendre. Tout le village les a vus !

Depuis le jour où il avait été à deux pas de sa perte, il évitait la maison de sa mère. Une fois il était venu pour finir le trou menant à l'extérieur, une autre fois – pour amener à sa mère de la farine et de la viande séchée trouvées dans une grange d'un collabo qui avait habité à Moloskovitz. Il avait juste laissé les victuailles et rapidement il était revenu à la forêt, dans son habitation souterraine.

Fedor avait déjà bien calé ses horaires : le matin il dormait dans la forêt jusqu'à dix heures. Ensuite, tant que le poêle était encore chaud, il faisait son repas – dans une gamelle de la bouillie, dans l'autre – les copeaux de viande séchée. Cela lui faisait les deux repas. Il les préparait au moins pour les trois jours qui suivaient. Avec cela le plus compliqué était de protéger ses provisions du renard qui par deux fois déjà s'était servi dans ses réserves.

Une fois par semaine il lavait son linge avec de l'eau chauffée sur le poêle, se coupait les cheveux, se rasait avec son couteau effilé comme une lame de rasoir. Le seau, son vieux canif, du savon et les gamelles avaient été amenés de la maison au moment de son déménagement dans la forêt.

Une fois le poêle éteint, il sortait, couvrait sa « maison » de branches de sapin et de neige, ensuite retournait le tronc couché pour traverser les broussailles sur le côté propre du tronc, après quoi il le renversait en exposant le côté couvert de glace.

Tous les jours il allait vers le village, observait. Il voulait tout voir de ses propres yeux pour réaliser son plan : s'approcher sans être vu de la maison de l'oncle Egor, prendre les nouvelles de l'usine laitière, des polizeïs, des allemands, des gars qui ne s'étaient pas encore mis au service des boches.

Monté sur le rocher rouge Astakhov regardait le paysage familial : village, méandre de la rivière, pont, bulbes de l'église. Le village semblait mort. C'est là qu'on put voir deux policiers allemands vêtus en noir : ils rentraient dans les maisons, écrivaient quelque chose dans leur calepin ; Verka Ignatieva, un gros bidon de lait à la main, marchait vers la maison qu'ils avaient transformé en état-major des polizeï des cinq villages voisins. On vit aussi la mère de Fedor, elle allait du côté de Krasniy Maiak ; elle portait également un bidon. On l'avait contrainte à apporter tous les jours du lait pour les gardes de l'usine à sept kilomètres, elle marchait avec peine sur ses jambes enflées...

Fedor pensa à ce jour où il était arrivé à la maison après s'être évadé, la mère pleurait de joie en voyant son fils qu'elle croyait mort. Elle avait fermé tous les rideaux, et mis le loquet sur la porte. Ensuite avait enlevé son grand manteau en peau de mouton qui l'avait protégé du froid pendant son trajet de presque cinq cents kilomètres à travers les forêts de Lituanie et de Biélorussie, et l'avait mis dans le four du gros poêle russe tout chaud. Le manteau est devenu tout blanc à cause des poux qui avaient grillé. La veste déchirée, le pantalon et la chemise sont allés au feu. Elle avait amené une cuvette d'eau chaude ; Fedor s'était lavé tant bien que mal dans la pièce. La blessure au bras avait été lavée avec de la gniole et pansée avec un tissu propre. La mère était allée chercher au grenier un vieux pull chaud, un pantalon ouaté et une paire de bottes de feutre appartenant à son père – immenses, lourdes.

Fedor avait mangé une grande assiette de soupe au chou sans viande et il s'était senti bien... La mère n'avait pas essayé de le dissuader, elle avait tout de suite accepté son plan, sa façon d'agir ici, sur sa terre natale.

Ceux qui vivent à la campagne, dans des villages isolés, s'habituent dès l'enfance, à tout faire sans demander de l'aide, soigneusement, solidement, pour que ça dure. Fedor connaissait par cœur toutes les mottes du petit champ où, dans le temps, il fauchait avec son père, il se souvenait de chaque poutre de leur maison : ils l'avaient démontée pour la reconstruire au bord de la rivière Lemovgès... Fedor était persuadé que la nature n'accepte que ceux qui la respectent, tous les autres, elle ne les tolère pas et les rejette sans pitié.

L'État – ce n'est pas la même chose : le plus souvent c'est l'État qui tient à défigurer la nature. Tant de monde, tant d'usines, de gros objectifs – tout est si grand qu'on est obligé de tout faire en gros : s'il faut construire des avions – c'est l'affaire de tout le peuple ; s'il s'agit de nationalisation – personne n'est épargné et deux paysans sur trois sont ruinés ; on parle des ennemis du peuple – également deux sur trois. Si le régiment n'avance pas – tous sont de lâches déserteurs ; si quelqu'un se retrouve prisonnier – c'est un traître. Cette machine inhumaine fonctionne ainsi, elle ne peut pas faire autrement... Et lui, Astakhov – lui il est tout seul, sans commandant, sans ordres, sans juges, comment agir, qui lui dira quoi faire ?

Avec les allemands – il n'y a pas de problème, ce sont des ennemis, il doit agir contre eux, être efficace, sans se prendre pour un héros. C'est la guerre et ses compatriotes ne vont pas se poser trop de questions à propos de celui qui a fait sauter ce pont ou cet état-major. Par contre, personne ne restera indifférent qu'un tel, qui avait été un proche et après était passé du côté de l'ennemi, finisse par en être puni. Pour les gens ce serait la justice qui triomphe ; après ça les autres, ceux

qui hésitent, les faibles, les lâches, les trompés – ils ne feront pas de faux pas.

Tout était clair, mais des doutes subsistaient. Dans la tête de Fedor de nouvelles questions avaient surgi, des questions qu'il se posait à lui-même.

Sera-t-il capable de se cacher dans la forêt – seul, dans un taudis creusé dans la terre ? Sans avoir le droit de tomber malade, d'être blessé : personne ne lui viendra en aide. Pas le droit de rester dans sa maison, même si la mère essaie de l'en persuader. Ce sera connu, il sera dénoncé. Comment se déplacer d'un village à un autre : dans tous les villages aux alentours il y a des patrouilles policières. Comment, et c'était le plus difficile, chercher de l'aide ? – les habitants du village, ceux qui étaient chez eux, ne pouvaient pas disparaître, même pour deux jours, pour réaliser un acte de sabotage : cela mettrait en danger leurs familles. Disparaître avec les familles ? Mais pour aller où ?

Une autre question, pas moins compliquée : pour quoi les gens doivent le croire ? Comment pourrait-il les persuader ? Qu'est-ce qu'il pouvait leur promettre ? L'armée rouge était partie en les abandonnant aux allemands ; les tracts jetés depuis les avions promettant que l'armée rouge allait bientôt revenir produisaient un effet tout contraire. Le nouveau pouvoir est en place, il agit avec dureté, les Allemands sont tout près – à Bolchoi Sabsk, à une demi heure de là. Ils peuvent arriver à tout moment et ce ne sera pas pour contrôler les papiers comme le font les policiers : les allemands rassemblent tous les habitants sur la place devant l'église et après fouillent les maisons. S'ils trouvent un inconnu, la maison sera brûlée, la famille fusillée.

Les gens d'ici, n'ayant aucune nouvelle du front, devaient se poser des questions : la Russie, n'est-elle pas déjà toute entière occupée par les nazis, n'a-t-elle pas perdu cette guerre comme le reste de l'Europe ?...

Astakhov se souvenait encore de certains raisonnements qu'il avait entendus dans le wagon des prisonniers : « Quand Moscou et Leningrad seront occupés par les allemands, nous serons libérés ». C'était une simple sujétion, la non-résistance à une force ; une certaine façon d'être quand la personne se plie à la pression du plus fort – et peu importe si ça vient de son camp, ou du camp ennemi. L'homme exécute l'ordre qui vient de cette volonté extérieure sans se poser de questions.

Qu'est-ce que lui ? Astakhov, peut opposer à cette sujétion ? Uniquement de l'action ! De l'action immédiate et efficace contre cette force ennemie.

Mais encore et encore la même question restait sans réponse : seul ou en équipe ? La question qui engendrait tout de suite une multitude d'autres : chercher des partisans ou des troupes organisées ? Flâner dans des forêts en attendant un hasard ? Non, se disait-il, je viens de faire des centaines de kilomètres sans rencontrer l'ombre d'une trace de partisan. En plus, je ne peux pas avoir confiance en tous ceux qu'on rencontre dans des forêts. En un mot, les conditions lui imposaient d'agir seul, sans compter sur une aide, et cela peut être pendant très longtemps.

A quoi pensent ceux dont les maris ou les enfants collaborent déjà avec l'ennemi ? A quoi s'attendent les « politzeï » locaux ? Ils sont si différents ! Il faut pouvoir trouver ce qui les sépare. Pour les uns, c'est une façon de rester en vie, pour les autres c'est un gagne-pain. Pour certains, comme ce Klenov, l'obséquiosité devrait aboutir à une richesse, un pouvoir sur ses semblables... Il y avait aussi les quatrièmes – ceux-là détestaient le communisme au point de prendre leurs ennemis pour des sauveurs. Pour l'instant il n'y en avait pas ici. Mais tous devront comprendre une chose très simple : si tu deviens collabo, tu ne vivras pas longtemps. Ils devront se rendre compte que la punition est inévitable.

De cette façon Astakhov devenait – contre sa volonté – et juge et bourreau. Mais qui le lui avait permis, à lui, prisonnier évadé, à lui, qui faillit d’être tué par les siens ?

Cela fit comme un déclic dans sa tête : Fedor se sentit libéré de toute la fumée d’idéologie, des clichés et des réflexes de son passé militaire, de tout ce qui n’était pas lui-même. Il comprit que sa conscience était son seul juge, que c’était à elle et elle seule qu’il devait rendre des comptes. Aujourd’hui il fallait tuer l’ennemi. Est-ce que son pays le faisait bien ? Est-ce que son pays l’aimait ou le rejetait ? Ces questions n’avaient pas d’importance pour le moment, l’important, c’était de chasser l’ennemi de sa terre – suivant ses propres capacités. Tuer, mettre de gros bâtons dans les roues, faire sauter... C’est comme ça qu’il pouvait aider les siens... sa famille, sa femme, son petit garçon, sa mère. Après, peut être bien après, la mémoire des gens se réveillerait et séparerait la vérité du mensonge. Elle trouverait au fond d’elle-même tous les détails de la trahison des uns, de l’héroïsme des autres ; ensuite l’imagination donnera de la forme, de la chair à ses souvenirs. La conscience des gens s’éveillera, et ce ne sera pas la conscience de l’esclave sans dignité, mais celle qui oblige à penser, à prendre des décisions, à agir.

De la colline où il se trouvait il vit sa mère bavarder avec Dimitrievna qui vivait seule, elle aussi, mais que les policiers venaient voir souvent pour boire de la gnole – parfois ils en emportaient avec eux, mais le plus souvent ils la buvaient dans sa maison. Ayant bu ils parlaient de tout ce qui se passait aux alentours : qui était ou serait nommé et où, qui avait été pendu, qui était le grand chef... La mère, après avoir salué Dimitrievna, s’arrêta et attendit le flux de paroles de celle-ci...

En face de l’église il voyait un cheval attelé à une cariole, les habitants se rassemblaient autour de lui. On allait sûrement annoncer quelque chose. « Je voudrais bien savoir qui est venu. Et si c’est Klenov ? Ce serait une vraie

chance ! » – pensa Fedor. Klenov n’allait nulle part sans ses sbires. La dernière fois, quand on avait fusillé le meunier, tout le monde était aussi rassemblé près de l’église, et il n’y avait que Klenov le jeune et Ossipov.

Les gens partirent deux heures après, et le village redevint calme. La nuit il était possible de sortir sur le grand chemin, traverser le village, s’approcher de la maison d’un « politzeï », essayer d’imaginer comment était cet homme. D’habitude ils restaient éveillés jusqu’à deux heures du matin, on aurait dit qu’ils attendaient, qu’ils avaient peur.

Fedor allait souvent dans des villages voisins, cherchait de nouveaux sentiers, des moyens d’évasion. Il tenait à savoir tout sur les chefs des « politzeï » : leurs itinéraires, leur armement... Il avait déjà une idée : comment faire sauter la fabrique d’huile, comment y entrer, comment y mettre le feu. Par contre il voulait savoir s’il y avait de l’huile en stock et combien. Il voulait aussi avoir plus d’informations sur le régiment allemand qui était basé à cinq minutes de là, à Sabsk.

Fedor revint à ses quartiers après deux heures du matin. Il fit le feu pour réchauffer son dîner et se coucha.

Demain, non, aujourd’hui ! ce ne sera pas facile : Fedor avait appris que le matin Ossipov irait vers la rivière Luga voir de la famille. Irait-il seul ou avec Petka Klenov, personne ne le savait, mais il était connu qu’il ne se déplaçait jamais tout seul – toujours accompagné de sa garde de deux ou trois personnes.

Au-dessus des sapins le ciel sans étoiles était d’une lourdeur de plomb. Impossible de voir la frontière entre ce ciel et la masse sombre de la forêt. La neige tombait sur son visage laissant des traces humides. Fedor s’arrêta, écouta. Un arbre craqua tout près dans le silence.

A une vingtaine de mètres de l’endroit où il s’était arrêté deux personnes avançaient armées de fusils, habillées de peaux de mouton, de chapkas chaudes. C’étaient

Klenov et Ossipov – ceux qui avaient tué deux partisans et après, au vu et au su de tout le village avaient amené le gamin pour l’achever dans le ravin. De chaque côté et derrière eux, il y en avait encore trois autres, les fusils en mains.

Si seulement ils savaient depuis quand il le cherchait ! Combien d’heures il avait passées dans la neige pour les prendre de court.

Il courut dans la neige pendant plusieurs kilomètres : il voulait les avoir tous les deux et le plus loin possible du village pour ne pas éveiller de soupçons. Ils apparurent marchant en file indienne les uns dans les pas des autres. Fedor tira, tua Klenov, blessa l’autre. Les trois gardes, ne sachant quoi faire, coururent vers le village le plus proche. Fedor ne les connaissait pas. Il attendit, s’approcha lentement du chemin. Ossipov était à terre, à moitié couché, il essayait de retirer le fusil de dessous son corps. Il reconnut Astakhov : « Oh, c’est toi ! ». « Oui. C’est moi », répondit Fedor et il l’acheva d’un coup de crosse. Sans rien dire, rien expliquer. N’ayant aucun sentiment si ce n’était un profond dégoût d’avoir touché cette pourriture.

Il prit leurs armes, puis traîna longtemps les deux corps vers la rivière. Il ne voulait pas qu’on les découvre. Sans succès : une peau de mouton surgit dans un trou de glace trois jours après. Grâce à ça les allemands les trouvèrent tous les deux et les enterrèrent avec des honneurs militaires. On vit même arriver deux grands chefs à cette occasion.

La mère dit à Fedor que Dimitrievna et une autre vieille, Verka Ignatieva, lui en avaient parlé avec des gestes significatifs, persuadées de la présence de quelque chose là, tout en haut. Sur leurs visages il y avait de la peur habituel, mais aussi de la joie inattendue.

Correction de fautes

Sur le fond du ciel étoilé se détachait, telle une tâche noire, la silhouette du bâtiment de l’école. Par cette nuit de la pleine lune on voyait bien que deux gamins grimpaient sur le bouleau qui poussait juste sous les fenêtres de la salle de professeurs du deuxième étage. Arrivés par la corniche à une des fenêtres, ils en ouvrirent le vasistas avec un canif, après quoi le plus petit des deux, Filippov Petka, ou tout simplement « Filia », comme on l’appelait dans sa classe, s’y faufila et ouvrit la fenêtre de l’intérieur. Deux autres jeunes qui se cachaient en bas, derrière un grand lilas, surveillaient la cour de l’école. Quand les deux premiers furent à l’intérieur, ceux-là grimpèrent à leur tour, impatients de prendre part à cet événement du siècle, à cette « correction de fautes ».

Un grand garçon à la chevelure châtain, Yuri Lissotchkine, rentré deuxième, était plus grand que le premier et portait une veste courte avec une écharpe bleue. Une fois dans la pièce sombre, il se laissa tomber sur une chaise, fixa le mur d’en face. C’est que deux mois plus tôt, dans la même salle, il avait promis aux professeurs de ne pas sécher les classes. Ce jour-là, il avait contemplé le même mur où était accroché le portrait d’un type chauve au visage rond. Aujourd’hui la lune l’éclairait par intermittence, à travers les ombres mouvantes des branches du bouleau. Le gamin regardait le visage du dirigeant du pays, et, tout en caressant mentalement sa tête nue, l’implorait : « tu ne diras rien à personne, n’est-ce pas ? il ne faut pas le dire ! »

Entre temps Filippov ayant découvert dans un coin le plus éloigné, presque près de la porte, une grande armoire en bois. Il chercha la serrure, à tâtons, avec ses doigts nerveux de violoniste, puis ouvrit l'armoire avec une barre en métal. Les registres de toutes les classes y étaient alignés, tous bien numérotés avec de la peinture blanche.

– Attends-nous, – cria un autre, aux cheveux blonds, en pardessus beige et en casquette de la même couleur. C'était Serueï Bogdanov, le troisième du quatuor. En passant par la fenêtre, il avait renversé une pile de cahiers, et maintenant essayait de les ramasser.

Le quatrième, aux cheveux de jais, habillé juste en uniforme d'écolier, et une écharpe, Vovka Spivak, trébucha contre Bogdanov accroupi sous la fenêtre, tomba du rebord. Sa jambe fut coincée entre le mur et la table, et il n'arrivait pas l'en retirer.

– Chut ! – siffla celui qui était assis sur la chaise et « caressait » mentalement le crâne de Khrouchtchev.

– Il faut en prendre plusieurs, sinon ils vont tout comprendre, – continua-t-il se tournant vers Filippov.

Les gamins se dispersèrent dans le bureau, excités, se sentant vainqueurs de tous les profs du monde. Le fait d'être dans « le quartier général » de l'ennemi les grisait. Tout les intéressait, tout attirait leur attention. « Qu'y a-t-il sur la table, dans les tiroirs. A qui sont ces cahiers ? » Pourtant la lumière manquait et ils ne voyaient presque rien.

Sous les tables et les chaises alignées le long des fenêtres s'entassaient des chaussures de femmes. De l'autre côté de la pièce, les armoires de tous calibres montraient leur contenu à travers les portes vitrées. Dans le local planait l'odeur des chaussures et de la craie mouillée.

Sans attendre ses coéquipiers, Petka Filippov, qui était habillé avec une veste d'uniforme neuve, mais dont le col était coupé à la mode des Beatles, prit au hasard sept registres se trouvant du côté droit, les glissa sous sa veste et se dirigea vers la fenêtre. Tous les atomes de son orga-

nisme chétif tremblaient d'excitation, il avait l'impression de posséder des documents de la plus grande importance. Puisque le registre qu'il serrait contre sa poitrine, celui de leur septième « B », les condamnait tous à des bulletins semestriels fort médiocres – des « trois » partout, et pour lui-même un « deux » en math. Or, maintenant tout serait différent, maintenant ils auront une chance !

Tout à coup dans le couloir les garçons entendirent le bruit des pas – traînants mais s'approchant impitoyablement. Ce ne pouvait être que Vassilitch, comme tous l'appelaient un peu familièrement, le professeur des travaux manuels. Les enfants l'aimaient : Vassilitch ne fermait jamais les ateliers quand quelqu'un voulait y bricoler. C'était un vétéran de la dernière guerre où il avait laissé le bras gauche. Il n'avait pas de famille, et vivait à l'école, à côté des ateliers. Les gamins le rencontraient souvent dans le sous-sol, mais cette nuit, comme par malédiction, il était monté au deuxième, juste pendant leur « action ».

Personne n'était prêt à une telle fâcheuse tournure. Ils n'avaient aucun plan spécial pour une retraite imprévue, et la panique commença. Vovka Spivak, sans faire attention au bruit, sortit enfin de derrière la table accompagné du fracas assourdissant, un instant après il fut sur le rebord de la fenêtre. Tous les cahiers que Sergueï avait rangés, tombèrent par terre. Spivak avait crié quelque chose à Bogdanov et commença à descendre le bouleau, rapidement, comme un singe, n'utilisant que ses bras. Une fois en bas, il se leva et se sauva à toutes jambes.

Quelques secondes plus tard, en serrant contre sa poitrine les journaux de classe, le petit Filka monta sur le rebord de la fenêtre. Tout de suite il se rendit compte qu'il avait été facile de monter l'arbre et rentrer de l'extérieur, et à quel point il était maintenant difficile de faire le pas dehors, dans le noir, à cette hauteur ! Il n'avait pas le temps pour réfléchir, encore moins pour marcher avec attention sur la corniche jusqu'à l'arbre, et, sans réfléchir trop, il sau-

ta sur le bouleau, comptant attraper une des branches les plus proches. Sa veste se déchira, les registres tombèrent par terre, et lui, il resta suspendu à une grosse branche sans aucun espoir d'attraper une autre ou atteindre le tronc. Soit de la déception, soit de la peur ou de douleur, il commença à pleurnicher sans avoir le courage d'appeler au secours.

Dans le bureau des profs il faisait toujours noir. Bogdanov se cachait dans un coin, derrière les armoires, il ne pouvait rien voir, tandis que Yuri Lissotchkine attendait que Filia descende de l'arbre. Finalement, sans attendre plus, il se cacha derrière le rideau. C'est alors qu'on alluma la lumière.

Sergueï, comprenant qu'il allait être repéré se jeta vers l'armoire la plus éloignée qui contenait des cartes géographiques et des globes terrestres, en sortit le plus grand, et s'introduisit entre les deux étagères en se couvrant d'un grand plan de la région Arctique. En se tordant il réussit de refermer une portière, mais seulement une. Son cœur battait si fort qu'il songea un instant de sortir de son refuge : de toute façon il serait découvert et puni.

De dehors on entendait Petka Filippov pleurnicher et renifler.

Vassilitch alluma la lumière, s'arrêta une seconde sur le seuil de la pièce. De nombreuses lampes illuminèrent tout l'espace. Devant lui, au-dessus du rang des tables, les vitres des fenêtres réfléchissaient la lumière, sauf une qui était noire et laissait passer l'air froid. Le maître s'approcha de la fenêtre ouverte d'un pas rapide et assuré, regarda en dehors, vit le garçon qui se tenait à une branche, à bout de ses forces. Il se pencha, s'appuyant sur le rebord.

– Tiens-toi bien je vais t'aider. Sans trouver rien pour le secourir, il se pencha davantage, et lui tendit son unique bras, n'ayant comme appui que ses orteils qu'il bloqua sous le radiateur en fonte. – Tu l'as ? Vas-y, encore un peu !

De toute évidence, il n'avait même pas songé à ce que le garçon faisait là à cette heure. Le plus important

c'était de retirer ce malingre, sinon il tombait et se tuait : en bas, juste près de l'arbre, étaient stockés des blocs en béton pour faire des trottoirs à l'arrivée du printemps ; ils étaient bien éclairés par la fenêtre, et ce jeu de lumière les rendait encore plus redoutables.

Juste en ce moment Lissotchkine qui se cachait derrière le rideau en sortit et fit une tentative de contourner doucement Vassilitch pour se sauver de cette salle maudite... En entendant les pas derrière son dos, le maître, toujours penché, tourna la tête :

– Lissotchkine, qu'est-ce que tu fais ici ?

Tout s'écroula comme un château de cartes. Dire qu'il était presque dehors ! il ne lui était resté que quitter le lieu du crime sans attirer l'attention ! Maintenant on l'a reconnu. Il est perdu ! Une méchante vague de colère l'envahit – contre le petit Filka qui pleurnichait toujours derrière la fenêtre, contre ce minable infirme en veston élimé... Sans trop comprendre ce qu'il faisait, Yuri se glissa de nouveau derrière le rideau. Le maître bougea, fit un pas de côté. En ce moment le rideau se tendit en arrachant du mur les clous qui retenaient le lourd tringle auquel il était accroché. Soit Vassilitch avait marché dessus, soit... En tombant le tringle d'un bout heurta fort Lissotchkine sur la tête, tandis que l'autre bout vint atteindre avec encore plus de force le cou de Vassilitch. Le centre de gravité se déplaça, en une seconde les pieds du maître perdirent l'appui, se détachèrent du parquet... un instant après Vassilitch disparut dehors.

D'en bas Petka vit le corps du maître devenir mou, ensuite glisser, très lentement, le long du mur, puis tomber. Vassilitch n'avait même eu le réflexe d'attraper quoi que ce soit pour arrêter sa chute ; maintenant son corps était étendu sur les traverses en béton, il ne bougeait plus.

Terrorisé par ce qu'il avait vu, essayant instinctivement de disparaître, Filia se fit balancer sur sa branche, desserra les mains, attrapa une autre branche, puis en-

core une, manqua la suivante et tomba. Même si la hauteur n'était pas grande, il se blessa sérieusement. Boitant, serrant sur le ventre sa chemise déjà brune de sang, il s'approcha de Vassilitch. Les yeux du maître étaient ouverts, ils regardaient le garçon en face ; la vive lumière de la fenêtre du deuxième étage se reflétait dans ce regard immobile. Une flaque sombre grandissait sous la tête de Vassilitch. Petka toucha le liquide du doigt, huma. Ensuite respira l'odeur de sa main ensanglantée, bondit, voulut s'enfuir. Mais se ravisa se rappelant que, dans des films policiers, on disait que la dernière image vue demeurerait dans les yeux des morts. Cette réflexion le retint près du corps inanimé : sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il se mit à frotter de sa main les yeux de Vassilitch. Quelques instants après, soit pensant qu'il avait détruit les preuves, soit se disant qu'il faisait une bêtise, le garçon se releva, regarda autour, et, toujours boitant de la jambe droite, se traîna loin de ce lieu.

Ensuite ce fut Lissotchkine qui apparut dans l'embrasement de la fenêtre. Il s'assit sur le rebord, toucha sa tête de la main, regarda s'il y avait du sang. Puis, chancelant, marcha sur la corniche le long du mur. Comme une fine couche de glace la couvrait encore, il glissa une ou deux fois, mais ne tomba pas. Une fois sur l'arbre, en passant d'une branche à l'autre, il atteignit le sol où plusieurs registres de classes traînaient toujours. A l'écart gisait le corps de leur maître ; tout son visage, mais surtout ses yeux et ses joues était maculés de sang. Lissotchkine ne voulut pas s'y approcher. Il ramassa un ou deux registres, regarda autour de lui et partit.

Seulement une bonne heure après, le dernier des quatre quitta les lieux. En bas il vit le même spectacle terrifiant. Perdant la tête, il songea à appeler l'ambulance, mais comment le faire ? Il resta encore quelques minutes, hésitant, en regardant le corps. Ensuite, incapable de prendre une décision, il alla à la maison.

Baie de Providence

Demain il y aura l'éclipse de soleil. L'ombre de la Lune touchera la Terre ici, à Kamchatka et à Tchoukotka, traversera le détroit de Béring, passera le long des côtes de l'Alaska, arrivera au nord du Canada. Les habitués des régions polaires – scientifiques, ou tout simplement des habitants locaux – passagers de la ligne du grand Nord de l'Aeroflot – s'impatientent, pressés de partir. Les uns pour reprendre leur travail, les autres pour retrouver leurs familles, ou bien des curieux qui veulent assister à l'éclipse. Mais le grand Nord ne serait pas le Grand Nord s'il ne corrigeait pas de façon arbitraire et imprévue les projets et les rêves de ceux qui s'y trouvent.

Ils étaient tous assis dans la salle d'attente de l'aéroport d'Anadyr depuis bientôt huit jours, et toutes les deux heures avaient droit à la même annonce : « Le vol Anadyr – Providence est retardé en raison des conditions météorologiques », « Le vol Anadyr – Magadan est retardé... », « Le vol Anadyr... », et ainsi de suite - sur toutes les directions desservies. De cette façon, ces « prisonniers » de la météorologie avaient l'impression de se familiariser avec cette science jusqu'à ce jour incompréhensible pour la majorité. Certains eurent même la conviction de pouvoir bientôt pénétrer le mystère du temps qu'il ferait les jours à venir. Comme si cela pouvait leur servir de ne pas faire attention aux annonces cent fois entendues que diffusait le vieux haut-parleur cloué au mur malpropre de la salle d'attente.

D'ailleurs, l'expression « étaient assis » ne reflète pas tout à fait la réalité : la plupart des voyageurs n'avait pas de places assises. Ceux qui par miracle avaient eu la chance d'en avoir une parmi les deux douzaines de chaises étaient, en effet, assis. Mais comment ! Sans avoir le courage de quitter leur place ne soit-ce que pour un instant, ceux-ci s'appuyaient de tout leur poids sur le sacrum en angle obtus – afin de pouvoir allonger leurs jambes. Si quelqu'un se levait pour aller aux toilettes – c'était fini, la place était perdue. Les nuits paraissaient longues, et pour soulager les jambes enflées, les gens les soulevaient délicatement et les installaient sur les épaules ou le dos de ceux assis devant. Puis, ils se rendormaient. Vu de profil, ce manège faisait penser à l'enregistrement en ralenti des ondes humaines des supporteurs sur les tribunes d'un stade pendant les matchs de foot...

Le matin, quand le grésillement du haut-parleur interrompait le lourd sommeil, on voyait bien les traces de semelles sur les vêtements des gens du « parterre ». Mais ça n'attirait plus l'attention de personne.

Certains s'allongeaient à même le sol froid, juste sur un journal, étendaient les jambes avec un soupir de délectation ; les autres se débrouillaient mieux – en occupant pour une nuit la guérite de la billetterie. Ceci était considéré comme un confort inouï : le sol y était en bois, et les cloisons protégeaient les dormeurs du mélange des miasmes de la foule : alcool bon marché provenant du buffet local, chaussures, bottes et chaussettes imprégnées de la transpiration des pieds qui y étaient enfermés depuis plusieurs jours.

Le matin, ceux qui n'étaient pas en « parterre » pouvaient au moins sortir et se promener autour des murs en bois du bâtiment de l'aéroport. Or, chose étonnante, dehors ils n'apercevaient pas les couleurs de la nature, ni sentaient la fraîcheur de l'air : tout leur semblait gris, couvert de poussière, comme si la Lune avait déjà, bien

avant l'heure, obstrué la lumière de soleil. Au fait c'est un mécanisme de protection qui se déclenchait : l'incertitude prolongée et l'absence d'entrevoir l'issue ne permettaient pas de retrouver les récepteurs sensoriels. Pour rester opérationnel, pour ne pas permettre une prostration plus que probable dans de telles conditions, l'organisme laissait estomper les couleurs vives, atténuer le relief, mettait la personne dans une sorte de cocon invisible. La seule chose qui transperçait la coquille de ce cocon était le bruit assourdissant des moteurs provenant de l'aérodrome de guerre situé à côté : l'aviation militaire n'avait pas le droit de tenir compte du beau ou du mauvais temps.

Sur le sol dans un coin éloigné de la salle d'attente, deux homes étaient installés. L'un d'eux était chimiste, un jeune homme blond et maigrichon, il venait de terminer ses études à la faculté, avait eu son diplôme huit jour auparavant et avait obtenu un poste à l'Institut des Recherches Arctiques. C'était sa première expédition.

L'autre était ingénieur électronavigateur, plus âgé que son camarade, avec un petit ventre et de toute évidence marié puisque assez soigné. Depuis dix ans il habitait au Nord avec sa famille, mais cette fois il venait, lui aussi, de Leningrad où il avait reçu des instructions pour l'organisation de la patrouille des glaces dans la mer de Tchoukotka. Pour tout dire, à Leningrad il n'avait été que de passage, en revenant des vacances au bord de la Mer Noire où l'on gaspille d'habitude l'argent gagné au-delà du cercle polaire.

Ils étaient donc assis dans un no man's land artificiel – généreusement ouvert : la « Leningradskaïa pravda » – et, tout en dévorant des tartines, déjà un peu sèches, avec du saucisson de Krakovie, ils examinaient sur la carte la zone de la future patrouille des glaces. Le regard du chimiste tomba sur une photo dans le journal leur servant de paillason – la position géographique de l'éclipse de demain. Le dessin de la ligne noire correspondait d'une façon étonnante avec le trajet de leur fu-

tur expédition sur la carte de l'électronavigateur. Le novice des pôles en fut étonné, inquiet et même terrorisé. Il arrêta de mâcher, mais se garda de dire quoi que ce soit.

L'éclipse, ce phénomène que personne ne pourrait annuler, était annoncé pour le lendemain, et l'agitation commençait à gagner l'aéroport. Malgré les mauvaises prévisions on préparait un avion pour les astronomes de l'Observatoire de Poulkovo. Ils étaient là depuis une semaine, et se sentaient déjà comme chez eux dans ce refuge imposé à tous ces passagers oubliés par la Providence. Maintenant ils se réveillèrent prétendant l'urgence ! Puisque les militaires volaient, eux aussi, ils en avaient le droit. Une logique massacrante, on pouvait même dire meurtrière !

L'électronavigateur était un polaire expérimenté ; l'itinéraire Anderma - Tiksi - Dikson - Anadyr lui était plus que familier. Il savait par conséquent que dans des situations extrêmes il valait mieux avoir l'air d'un chef de quelque chose. Cette fois-ci sa calvitie luisante, sa barbiche bien coupée, sa chemise blanche avec une cravate à rayures lui permirent de s'introduire à bord de l'avion prêt à partir. Poussant devant lui le jeune spécialiste portant leurs deux valises, il s'adressait avec un aplomb incroyable aux astronomes sidérés : « Camarades, demain nous observons l'éclipse depuis le bateau basé dans la mer de Chukotka. Une responsabilité colossale, camarades ! Colossale ! »

Le petit avion ayant à son bord quinze passager et une dizaine de caisses avec des oeufs frais, décolla presque sans avoir roulé, et quelques instants après vola au-dessus des nuages bas, noirs, menaçants. Un grand soleil fit jour à l'intérieur, comme pour interrompre la suite sans fin des jours sans événements. Comme si tout ce qui s'était passé avant, avait semblé gris ou noir et blanc recouvert d'un voile opaque.

Une heure après tout le monde se colla aux hublots : en bas, un hameau polaire se lovait au pied des mon-

tagnes enneigées qui entouraient de trois côtés les eaux turquoises de la baie de Providence. Après l'aéroport d'Anadyr - c'était Sotchy ! Les mêmes couleurs, les mêmes montagnes, et l'air à l'odeur marin. Sauf que la mer ici est froide et moins salée, même si en cette saison elle reflète aussi bien toutes les nuances du ciel d'un bleu éclatant. Un petit bateau blanc était amaré au port participant par son élégance à ce paysage idyllique.

Toute l'équipe de la patrouille des glaces était enfin présente. Dès ce moment et pour cinq ou six mois ce petit bateau à l'apparence si fragile leur servirait de maison. Ce matin-là l'équipage était si occupé par les préparatifs pour le départ que l'éclipse fut presque oubliée ; mais la nature reprit vite le dessus : tout autour devint sombre comme à la nuit tombante, le quartier du soleil, mangé par l'ombre de la lune, s'amenuisait de plus en plus. Enfin le soleil, avant de devenir invisible, se para d'une couronne de diamants et finit par s'entourer d'un collier scintillant. Les étoiles apparurent dans le ciel noir. Une minute s'écoula, puis encore une ; les étoiles s'éteignirent, le soleil brilla, et le ciel bleu, à nouveau découvert, rendit à la mer sa couleur azur. Pour un instant la nature avait laissé entrevoir un de ses mystères, pour un instant seulement. Le petit bateau blanc, sans se précipiter, comme voulant souligner son importance, quitta le port.

Les matelots et les membres de l'expédition : étudiants de l'école de la marine, hydrologues, océanographes et chimistes furent logés dans de grandes cabines à la proue, les chefs eurent leurs cabines à l'arrière, tandis que le jeune spécialiste et l'électronavigateur, comme de vieux amis, prirent une cabine pour deux au milieu du navire.

Le commencement de la saison de travail fut perçu très différemment : pour les uns ce fut enfin le retour à la vie normale ; c'étaient ceux qui se sentaient mal à l'aise à la maison, s'identifiant à des officiers à la retraite ou à des prisonniers relâchés. Tandis que pour les autres,

qu'on appelait un peu dédaigneusement « des comptables », l'expédition n'était qu'une bonne occasion d'additionner le magot qu'ils auraient au retour : à leur salaire s'ajouteraient des primes de terrain, de tempêtes, de risques. En plus le tout serait multiplié par deux grâce au nom du port d'attache : baie de Povidence. Ces derniers commencèrent déjà le compte à rebours.

Une semaine passa. On ne voyaient pas encore le bord de la banquise, il n'y avait pas encore de vents forts et il ne fallait toujours pas gratter la glace sur le pont. Mais il y avait de la houle, et la moitié de l'expédition n'étaient plus capables d'apprécier la beauté du grand Nord en raison du mal de mer. Dans le local du laboratoire d'hydrochimie – deux mètres sur trois – trois personnes travaillaient : à part le jeune spécialiste de Leningrad, en l'occurrence le chef du labo, il y avait deux étudiants d'une école professionnelle. Ces deux-là habitaient une des grandes cabines, avec les hydrologues. Le travail des chimistes n'exigeait leur présence que pendant les arrêts du navire, c'est pourquoi ils occupaient les lits supérieurs.

Le navire était ballotté ; dormir devenait presque impossible. Les anneaux des rideaux mal lavés grinçaient sur les tringles métalliques en se déplaçant du haut vers le bas dans le rythme du roulis ; quand le tangage s'y ajoutait, les rideaux commençaient à se balancer. De droite à gauche. De droite à gauche... Parfois ils s'arrêtaient en cassant le rythme des accès de nausée, ensuite tout recommençait de plus fort. Pendant ses heures creuses l'électronavigateur prit l'habitude de graver les scènes de l'histoire de tchoukch sur les défenses des morses à l'aide d'une aiguille chauffée au rouge.

A l'arrière dans le carré où mangeaient les chefs ça tangait moins, par contre la nausée guettait sans s'annoncer : on s'en apercevait au dernier moment. Comme quoi il valait mieux manger vite dans la cantine avec les matelots, surtout que c'était plus proche de la cabine : le bol

de soupe et un morceau de pain gris toujours humide à la main gauche, la cuillère – à la droite. Le tout était fini en une minute. Il était inutile de demander du rab – ç'aurait été du gaspillage. Idem pour le plat de résistance. Le plus important était de prendre la position horizontale le plus vite possible – pour pouvoir digérer au moins un peu.

D'habitude cette position ne durait guère qu'une dizaine de minutes, plus longtemps était impossible – on fonçait direct vers les chiottes. Pas vers le pont, comme parfois on écrit dans les livres, non, puisque depuis le pont tu risques de suivre ton déjeuner par dessus bord. Tandis que dans les toilettes tout va bien, personne ne te voit, tu ne tombera nul part. Le seul problème est ne pas se salir ; il vaut mieux savoir quel est le moment propice pour se pencher au-dessus du trou. Ça ne vient qu'avec une certaine expérience : en fait il faut à la fois bien connaître les bruits du bateau – du moteur et du bouillonnement dans les tuyauteries – et avoir de l'intuition : le corps doit bien évaluer la vitesse de chute de la proue du haut d'une vague.

Ensuite vite « à la maison », au lit.

Les hublots étaient fermés hermétiquement, les portes de toutes les cabines, au contraire, ouvertes pour laisser passer un peu d'air ; hélas, celui venant de la machine est toujours prépondérant ! Et une pensée trotte dans la tête : cela ne finira pas, ni dans une heure, ni même demain... Cela durera après demain, un mois, et deux mois après !

Deux mois de cette vie passèrent. Au fait leur travail consistait à rechercher par tous les moyens le bord de la banquise, et à en communiquer les coordonnées à tous les bateaux se trouvant dans le secteur. En même temps on faisait de la recherche : mesurer à plusieurs profondeurs la vitesse du courant marin, la pollution, la température et la salinité de l'eau, ainsi que son contenu en oxygène, en silicium et autres éléments chimiques. Sur la base de ces données les géographes émettraient ensuite des conclusions scientifiques.

Le bateau revint dans la baie de Providence pour deux jours après être passé par la partie nord de la mer de Bering, et après avoir fait une cinquantaine d'escales pour effectuer des mesures. On s'y approvisionna en eau potable et on ramassa les liasses de lettres accumulées depuis le dernier passage.

On n'eut même pas le temps de marcher sur le sol ferme pour perdre l'habitude de tituber, et voilà qu'on se retrouva au centre d'un cyclone, mais cette fois à la frontière de la mer de Sibérie orientale et de celle de Tchoukotka, tout près de l'île Gérald. Maintenant il fallait prendre une décision : où aller. Il n'y avait aucun ordre, la ligne en pointillé sur la carte n'étant qu'une vague recommandation. On convoque une réunion – sept chercheurs : hydrologues, chimistes et océanographes – plus le jeune et démocratique chef de l'expédition. Ils essayèrent de tomber d'accord sur les démarches à effectuer : rester sur place ou bien continuer jusqu'à la mer de Beaufort ?

D'un côté c'était si bon de rester ancré au milieu du détroit De Long entre l' le Wranguel et le continent : la mer n'y est pas profonde, entre trente et quarante mètres, ce qui voulait dire qu'il n'y avait que six niveaux des mesures à effectuer une fois toutes les cinq heures. Rien d'autre durant les deux mois à venir ; et surtout, ce qui était le plus important, pas de mer déchaînée. Plus tard on pourrait introduire les résultats dans des formules compliquées décrivant, soit disant, les nuances des courants marins dans cet endroit bien sympathique, et, de cette façon on aurait fait une certaine contribution à l'étude de l'Arctique.

Enfin, le temps qu'il faisait ! Quel beau temps il faisait ici ! Dans la journée des couleurs vives partout : la mer azur, des orques bleues, des morses satin s et des phoques luisants. Et les aurores boréales ! Comme on r v it de débarquer pour une semaine   l'estuaire d'une rivière, p cher du saumon, chasser des canards, saler et cuire tout ça... Rien que les oeufs de saumon on en aurait mangé pour toute sa vie.

Et de l'autre côté, qu'est-ce qui pouvait les attendre ?

Prendre à droite, puis vers le nord, vérifier où est la banquise, et filer ensuite dans la mer de Beaufort. Et l bas ! Au-dessus de l'Alaska et du Canada – un espace inépuisable, non seulement pour la science mais aussi pour le romantisme. Primo, après le 15 septembre il était vivement déconseillé d'y aller : trop dangereux ; on y allait donc presque jamais. C' st que la glace se déplaçait rapidement vers le cap Barrow et la sortie de la mer de Beaufort risquait d'être bouch e à tout moment. Et puis, la profondeur en ce lieu ! Trois mille mètres, ce qui voulait dire cent fois plus qu'ailleurs. On n'aurait jamais assez de petites bouteilles pour les échantillons d'eau, et on serait obligé de travailler pratiquement sans repos, sans respecter ses quarts. En plus s'il y a pas de glace, à bougerait de nouveau très fort, et cela n'est pas trop romantique. Mais quand même...

Ils discutèrent longtemps, bien que dès le début tout le monde était pour l'exploit. Quatre d'entre eux étaient assis par terre, trois à table ; les premiers étaient persuadés que de cette façon à tanguait moins. Ils sortaient de temps en temps, revenaient, sortaient de nouveau.

Il fut décidé d'aller vers le nord – regarder où était la glace, et réfléchir en fonction. La glace était loin, rien à faire, le romantisme du grand Nord et le devoir du chercheur l'emportèrent sur la physiologie. Surtout que, comme disait le chef chimiste, c'était ce secteur que l'ombre de la Lune avait recouvert lors de l'éclipse. Une co cidence ? Peut être, mais cela les attirait par magie mystique.

D'ailleurs ce fut ce même chimiste qui évoqua cette co cidence, et ce ne fut pas par hasard : la chimie, elle aussi est magie par excellence. Si on avait le courage de mettre le bout du nez dans le laboratoire de chimie de l'eau en risquant d'inhaler des vapeurs d'ammoniac ou de l'acide chlorhydrique, la première chose qui sauterait aux yeux de ce courageux seraient des centaines de petites bouteilles

en plastique remplies d'eau prélevée à différentes profondeurs. Ces flacons sont partout – sur les étagères, sur les tables, au sol, aussi que dans les poches des blouses de couleurs indéfinissables et trouées par les acides.

Et quelque part au milieu de ce bric à brac – un chimiste ébouriffé, tel un sorcier courbé au-dessus de ses trésors. Sauf qu'il lui manque une grosse capuche noire. A l'aide d'une pipette en verre il aspire du liquide d'une bouteille, et une seconde après il en recrache dans un seau posé par terre. Si ça tanguait tout au cours de son quart, ses yeux finissent de refuser de distinguer les indications du photolorimètre, et les rayons verts du petit écran commencent à sauter, à clignoter pour finalement se transformer en une tâche grise.

Comme cela avait été décidé lors de la réunion, « Maiak » parcourrut plusieurs fois la mer de Beaufort et arriva à l'embouchure de la rivière Mackenzi. Alors, le capitaine, sans avoir expliqué quoi que ce soit à qui que ce soit, fit demi-tour en direction de la mer de Tchoukotka. Pourquoi ? Eut-il eu peut d'un avion américain qui hier trois heures durant suivit le pauvre petit navire ? Mais y avait-t-il de quoi avoir peur ? Nous sommes en eaux neutres. Ce sont les gringos qui auraient dû être bien plus inquiets en découvrant ce minable moyen de locomotion maritime au nord de l'Alaska : « Que font ces idiots ! Dans les routiers il est bien dit que c'est dangereux ! Que va-t-on faire avec ces damnés Russes si jamais ils sont obligés d'hiverner ici ? »

Finalement le dénouement fut à la fois plus simple et plus compliqué. Le maître d'équipage tomba malade. Sa gorge lui faisait si mal qu'il ne pouvait presque plus respirer. Pas de médecin, pas de possibilité de consulter par radio faute de réseau en ces lieux isolés. Une seule solution – faire demi-tour et aller dans le détroit de Bering. Et il faut dire qu'il était temps : ils purent passer au dernier moment. Le bord de la banquise était proche de cap Barrow.

C'est dire, si leur bosco n'était pas tombé malade, c'eût été un hivernage obligé, ce qui ne figurait ni dans les projets de l'expédition ni dans ceux d'aucun de ses membres.

Eh bien, il faut dire que tout le monde en avait assez : depuis cinq mois il ne mangeaient que des patates seches, du borchotch en conserves, du pain à la mie humide et du saumon salé. Tous rêvaient de la terre ferme, des conversations avec les siens, du rôti de porc. Tous les matins l'odeur alléchante du « pain perdu » au beurre rassemblait tout le monde devant la cambuse – ceux qui commençaient leur quart et ceux qui avaient encore le droit de dormir. Cette odeur était plus forte que celle du fioul, mais uniquement dans ce minuscule carré : c'est un des matelots qui, avant de commencer son « foutu de quart », faisait des toasts de pain humide, il en faisait beaucoup, suffisamment pour tout le monde.

Or, ce matin-là personne ne dormait, personne n'avait envie de toasts. Il était question de s'approcher d'un grand bateau qui devait embarquer le malade. En plus on avait envie d'entendre quelque chose qui soit nouveau, inhabituel, extraordinaire pour ces gens qui depuis plusieurs mois erraient dans l'océan Arctique sans avoir aucune nouvelle du continent. Pour eux le seul « changement dans le monde » était celui des conditions arctiques diffusées par les Américains et que l'électronavigateur s'arrangeait d'avoir gratis quand « Maiak » passait non loin d'Alaska.

La voix du capitaine du grand bateau était exactement ce qu'on attendait. Elle fit irruption dans le poste de pilotage de partout, sembla-t-il : du haut, de côté et même, parut-il, d'en bas. Cette voix était impassible, enrôlée et si parfaitement ordinaire qu'elle remplit les gens de calme et de certitude. Dans cette voix il y avait quelque chose de la vie de tout les jours, elle « sentait » la maison.

– Viens à gauche, pas peur, j'ai dit !

– Facile de dire « pas peur », dit le capitaine.

En effet, dès que les deux bords se touchèrent, un des canots se fracassa. En plus les deux bords n'étaient pas du même calibre : le Petit avait un « bord », tandis que le Grand avait un mur d'acier haut de trente mètres tout percé de hublots illuminés. Pendant un instant un des ponts du mastodonte fut au niveau de celui, tout cabossé, du « Maiak ». Le bosco attendait déjà près du bord soutenu par deux matelots. Il fit un pas en avant, et en même moment on le saisit par les bras et le monta sur le grand bateau. Aussitôt des cartouches de cigarettes bulgares et des petits sachets avec des oignons japonais furent jetés sur le « Maiak » : on savait que « ceux-là » n'avaient plus rien, que « ceux-là » avaient déjà tout mangé sauf les patates et le saumon salé. On connaissait bien ces « ermites de l'Arctique » qui vivent comme ils veulent, vont où ils veulent et débarquent dans un port une fois tous les trois mois. Mais l'important était qu'ils savaient toujours où se trouvait la glace et qu'ils le communiquaient aux autres. C'est pour cela qu'ils étaient aimés, pour cela que tous les respectaient.

Cependant le temps était venu de rentrer à la maison ! Toutefois la tempête en se renforçant ne permettait pas de faire demi-tour. Le pauvre « Maiak » qui depuis deux jours essayait de faire de son mieux, n'arrivait pas à avancer : la puissance de son moteur était juste suffisante pour permettre au bateau de rester sur place dans cette tempête de force huit.

Le capitaine prit deux fois le risque de faire demi-tour, en vain. La sirène hurlait, les gens mettaient leurs vêtements chauds – vestes matelassées, chapkas, bottes de feutre, prenaient leurs papiers et les chaussons en peau de phoque joliment brodés, cadeaux pour les leurs, sortaient sur le pont instable, qui était balayé sans relâche par l'eau glacée.

Phénomène inexplicable ! Tous comprenaient très bien que dans l'eau à moins sept degrés on est « cuit » en moins de cinq minutes. Pourquoi des vêtements chauds ?

Puisque même en été et avec la mer calme, l'équipage avait mis une vingtaine de minutes pour repêcher une caisse en bois jetée par-dessus bord pour l'entraînement. Mais, malgré tout, l'équipage et l'expédition continuaient à « jouer au sauvetage ».

Mais voilà qu'un beau matin on fut réveillé par l'absence de tangage. Le bateau se tenait à l'ancre près de la côte, protégé de la tempête par un énorme rocher. C'est que cette nuit le second, sans prévenir personne, sans demander l'avis du capitaine, avait pris le risque et arriva de mettre le bateau dans le sens du vent. Cinq heures après on avait passé le cap Dejnev et l'île Ratmanov ; ensuite, en vue du rocher Farow, le bateau se cacha derrière celle-ci, entra dans la baie de Providence et jeta l'ancre. Rien à dire au second : les vainqueurs ne sont pas jugés.

Dès que le tangage cessa, tous eurent faim. Certains sortirent sur le pont, dénichèrent sous une bâche des barriques avec des cornichons et de la choucroute, se mirent à manger cette manne même sans pain. D'autres allèrent à la cuisine voir s'il y avait encore des oignons japonais. Tout comme les compartiments d'un sous-marin se mettent à la pression normale après avoir fait surface, les estomacs de ces hommes, barbouillés par le tangage interminable, exigèrent autre chose que du saumon salé au pain mouillé. Ils exigèrent de l'épicé, du frais, du naturel.

Le gris permanent de la mer et du ciel des derniers mois disparut également, tout comme le mélange hideux des odeurs du fioul, de la bouffe en conserves et du suc gastrique. Au mois de juillet en cet endroit il y eut une éclipse de deux minutes, tandis que pour eux tous, il leur avait fallu plusieurs mois de rudes épreuves pour parcourir l'étendue des eaux marquée par l'ombre de la lune. Maintenant, hors de ce cercle ensorcelé des trois mers du nord, les gens sortaient aussi de leur torpeur, comme si seulement à partir de cet instant l'ombre de la Lune se retirait du Soleil. Les yeux reprirent leur éclat,

les voix – leur vivacité. Les prémices du retour à la vision et à la perception des sons.

Sur le fond de la mer turquoise on découvrit alors les tâches bleues des montagnes se confondant encore avec le ciel. Parfois entre les lourds nuages rasants l'eau de la mer, le soleil apparaissait l'espace de quelques secondes, transperçant le bleu du ciel de centaines de rayons lumineux. Alors l'eau et la terre illuminées de la chaude lumière orange, d'ennemis devinrent amis. Toutefois le vent ne cessa pas : dans une étroite crevasse entre les rochers de la côte, il arracha de la surface de la mer une épaisse couche d'eau, la transforma en embrun, en myriades de gouttelettes. Mais sa force fut insuffisante pour créer de la houle.

Le temps vint du rituel particulier : des « extraterrestres » – les chimistes – se tenant les uns aux autres pour ne pas tomber par-dessus bord, luttant contre un vent fort, sortirent sur le pont. Pâles, sentant le vomi et les réactifs, en chapkas, en vestes matelassées et en chaussons mis par-dessus les chaussettes en laine, ils s'avancèrent à la queue leu leu vers le bord, traînant des caisses noires et vides qui avaient contenu leur matériaux de travail. Puis, tous ensemble, ils les hissèrent au-dessus du bord, et, les visages impassibles, ils desserrèrent les doigts. Les caisses, tel le dernier symbole de leurs souffrances, disparurent dans les vagues.

A la fin des expéditions on se souvient toujours des chimistes. Pourquoi ? Personne ne le sait. Peut être parce que durant tout ce temps presque personne ne les voit. Qui sont-ils ? Ce ne sont ni les matelots, ni les hydrologues, ni les océanographes. Parmi eux personne n'avait jamais rêvé de la mer, des tempêtes, des voyages. C'est le hasard, la Providence qui les avaient catapultés dans ce bout de monde. Ce serait formidable si cette expédition, tout au début de leur vie d'adultes, ne soit seulement une courte éclipse, mais qu'elle demeure un souvenir de valeur, une épreuve de force de leur caractère.

Une rencontre

Le camp de travail au régime renforcé UT №189/33, ou comme on l'appelait, « Perm-33 », se trouvait dans la taïga à l'ouest des montagnes de l'Oural, à quelques deux cents kilomètres de la ville de Perm en suivant le chemin de fer Nijny Taguil – Perm. Le camp occupait un tout petit carré – cinq cents sur cinq cents mètres approximativement, au milieu de la forêt et était entouré de plusieurs rangées de barbelés sous tension.

La zone était surplombée d'une guérite où se trouvait d'habitude l'officier de service – chef du peloton de sous-officiers. Dans des zones de cette sorte il n'y a jamais beaucoup de prisonniers – sept ou huit dizaines. Par contre, dans la « Chesterka » – camp pour détenus de droit commun – on en comptait plus de trois milles.

Depuis l'établissement de la région de Léninegrad Vladimir Spivak avait été transféré ici, à côté de Perm, mais non pas dans le « Perm-33 », comme ç'aurait dû se faire suivant sa deuxième condamnation, mais dans la « Chesterka ». De toute évidence l'administration locale avait pensé qu'on le transférerait dans un autre camp suivant le même article 209 (parasitisme), tandis que les documents témoignant son inculpation conformément à l'article 190-1, bien plus sérieux, n'étaient pas encore arrivés. Ici personne ne pouvait même pas supposer que ce shmok frisé, ce marlou – Spivak, dissident invétéré, défenseur de la justice et des droits – était un grand connaisseur de la littérature française et mathématicien de talent,

qu'il aimait « Hamlet » et adorait les ballades de François Villon avec leur jargon des voleurs.

Mais que voulez-vous, c'était pas lui qui le crierait à tous les carrefours.

La partie des prisonniers où se trouvait Vladimir Spivak fut « mise en quarantaine » où les détenus étaient censés, d'après la version officielle, de s'adapter aux nouvelles conditions de détention. Lui, il avait déjà eu cette expérience dans la zone précédente, où il avait passé deux mois. Pendant une quinzaine de jours les nouveaux devaient être lavés, rasés, on devait leur distribuer des vêtements, prendre toutes sortes d'analyses, ils devaient être soumis aux différents tests psychologiques. Mais... tout ceci se passait uniquement sur le papier, sans la moindre participation des « personnes intéressées ».

Or, cette fois-ci Spivak eut l'impression que les choses ne tournaient pas rond. Il l'avait senti dans le « panier à salade » en entendant un de leurs convoyeurs dire qu'ils n'avaient pas de chance, et qu'ils étaient cuits. « Qu'est ce que cela veut dire, pas de chance », – pensa Spivak, mais n'eut pas le courage de poser la question aux surveillants.

Ça s'éclaircit très bientôt : il eut juste le temps de sauter du haut du véhicule, que les coups plurent sur lui. Ensuite il courut, poussé en avant par des coups de pieds et de matraques, dans le local de quarantaine. Il sentit une terreur animale qui émanait de ses compagnons d'infortune et de lui-même. Deux d'entre eux furent emmenés tout de suite à l'étage, après quoi ils restèrent quatre – planté face au mur, les jambes et les bras écartés. Derrière eux un adjudant de surveillance allait et venait en les frappant aux jambes pour qu'ils les écartent de plus en plus large. Une question fut posée : y a-t-il des « rouges » ? Deux répondirent « Oui » et furent ramenés dans un bureau, puis à l'étage, comme les précédents. Ils restèrent que deux – Vladimir et encore un que Spivak n'avait pas remarqué en route. Petit, malingre, il ressemblait à un Kirguize.

La tension n'arrêtait pas de monter. Une autre question : y a-t-il des « outragés ? » Le dernier partit dans le même bureau, ensuite à l'étage. Spivak resta seul et comprit, que cette fois il était fini pour de bon. Quelqu'un demanda « et toi donc, tu est borzoï ? » (abréviation BORZ – sans lieu de travail fixe). Il ne savait pas quoi répondre, il ne répondit donc rien du tout. Ça ne changea pas grand chose : à coups des matraques il fut accompagné dans le même bureau que les autres. Mais avant, quand il courait dans le « couloir » composé des surveillants, il connut une vraie peur : ils le frappaient chacun de sa façon, avec les pieds et les poings, avec des bâtons et des matraques. Au milieu il reçut un coup spécialement fort, ne tint pas sur pieds, tomba. Mais les coups continuaient de pleuvoir ; une voix furieuse cria « debout, crapule ». Il réussit de se mettre sur pieds, courut les genoux pliés.

De la pièce où on le poussait il entendit des hurlements. En s'approchant il remarqua devant l'entrée un corps ensanglanté, et dans le local minuscule – trois mètres sur trois – il découvrit tous ses compagnons de voyage – accroupis côte à côte, face au mur en briques. Les surveillants les prenaient un à un par le col, les traînaient vers la table couverte de la nappe rouge. Sur cette nappe des feuilles de papiers – leurs « déclarations » étaient alignées. Chacun mettait sa signature, après quoi était amené ailleurs. Ils commencèrent à battre le troisième ici-même, dans un coin. Spivak voyait que le type n'était pas battu, mais qu'on l'enfonçait carrément dans le sol. C'est qu'il avait refusé de signer la déclaration. Après de longues discussions les bourreaux emmenèrent le malheureux ; ce fut le tour de Spivak.

Vladimir pensa d'abord que signer serait plus raisonnable, toutefois il se rendait bien compte qu'une déclaration de coopération avec l'administration du camp mettrait fin à sa « carrière » du dissident. Il chiffonna donc les trois feuilles, les jeta par terre... et s'écroula tout de

suite. Les coup sur la tête furent de telle force qu'il lui sembla qu'on le battait avec un marteau. Spivak perdit connaissance.

Il revint à soi dans une sorte de caveau, éclairé par une ampoule grillagée, sur le sol en béton couvert d'eau. Dès que les préposés virent ses yeux bouger, ils entrèrent, tranquilles, indifférents, et recommencèrent leur travail – ils le tabassaient méthodiquement, sans rien dire. Cette apathie apparente révélait toute l'horreur de la situation du prisonnier, car le sadisme de ces gens-là ne s'expliquait pas par un accès de colère, c'était tout simplement leur travail, de la routine journalière, comme, pour les autres, peindre, par exemple, des murs, avec une pause pour le déjeuner.

A cela s'ajoutait le sentiment que son père avait appelé « amputation de personnalité » – une sensation que les traits du visage étaient complètement effacés parce qu'on t'avait traîné face au sol sur un tas du gravier. Le séjour prolongé dans une cellule accentuait cette sensation : sans autorisation de sortir ou de se laver, avec un repas tous les deux jours, sans fenêtre, à la lumière presque inexistante d'une ampoule dans la niche sous le plafond. Aucun vêtement chaud. Pour tous sanitaires - un seau dans un coin, si ce n'est qu'un trou dans le sol d'où sortait jour et nuit une puanteur insupportable.

Les premiers 48 heures Vladimir se rendait encore compte si c'était le jour ou la nuit. Dans la journée il essayait de marcher, tout comme il essayait de dormir la nuit. Mais le froid, la faim et la monotonie faisaient leur travail – de concert avec les douleurs très vives aux endroits où il avait été frappé. Ses muscles étaient devenus des noeuds douloureux, refusaient de se détendre. Une sorte de gros oeufs – sur le dos, sur les épaules. En absence de mouvements, un liquide s'accumulait autour, les noeuds grossissaient appuyant sur les terminaisons nerveuses. Il fallait donc bouger les bras, les jambes pour

que le liquide se résorbe, ne soit ce qu'un petit moment. Par ailleurs les mouvements réchauffaient, et ensuite le prisonnier pouvait somnoler quinze ou vingt minutes. Puis, la douleur revenait, mettant fin à cette torpeur ; la course sur place dans les flaques d'eau recommençait. Putain de douleur ! Encore quelques minutes de sommeil sur le béton mouillé, le dos contre le mur... Le sentiment de réalité s'estompait. Le corps se pétrifiait. Spivak devenait un objet inanimé, une source de douleur – sourde, aiguë, lancinante – de toutes variantes de douleur dans tout le corps en même temps.

On le maintint dans ce puits de béton pendant cinq jours, puis encore huit. Ensuite encore... Il tombait dans l'assoupissement, sursautait, courait d'un mur à l'autre, s'évanouissait de nouveau. A qui était ce corps gisant devant lui sur le sol crasseux ? Ce corps qui refusait de lui obéir ? Ses pensées, lui semblait-il, vivaient, elles aussi, de leur propre vie, venant et s'en allant de leur plein gré. Il se sentait mieux quand on le tabassait : la douleur qui le transperçait après des coups de pieds – quel bonheur ! Il savait que la douleur n'allait pas demeurer, qu'elle s'en irait progressivement ; par contre elle témoignait qu'il était encore en vie et qu'il n'avait encore rien signé.

Petit à petit les taches sombres sur les murs gris, ces taches de crasse, commençaient à s'animer, à se fondre, à ne faire qu'une. Des visages et des objets s'en révélaient ; ils se parlaient, se vantaient de leurs chapeaux, de leurs barbiches. Voici qu'ils prennent par terre de gros seaux pleins de raisin noir. Voici que celui qui avait le nez à De Bergerac met le seau sur son épaule et s'apprête à partir... Spivak lui cria, tout bas, en chuchotant : « Laisse-moi un peu. Laisse.. ! » Mais celui-là le salua avec son chapeau, rit et.. resta sur place. « Mais non, c'est mon ancien copin de classe, Serega, il est en cape et en chapeau de mousquetaire ! Pourquoi je ne l'avais pas compris ? C'est bien son nez.. peut-être pas tout à fait.., mais presque... Et là, dans

le coin, quelqu'un comme aplati par un rouleau compresseur... Il a aussi la cape..., qui flotte au vent. Il a le profil de Yourka Lissotchkine ! Mais oui, c'est lui, Aramis ! » Spivak se souvint de l'école, de leur classe, du spectacle qu'ils avaient fait pour les parents...

– Qu'est-ce que vous faites ici ? – dit Spivak... Personne ne lui répondit. Il parla plus fort – Que faites-vous ici ? Ensuite, après un court moment de réflexion, il se dit tout bas : – Et Portos n'est toujours pas là, comme à l'époque.

Vladimir leur parla longtemps, leur posant d'innombrables questions. Son cerveau n'arrivait pas à s'accrocher à quoi que ce soit de concret : tantôt il leur parlait comme Atos, tantôt comme Vovka Spivak. Tantôt il leur posait des questions sur les autres copins de la classe : sur Alionka Livanova, qui jouait ce jour-là le rôle de la reine de France, puis sur la révolution à Cuba... Ils lui répondaient, semble-t-il ; et lui, il discutait avec eux.

– Portos, il est où finalement ? – pensa Spivak. S'approchant tout près du mur, il chercha avec ses yeux, avec ses mains, avec son nez. Il regarda sous tous les angles... Rien ! Rien du tout ! Il était tout près de la déception, quand il aperçut un nouveau visage – cheveux longs, pas de chapeau, pas de cape ; en plus tout petit, rien a voir avec un bon mousquetaire. Toutefois ce visage lui était familier, l'attirait par quelque chose de pas commun. Il essaya de lui poser des questions ; en vain, le mur se taisait, renfrogné. Puis, sans prévenir, le mur tout entier alla sur lui. Spivak cria, terrorisé, appela au secours, mais le cri ne sortit pas de sa gorge : la voix l'avait quitté depuis longtemps.

– Ce petit, c'est bien Filia ? A l'époque c'était le sobriquet amical de Petka Filippov. Oui, c'est bien lui, – comprit tout à coup Spivak, – ce n'est pas Portos. Ce petit qui s'était tu jusque maintenant, refusant de parler aux habitants du mur. Vladimir sentit que c'était le châtiment qui, enfin, arriva...

Cette année-là ils étaient en septième, il leur restait encore trois ans avant la fin de l'école ; tous les quatre – Sergueï, Youry, Piotr Filippov et lui-même – ils étaient inséparables. Par une nuit du mois de mars ils étaient rentrés par la fenêtre dans la salle des professeurs. Leur but était de voler le registre de classe. En voulant repartir par la même fenêtre, ils étaient pris sur le fait par leur maître des travaux manuels, Vassilitch, handicapé de guerre. Le maître voulut aider Filippov qui risquait de tomber de l'arbre poussant sous la fenêtre, mais en se penchant trop, c'était lui qui tomba sur les traverses en béton. Vassilitch mourut. Des quatre c'était Filippov qui avait été interpellé ; Petka avait tenu bon, il n'avait pas trahi ses copins. Il avait été jugé et envoyé dans une colonie pour mineurs. Six mois après ils apprirent qu'il était mort – Petka qui était le plus petit de tous, qui savait jouer du violon, qui était le premier à apprendre à lire, et à raconter à tous ceux qui voulaient l'entendre des histoires drôles sur les aventures des personnages des livres.

– Chacun pour tous ! – chuchauta l'ombre de Petka Filippov. Sergueï se taisait, et Yourka, toujours couché, murmura : « je n'avais pas poussé Vassilitch, il est tombé tout seul ! ». Spivak, recroquevillé de douleur insupportable, fixa le visage de Filka au-dessus du seau à déjections. Il vit que les lèvres de Filippov bougèrent, que ses yeux le regardèrent avec cet éclat d'insolence qu'il connaissait si bien.

Était-ce la lueur blafarde de la lampe qui avait glissé sur les gouttes de condensation au mur de sa cellule ?

Les nerfs de Vladimir craquèrent ; quand une fois encore on lui proposa de signer le papier, il signa.

Néanmoins on ne l'autorisa pas de rejoindre les autres. Il passa huit jours de plus dans la cellule humide, seul, sans aucun vêtement. Ensuite il fut transféré dans un local sec, mais resta nu. La troisième semaine il eut de vieux vêtements bien sales. C'était la façon de priver les indomptés des restes de leur dignité.

Quel différence, se demandait maintenant Spivak, si j'avais signé tout de suite ce maudit papier, je n'aurais pas essuyé le supplice du puits de béton. D'autre part, je n'aurais pas connu l'enfer !

Or, maintenant il savait ce que c'était. Il put se rendre compte de la différence entre l'enfer et les autres « bri-coles ». Enrichi de cette connaissance Spivak rentra enfin sur le territoire de la zone.

Le mode de vie dans ce camp était formaté, rigide et immuable. D'un côté ce régime faisait partie intégrante de la communauté sociale appelée « le peuple soviétique », d'autre côté ce n'était pas tout à fait ce phénomène bien connu qu'on désignait par ce groupe de mots.

Ce qui était indéniable, c'est que les gens essayaient de reconstruire ici ce qu'ils avaient perdu – un certain modèle social auquel ils étaient habitués. Il est clair que la société qu'ils avaient connue n'était pas le monde de lumière, mais ce n'était non plus celle qui avait inventé ses lois de base. Or, la communauté de la zone était la copie presque conforme, mais en plus dur, des relations que tout le monde avait eues, volontairement ou pas, dans la vie « en liberté ».

Dans la « Chesterka » il y avait six casernes (« chest » – six en russe). Les relations entre les six étaient régulées pas le « superviseur » de la zone. Sans cela ce ne serait pas un seul organisme criminel, mais six clans ennemis. La tradition voulait que le superviseur, ce leader, soit celui, élu de la communauté des prisonniers, qui aie du caractère, de la charisme, de la volonté, celui que tout le monde respecte. Une personne pareille ne peut pas se perdre dans la masse des détenus : d'habitude c'est celle qui avait connu de pires épreuves, tout en restant la plus honnête de tous. Le jugement de cette personne a une autorité absolue. C'est à elle appartient le droit de trancher dans tous les litiges de la communauté. Et cela pas seulement entre les détenus simples, mais aussi entre les

chefs des clans et jusqu'à l'administration – dans des cas, par exemple, où les membres de cette dernière montrent trop de zèle en fouillant les colis adressés aux détenus.

Autre exemple : l'appel du matin de la semaine dernière fut trop long, et les « nouveaux » en cassant la clôture, rentrèrent dans les casernes sans autorisation. Après cet incident le superviseur de la zone – avec le soutien de vieux détenus – décida de punir celui qui était responsable de la quarantaine. La raison en était : avant le passage du quarantaine à la zone c'est à lui d'enseigner les règles de la communauté, de révéler les « honnêtes », les « rouges » et les « outragés ». Il n'avait pas le droit de laisser passer dans le camp tous ces mal éduqués – ce n'est pas pour rien qu'on lui donne le délai de trois semaines. Bref, celui-ci avait été puni, mais son successeur n'avait pas encore été nommé. L'arbitraire borné et cynique de l'administration du quarantaine s'expliquait donc par l'absence du contrôle des « justes ».

Alors Spivak comprit ce que voulait dire le convoyeur du « panier à salade » : « pas de chance », pas de justice en période trouble en absence du superviseur.

Ceci dit, le transfert du quarantaine dans le camp ne voulait pas dire « être enfin à la maison ». La zone avait son propre code de conduite, ses règles de la vie de tous les jours. Comme Spivak n'était pas encore connu dans les communautés criminelles, il dut supporter une sorte de vérification de ses capacités de tenir le coup ; tout et chacun se croyait en droit d'y mettre la main. Les agitateurs initiaient les provocations : ils posaient des questions insidieuses en exigeant des réponses que Spivak, n'étant qu'un nouveau, ne pouvait pas connaître. L'un demandait poliment de lui laver ses fringues, l'autre – de faire son lit, le troisième voulait carrément lui prendre sa place. Le tout – accompagné de tabassage avec des pieds – tout cela portait le nom d'« enregistrement ». Il faut dire pour être juste, qu'à cette étape les coups étaient

assez légers : il était interdit de frapper en se tenant à un support quelconque. Le « superviseur » ne s'y mêlait pas, mais le contrôle de cette règle était infaillible : le surveillant de l'administration ne voulait pas de responsabilités qui dépasseraient ses fonctions ; or ces dernières se limitaient aux mesures de prévention des troubles du fonctionnement du système. Pour tout dire, il ne faisait que remplir toutes sortes de paperasses, et adorait de le faire en raison de petites sommes supplémentaires.

La logique linéaire des événements prit vite le caractère exponentiel ; le conflit eut les chances de terminer dans un lieu sacré de la zone – le service de santé. Bien sûr, si jamais il allait de sa vie, ou bien s'il essayait de répondre « correctement » à leurs requêtes, tous les « superviseurs » l'auraient défendu – dans la zone elle-même, dans la quarantaine, jusqu'à dans le cachot. Mais il avait mal réagi à des demandes toutes simples, il s'était énervé, il avait été grossier. Ça ne se fait pas. On doit se maîtriser. Or, cette maîtrise de soi n'était pas le fort de Spivak, trop délicat qu'il était, et surtout trop orgueilleux ! Ici ne survivaient que ceux qui savaient cacher leurs sentiments, ceux dont le visage n'exprimait strictement rien ; par contre il n'était pas interdit de mettre quelque chose de sa personnalité dans les piquages des moufles qu'on assemblait du matin au soir avec des machines à coudre. Tandis que ce Spivak faisait juste le contraire : on lisait tout sur son visage ; il ne savait cacher son jeu ; il n'avait pas la résistance intrinsèque à la stupidité et monotonie de la vie qui lui était imposé. Ceux-ci terminent mal !

Quand il fut enfin transféré au service de santé, il présentait un aspect plutôt lamentable : le corps couvert de meurtrissures, une côte et une clavicule cassées, les incisives absentes, le cou en entailles. Ceci dit, il y avaient beaucoup qui rêvaient être à sa place : parfois des détenus à bout de forces n'hésitaient pas à ingurgiter n'im-

porte quoi pour échapper à l'enfer de leurs cellules, ne soit-ce que pour deux ou trois jours.

Vladimir gisait donc sans bouger sur un drap blanc qui devenait petit à petit marron de son sang. Bouger était impensable, même presque cinq heures après les derniers coups reçus. Il fixait le plafond et ses poutres métalliques, ne croyant plus ni rien ni personnes. « Ils veulent me pendre... sur ces poutres... c'est ça, très commode. Celui-ci », – passa comme un éclair dans sa tête en vue d'un infirmier qui venait d'entrer. Spivak se recroquevilla instinctivement. Une douleur aiguë traversa son ventre, passa vers les côtes, se calma.

L'infirmier, un géant en blouse de couleur indéfinissable, tenait à la main un chiffon d'où suintait un liquide jaune et malodorant. Ils sortit de sa poche trois cachets, les mit sur le chevet, ensuite plaça le chiffon sur la gorge de Spivak tout près de la clavicule. Le liquide visqueux en sortit, se répandit sur le corps.

– Pourquoi tout ça ? – pensa Spivak en reconnaissant l'odeur du phénol, – ça ne va pas guérir ma clavicule, ni ma côte. Cette pensée toute simple le mit dans un état d'euphorie : il était encore capable de formuler ses pensées, de réfléchir, de se souvenir...

...Son enfance, son tout premier séjour à l'hôpital après avoir mangé des champignons vénéneux, un petit déjeuner, une soucoupe avec du sucre et du beurre. Alors, sans savoir que s'était pour le thé et la tartine, il commença à les manger à la cuillère. Inoubliable tout ça ! Par contre pendant ce temps ses copains de classe près du cabinet de dentiste, attendaient chacun son tour frissonnants au bruit de la roulette...

Oh, avec quel plaisir il irait maintenant voir un dentiste ! Aujourd'hui il était prêt d'y traîner même à quatre pattes ! Pourvu qu'il y en ait un... « Et lui, l'autre, il est où ? » – Vladimir pensa, terrorisé, à l'infirmier. « Il ne doit pas être loin, il attend... Attends que je perde

connaissance... Où ? Où est-il ? ». Mais il n'y avait personne. Personne, il était tout seul dans cette pièce, tout seul sur son lit de prison.

Il se détendit, les larmes montèrent à ses yeux. « Oh mon Dieu ! Doit-on croire que c'est de cette façon, uniquement comme ça, que Tu rétablis la justice ? ». Ce fut sa seule pensée, il n'avait pas d'autres. Depuis peu, quelques mois à peine, sa vie changea son cours habituel, maintenant elle était en train de briser son caractère, imposer de nouvelles « valeurs » et motivations, conditionner de nouveaux réflexes. Non, sa colère était toujours là, elle n'avait pas disparu, elle nourrissait toujours ses actes et sa conduite. Sauf que maintenant il avait l'impression que toutes les manifestations de ce sentiment, et jusqu'à lui-même, tout était dans un cocon invisible et impénétrable. Même ses larmes stagnaient dans les yeux, ne voulaient pas couler, retenues par une force intérieure, nouvelle, inconnue et puissante qui s'opposait à la loi de gravitation.

Une minute s'écoula, l'infirmier revint amenant un homme. Celui-ci était tout petit, courbé, à la peau grise, ratatinée. Il grimpa avec peine sur le lit voisin, s'allongea en gémissant, tourna le dos à Spivak. Un des deux détenus qui avaient aidé à amener le malade, mit sur son chevet une bouteille de bonne vodka et deux petits fromages. « Petro Ignatievitch, on vous laisse ça,... Et un peu de petit bouillon de poulet, du vrai, pas gras... voulez-vous ? » – murmura-t-il respectueusement. « Demain on en trouvera encore... à la caisse commune, tout ce que vous voudriez... des médicaments peut-être... pour l'estomac ? ». Un jeune surveillant se tenait à l'écart, regardait, indifférent, cette agitation. « Je te remercie, Bour, – dit le malade s'adressant au plus grand des deux, chauve, couvert de tatouages, – allez, ça ira. Mais dès qu'il y a un truc, revenez tout de suite ! C'est rien, je connais. Dans un ou deux jours je serai sur pieds ! »

L'infirmier lui fit une piqûre, tous disparurent sans faire de bruit. Le vieux gémit avec une grimace de douleur, s'apaisa. Un instant après il ronflait. Spivak ne bougeait toujours pas. Il ne regardait pas autour, il ne voyait personne. Il n'avait aucune pensée. C'était le calme abruti d'un être encore éveillé, encore vivant.

La visite suivante fut celle du surveillant du service de santé. Tout le monde le connaissait : « le plus aimé des peuples ». On l'appelait ici « Staline ». Il fit une moue en regardant Vladimir, ensuite borda le vieux avec beaucoup de précautions, mit des médicaments dans sa table de nuit. En s'en allant il regarda Spivak, vit ses yeux ouverts, s'arrêta : « Et toi, guenille, pas de bêtises, sinon, tu me connais... vite de retour dans ta cellule sans aspirine ni rien ! Tu es honoré par ce voisinage... Tu te rends pas compte... Bref, s'il y a un pépin, crie tout de suite, hurle si tu vois qu'il ne va pas bien. Compris, fils de... ? »

Vladimir aspira fort deux fois, comme pour crier « Hourra ! » à un défilé militaire, grimaça de douleur dans la poitrine, puis, comme un moribond qu'il était, chuchota : « ...mpris », ne pouvant pas articuler mieux.

Il était là, couché sur le dos sans bouger, mais aussi sans se rendre compte que celui qui était à ce jour son voisin, qui ronflait et gémissait dans son sommeil, pouvait changer juste avec un regard ou un geste, le cours de sa vie. De bon côté comme du mauvais. Vladimir connaissait déjà en gros les principes de la hiérarchie locale, mais ne pouvait pas, même dans ses rêves les plus audacieux, imaginer qu'il avait à son côté le « superviseur » de toute la zone.

C'était une vraie autorité criminelle, la personne la plus importante parmi tous les détenus. Le plus respecté de tous. Tout le monde était au courant des détails de sa vie dans cette « chesterka », on en racontait les épisodes comme on raconte des légendes. Spivak n'avait encore eu l'occasion d'être au courant : quand

tu es battu sans relâche, tu n'as pas d'autres espoirs qu'éviter un coup suivant.

Piotr Ignatievitch, comme les détenus l'appelaient respectueusement, était rentré au camp Tchoussovoï il y a sept ans de ça. Personne ne savait ni pourquoi, ni d'où. Était-il condamné avant ? Avait-il des précédents criminels ? Aucune information. Ce qui était important, c'était qu'il n'avait pas de « traînée incorrecte ». L'administration était plutôt muette à son sujet.

La seule chose qui était connue, c'était que dans la quarantaine il n'avait pas été seulement battu, mais tout avait été fait pour le tuer. Parce que, d'après son dossier, c'était quelqu'un qui niait toujours tout : il n'avait jamais voulu prononcer un seul nom, dénoncer personne. Avec ça il essayait de tenir le coup jusqu'à la dernière limite, sa philosophie étant de ne recourir aux mesures extrêmes que dans une situation extrême. Et voilà un jour, quand il ne pouvait plus comprendre ni qui il était, ni où il était, quand son nez, sa bouche, ses oreilles pissaient le sang – il jugea que le moment était venu. Le furtif leader de « Chesterka » s'assura que la lame de rasoir était bien à sa place derrière sa joue, prit son élan et sauta par la fenêtre. Sa tête brisa le double vitrage, il tomba par terre, se releva, s'ouvrit les veines des deux bras. Bien sûr que cela ne faisait ni chaud ni froid aux surveillants de la quarantaine, mais en même temps personne ne voulait être responsable de suicide d'un détenu. On arrêta donc de le tabasser, on rapiéça tant bien que mal ses poignets, on le ramena au service de santé. Et c'est seulement là, et non pas dans la quarantaine, qu'on avait appris qu'il avait un vieux ulcère à l'estomac qui parfois provoquait une perforation avec toutes ses conséquences fâcheuses : péritonite, septicémie et autres choses mortelles en général, et dans le camp de « Tchousovaïa » en particulier.

Mais ce voleur desséché survécut ; il s'en sortait toujours et malgré les circonstances. Sa maîtrise de soi et

sa patience qui semblaient lui être innées, le sauvaient partout, et, finalement lui avaient procuré un respect où qu'il ait été. Dans la « Chesterka », et à Nijny Taguil, et, encore plus tôt, dans un camp de Rostov, ITK-12. Et tout au début, dans la région de Léninegrad, dans une colonie pour mineurs...

Le contrôle du matin devait commencer dans une heure. Ces deux-là en étaient épargnés. Ils étaient là, sur leurs « bancs » d'hôpital – un dormait tout tordu, l'autre n'arrêtait pas de regarder le plafond comme s'il s'attendait à quelque chose...

Le superviseur de toute la zone se leva à temps, comme il se doit le faire : avec les années passées en détention cela était devenu sa deuxième nature, et son état de santé ne pouvait pas le déjouer. Il se fit une piqûre, et resta assis au bord du lit, fixant son voisin, attendant que ce dernier arrête de sangloter dans son sommeil. Enfin les paupières du voisin tremblèrent, il ouvrit les yeux. Il aspira fort, une toux sèche secoua tout son corps. Il essaya de se soulever mais une douleur égue le perça de la tête aux pieds.

– Tu n'as pas du tout changé, Vova, – doucement, comme s'il parlait tout seul, dit le superviseur. Spivak l'entendit.

– Vous m... onaissez ? – incapable de prononcer mieux, demanda Spivak sans tourner la tête.

– Bien sûr que je t'ai reconnu. Tu es facilement reconnaissable, tu n'as pas changé. C'est comme ça quand la vie est facile... Par contre toi, tu ne me reconnaitras pas.

Vladimir fit un effort, surmonta la douleur, leva les bras, attrapa les tubes métalliques qui reliaient leurs deux lits, put tourner le visage vers son voisin.

– Non, je ...ous co...nais pas.

– Bien sûr que non ! Vous autres, vous m'avez rayé des registres et oublié vite fait. Mais pour te rafraîchir la mémoire je peux te réciter le monologue de Cid, en français... Veux-tu ?

– Filia ?.. Coment ? – Spivak comprit, sans le reconnaître, que c'était Petka Filippov. Vivant... mais qui ne lui ressemblait pas, mais pas du tout ! Comme si quelqu'un, qui savait toutes leurs histoires de classe, voulait se passer pour Filippov. Mais pour quelle raison ?

Filia ! Incroyable, mais c'était leur Filia, ce malingre maladroit, qui avait toujours un grand col blanc sur son uniforme ! Exact ! Sauf que ce n'était pas son visage – gris, couvert de balafres, une paupière ne se soulève presque pas, recouvre l'oeil gauche. Le nez... Petka l'avait fin, et celui-ci l'a aplati et tordu. Mais non, c'est sûr que c'est lui, c'est son regard, on le reconnaîtrait entre mille ! Pas croyable ! La plus grande autorité de la « Chesterka » ! Le prisonnier le plus respecté, même par l'administration !

– Fi-i-lia ! – siffla Vladimir. Ensuite – visiblement il se préparait pour le dire – il prononça en français : « Comment.. ça... va ? ». Sa bouche s'ouvrait péniblement en découvrant les gencives édentées, les lèvres bleues et crevassées bougèrent l'une après l'autre : d'abord la supérieure, ensuite la partie droite de l'inférieure... il s'en suivit une sorte de sourire.

Vovka pleura pour la deuxième fois depuis deux derniers jours. Mais cette fois les larmes coulaient librement, cette fois rien ne les retenait.

Une tasse de thé

La journée de Sergueï Bogdanov commença mal. Très tôt il eut un coup de fil de Vladivostok. C'était une ancienne copine de classe, Alenka. La connexion était exécrable, il comprit juste qu'elle venait de se marier. Rien de plus. La conversation fut si inattendue, si déconcertante, que de toute la matinée Sergueï n'arrivait pas à rassembler des pensées chaotiques qui trottaient dans sa tête : pourquoi cet appel ? pourquoi me le dire ? bien sûr qu'on était copains, bien sûr que j'adorais ces longs cils... même maintenant, peut être... Vladivostok, pourquoi Vladivostok ? Bref, il se passait quelque chose qu'il n'arrivait pas encore à comprendre. Cela le mit mal à l'aise. Surtout que depuis quelque temps il vivait dans un mécontentement de lui-même. Ce sentiment qui l'agaçait était apparu après la dernière réunion avec les directeurs d'entreprises de son district qu'il avait convoqués pour parler du plan de production. Réunion totalement inefficace...

A dix heures, tous les membres de leur comité du Parti furent réunis dans le bureau du second secrétaire, qui, selon son habitude, sans rien expliquer, lut « la liste des visites ».

– C'est quoi encore, ces visites ? A croire qu'on n'a pas assez de lettres auxquelles il faut répondre, chacun en a une bonne vingtaine ! Et il faut répondre à toutes ! – le responsable du département des industries parla doucement, mais assez fort pour que ses administrés puissent entendre. Il s'inquiétait du rapport à faire pour la semaine suivante, n'acceptait pas que ses collaborateurs soient absents une journée entière.

En cette saison deux fois par semaine ils n'arrivaient au bureau que vers midi car chacun avait pour devoir de contrôler la construction des immeubles sociaux. En automne, tous se rendait sur les champs des sovkhoses, obligés de surveiller ingénieurs et professeurs – ces intellectuels de la ville – qui y déterraient carottes et patates. En bottes de caoutchouc, ils y passaient la journée dans la boue, tout en tenant les chaussures de ville par les lacets par-dessus l'épaule. Au printemps ils surveillaient le déneigement des rues où devait passer le premier secrétaire.

Le second continuait, de sa voix monotone, en raillant de la liste les adresses qu'il venait de distribuer. Il s'agissait d'une « information à fournir à la population ».

« La population », plus précisément les familles des victimes du crash d'avion de la nuit dernière à Leningrad, devaient être informées de la mort de leurs proches. En effet, ce n'est pas à la télé qu'il fallait l'annoncer ! Dans ce dernier cas ce serait « un événement », tandis que les gars du comité du district pourraient le faire en douce.

A la première adresse de sa liste il n'y avait personne. Bogdanov descendit évitant de faire du bruit, heureux et honteux de l'être.

A la deuxième adresse il se trouva en face d'un petit monsieur dans la cinquantaine. Il n'était que midi, mais l'homme avait déjà pris quelques verres, était bien joyeux. Par la porte ouverte Bogdanov vit une grande table mise pour une fête, où il y avait plus de bouteilles que d'assiettes ; autour de la table cinq personnes était assises.

Sergueï attira l'homme dans la cuisine, deux femmes s'y affairaient autour des fourneaux. De la pièce on appela :

« Qui est là ? ha oui, le jeune papa, enfin arrivé ! » Mais l'homme se rendit bien compte que ce n'était pas « le jeune papa ».

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis du comité du Parti du district...

– Eh bien, viens boire avec nous ?

– Non, je n'y suis pour rien... enfin, on m'envoie pour...

– Quoi encore, les élections sont finis... Mais enfin, qu'est-ce tu veux ?

– Lojkin Piotr Vassilievitch, il habite ici ? Je veux dire habitait... il est mort aujourd'hui... Voilà.

Bogdanov se tut. Il venait de réaliser la raison de leur fête si matinale.

L'autre refusa de comprendre :

– Qu'est-ce que tu racontes ! Où est Piotr ?

– L'avion est tombé ce matin à l'approche de Leningrad – et, comme si c'était une preuve, Bogdanov mit sous le nez de l'homme sa carte du parti – puisque je vous dis, je suis du comité... Comme si le comité de parti se chargeait des responsabilités quand il s'agissait de la mort d'un proche ! Un papier officiel prenait allure d'un bâton de maître. Quelle misère !

– Non, mais qui es-tu pour nous dire ça ! – éclata l'homme, Katia, Léna, venez vite ! Les deux femmes arrivèrent de la cuisine et Bogdanov dut répéter le tout devant trois paires d'yeux écarquillés. – Voici le numéro de téléphone, vous pouvez appeler, excusez-moi, je dois m'en aller – Bogdanov radotait sans savoir trop quoi dire, quoi faire.

Il voyait la joie s'éteindre que, remplaça l'incrédulité, la peur, l'agressivité. L'homme passa derrière le dos de Sergueï, lui barrant la sortie.

– Mais non, reste là. Je n'ai pas compris... Que faire maintenant ? Parle, parle enfin ! Explique-nous, explique-leur – l'homme montra du doigt les gens assis autour de la table : les parents et la jeune épouse.

– Il me met sous le nez son papier de merde ! Regardez-le avec sa cravate ! Il vient chier chez les gens, et puis il se sauve !

Tout en poussant Bogdanov dans la pièce, l'homme attrapa sa carte, la jeta sur le lit.

– Non, mais regarde-moi ça, Klava, regarde-moi ça ! – L’homme montra la carte là où il l’avait jetée – Ils traînent partout, souillent la vie de gens !

– Tais-toi, – ce fut un autre homme, bien plus âgé, peut être le père de celui qui est mort. Sa voix était sourde, menaçante.

– Klava, dis-lui de se taire. Il se leva, prit la carte de Sergueï sur le lit, sans la regarder, alla vers Bogdanov. S’arrêta en face, le dévisagea longtemps sans ciller. Seulement ses yeux devenaient de plus en plus petits et la lèvre supérieure couvrait l’inférieure, frémissante. De temps en temps il tournait la tête vers une femme âgée, peut être la mère du défunt, qui essayait de se lever de table, sans succès, retombant sur sa chaise, balayant les bouteilles de table. Celle d’à côté, Klava, pleurait tout en hurlant comme une folle :

– Oncle Vassia ! ne l’écoute pas..., ne l’écoute pas ! les salauds ! Elle hurlait toujours, commença à boxer l’air comme pour chasser des démons. Tante Klava, ne l’écoute pas ! Ordures ! gredins ! Elle ne regardait même pas du côté de Bogdanov, agitait toujours ses bras.

Le vieux tenait de la main gauche le revers de son veston orné de plusieurs décorations de guerre, sa main droite tenait la carte de Sergueï. « Il va me frapper ! comme ça, avec cette carte... Tant pis, c’est mieux que de me regarder comme si j’étais une ... » – Bogdanov ne put finir sa pensée, se sentit tout petit sous ce regard.

– Va-t’en, du menton le vieux lui montra la porte. – Tu ne comprends même pas ce que tu viens de faire. Tu es venu et... Le vieux secoua la tête, agita les bras. – Va-t’en. Je ne sais pas qui tu es, je ne veux pas le savoir, mais ce que tu es en train de faire... ça s’appelle... ça n’a pas de nom ! ça ne se fait pas. Les humains... ne le feront jamais.

Sergueï se tourna vers la porte, sans répondre, les paroles n’avait plus aucun sens. « Merde, ma carte ! » Mais

à ce moment l’autre, le plus jeune, surgit derrière lui, à de coups de pieds le poussa dehors.

– Dégage, salaud en cravate, on saura tout sans ton aide, pas vrai, père ? A la télé on va nous le dire, comme ça se doit ! Peut être que celui-ci nous raconte des histoires ! Pourquoi on doit le croire ?

Sergueï dégringola du quatrième étage en quelques secondes, resta longtemps en bas de l’escalier voulant reprendre ses esprits. Bourreau, oui, on le regardait comme on regarderait un bourreau. Il vient, et une personne arrête d’exister. En quelque sorte il en était responsable, comme l’avait été le facteur pendant la guerre. Sauf que le facteur amenait au moins une lettre, un avis officiel. Et lui ? Juste des mots. Pendant la guerre les gens étaient liés entre eux par un seul et immense malheur, beaucoup voyaient les voisins recevoir l’horrible nouvelle. Mais pourquoi moi, pourquoi le comité de parti ? – pensa Bogdanov. Ce devrait être des députés – on vote pour eux, ils doivent assumer... Quand il s’agit d’un soldat mort en Afganistan, au moins c’est clair, c’est l’affaire des bureaux de recrutement, ce sont eux qui prennent, ce sont eux qui rendent. Et là, si les fonctionnaires du Parti en sont chargés, c’est tout comme si tout était la faute du parti ! Et ma carte, il faudrait revenir, on va me faire des misères...

Une fenêtre s’ouvrit au quatrième étage et la carte de Sergueï tomba devant lui dans la neige.

La dernière adresse fut celle d’une dame âgée, la mère d’une victime. Dès que Bogdanov parut dans sa porte, honteux, froissant sa chapka, avant qu’il eut le temps de dire ni de montrer quoi que ce soit, elle se figea et les larmes coulèrent sur son visage.

– Je le savais, je l’ai senti, je n’ai pas dormi de la nuit. Quelque chose est arrivée, n’est-ce pas ? Avec Igoriok ? Où est-il ? C’est l’avion ?

Sergueï ne dit rien, « c’est stupide de dire que je suis du comité du district ». Son arrivée inattendu coïncida

avec le pressentiment qu'elle avait cette nuit. Elle n'eut pas besoin d'explications. La femme restait sur le seuil, elle sanglotait maintenant. Une porte d'à côté s'ouvrit, un homme passa par la porte sa tête aux cheveux roux et longs, regarda la femme, Bogdanov, referma doucement la porte.

« Il va appeler la police, – pensa Bogdanov, – et moi, j'ai rien, aucun papier officiel, il vont dire que je viens pour semer la panique, faire peur aux gens ». La police trouvait du plaisir à interpellier des types avec des cartes de toute sorte, surtout quand on les agitait devant le nez des gens.

La femme se tourna tout à coup, rentra dans son appartement, prit un châle noir, en voila le miroir dans l'entrée. Ensuite elle passa dans la pièce, regarda autour d'elle d'un regard presque indifférent – une radio bricolée sur la fenêtre, une photo de son fils avec sa belle fille sur la commode..., repassa dans l'entrée, enleva le châle du miroir... Sans rien dire, elle se posa sur une chaise, prit une bouilloire encore chaude, remplit deux tasses, poussa une soucoupe avec trois caramels vers Sergueï. « Restez un peu avec moi », dit elle enfin d'une voix presque inaudible.

Sergueï, toujours sans rien dire, but le liquide brûlant. Il n'osa pas lever les yeux, n'osa même pas réaliser que ce n'était pas du thé. Dix minutes passèrent. La police ne vint pas.

– Vous en êtes sûr ? Ce qui est arrivé à Igoriok ? Vous l'avez vu vous-même ? Peut être que... c'est rien..., – parla soudainement la femme d'une voix rompue. Elle n'attendait pas la réponse, sanglotait toujours en séchant ses yeux avec un petit mouchoir blanc.

La femme raconta que dans les années trente son mari, un simple technicien, avait disparu en « purges », qu'elle avait survécu pendant le blocus de Leningrad, que dans les années cinquante elle avait adopté un petit orphelin. Puis elle demanda :

– Personne ne nous dira rien, pas vrai ? Sergueï ferma les yeux, fit de la tête un signe négatif.

Après des missions pareilles Bogdanov n'avait pas envie de penser ni au développement des entreprises, ni au « méthodes et formes du travail du Parti », ni aux « réalisations des décisions de la dernière assemblée plénière du Comité central ». Vers le soir arrivèrent ses collègues chargés de la même corvée. Aucun responsable ne leur posa de questions sur leurs propres émotions ou sur celles des gens qu'ils avaient vus. Des rapports ne furent pas exigés non plus. Leurs chefs étaient occupés du Travail ! Néanmoins, selon les dires de certains, une des collègues avait été transportée d'urgence à l'hôpital directement « de l'adresse » avec une crise cardiaque. Un autre collègue avait failli d'être embarqué par la police, mais il s'était débrouillé tout seul.

La journée de travail continuait.

Depuis une bonne demi-heure une dame âgée au chignon de cheveux blancs, aux lunettes à la fine monture dorée, un petit cartable usé sur les genoux, attendait dans le couloir. Il la connaissait – scientifique connue, professeur, membre du Parti. Elle attendait Bogdanov qui supervisait son intervention à la fameuse assemblée plénière. Bogdanov, lui, avait le diplôme de la thèse du troisième cycle en géographie – c'était donc lui, le responsable des interventions de tous ces scientifiques et autres intellectuels.

Essoufflé, il salua en demandant pardon pour le retard, ouvrit la porte, lui proposa une chaise. Il prit la feuille avec le texte. Pour elle, il n'y avait rien de gênant : il vaut mieux que quelqu'un du comité du parti y jette un coup d'oeil, sinon il peut y avoir des problèmes.

– J'ai mentionné le nom de Brejnev ici, tout au début, j'ai énuméré tous ses titres..., – commença-t-elle.

– Bien sûr, bien sûr, merci, – bredouilla Bogdanov, réalisant que ce merci était déplacé ; mais ne voyant le nom

de Brejnev qu'une seule fois, il sentit un malaise, il fallait au moins deux fois : – au début et vers la fin, sans toutefois énumérer les deux fois ses titres.

Sergueï connaissait certains « magiciens » qui arrivaient à mentionner le nom du secrétaire général jusqu'à trois fois dans un discours de cinq petites minutes, et, en plus, sans que personne ne s'en rende compte – si ingénieux était le texte. Pas d'une façon simpliste, genre : « comme l'a dit le secrétaire général, président du présidium du conseil suprême de l'URSS Léonid Ilich Brejnev... ». Non, ils le faisaient avec une élégance, un certain raffinement – d'abord les faits et après – « selon l'enseignement du Parti et son secrétaire général... ». Ce n'était pas importun, ça avait l'air naturel. L'important était dit, le reste n'intéressait personne.

« C'est une grosse gaffe », – pensa Sergueï, – « on va me traîner dans la boue ».

Il regardait la scientifique mondialement connue assise en face de lui. Elle parlait de la science, de son institut, de son travail, mais lui, il était loin. Les images de ce matin défilaient une à une dans sa tête. Tout à coup il se souvint du coup de fil de ce matin... Pourquoi Alenka l'avait appelé ?... Le seuil de tolérance des émotions négatives fut passé. Encore un peu, et Sergueï ne pourrait plus les neutraliser par un seul effort de volonté.

Parler à cette femme, déjà âgée, de la façon à se conduire à cette séance plénière, l'initier à toutes ces minauderies de ces collègues – tout ça lui sembla soudain absurde, honteux. Elle lui rappelait tellement une autre – celle, chez qui, il y a seulement deux heures, il prenait du « thé ».

Instructions pour la gestion des documents

Trois ans après son entrée à « la nomenclature » du Parti, Bogdanov commença à se rendre compte que son ambiance générale lui était définitivement ennemie, ennemis étaient également tous ceux qui l'entouraient. Jamais personne ne l'aida ; jamais personne ne lui proposa de consulter les documents déjà existants ; personne ne lui dit : « viens, Sergueï, j'ai de nouvelles données pour toi »... Et bien sûr, aucun collègue de son équipe ne bougerait pour lui le petit doigt, et c'est pas grave que leurs noms sont tous sur la liste des responsables. Tout le monde comprend très vite et très bien : celui dont le nom commence la liste est le seul responsable, les autres ne comptent pas, les autres sont dessus juste pour faire semblant du bon déroulement du travail d'équipe.

Il n'attendait que du mal de tout le monde : d'un demandeur – une deuxième lettre, des voisins – une autre plainte dont le motif n'avait aucune importance ; de la part des collègues – des bâtons dans les roues ; des chefs – de plus en plus de travail ; du premier secrétaire – de nouvelles erreurs ; des directeurs d'entreprises – des lettres signées par les officiers du KGB d'après lesquelles Bogdanov rendrait impossibles les actions de contre-espionnage.

Voilà pourquoi la première chose qu'il avait apprise – c'était de sentir le danger tout de suite, dès les premiers

signes : gestes de ses collègues, expression de leur visage, des odeurs, des bruits. Bref, en analysant tout ce qui bouge ou qui change. Et ce qui est le plus important – il apprit à ne jamais se mêler de rien, à « changer de trottoir » dès que son flair le lui suggérerait.

– Ne te fais jamais remarquer ! – hurlait souvent Sokolov, le chef de leur département, en voyant un nouveau qui avait du mal à comprendre ces principes, – Ne fais jamais ça, au moindre problème deviens transparent ! Sinon tu serais considéré comme insolent. Qui es-tu ? – demandait-il en imitant Tchapaev, le commandant rouge d'un film de leur enfance, – Pour qui tu te prends ? Pour le chef de tous les communistes ? Eh bien, non, tu n'es qu'un « instructeur ». Tu n'as aucun pouvoir. Tu ne peux rien décider, rien ordonner. Tu n'as le droit que de conseiller ou de contrôler... Mais qu'est-ce qui est le plus intéressant, le plus « mystérieux » dans notre existence, je dirai même le plus réjouissant ? C'est qu'on commence à avoir le pouvoir dès que le papier qu'on avait rédigé soit signé par un décideur haut placé. Ça c'est le moment de vérité ! Et encore une chose : essaie quand même de rester humain dans notre « boîte à serpents ».

Il est vrai que chacun mettait un temps pour comprendre – les uns plus que les autres. Mais il y avait ceux qui n'arrivaient jamais à comprendre. Ces derniers quittaient les lieux à l'allure d'un bouchon de champagne ; certains « camarades responsables » retenaient ce bouchon avec la main pour diminuer le bruit qui témoignerait de leurs erreurs dans le choix du personnel. Néanmoins, ce bruit, très désagréable, bien qu'étouffé, résonnait longtemps après dans les têtes de ceux qui restaient.

Le devenir d'eux tous était connu dès le début. De qui ? Des chefs évidemment. C'est que tout dépendait de tes caractéristiques individuelles, de ta biographie, de l'absence de gaffes. Ne prenons qu'un seul exemple, ce même Sokolov : issu du milieu ouvrier, il aurait pu, avec un peu de

chance, devenir membre du Bureau politique... Mais... ses chemises ! Ses chemises étaient impossibles !

Le concret vaut cher, – c'était une des phrases préférées de leur chef – presque tous, presque toujours, ont envie de connaître tout et le plus tôt possible, sur soi-même. – Toi, tu ne dois en savoir rien ! – c'était encore une phrase que Sokolov aimait bien et dont il concluait toutes discussions sur l'avenir de ses administrés. – Sauf... Que tu ne dois rien savoir du tout ! – Il adorait citer les personnages d'un film populaire d'espionnage.

Pour ne pas faire des gaffes il ne faut jamais être pressé, mais surtout ne faire que ce qui est prescrit par tes supérieurs, quel que soit le poste que tu occupes. Et les postes – ils n'existent que pour réaliser ce qu'on appelle « disposition ». Tout en sachant que la « disposition » n'a qu'un seul objectif – te rendre en fin de compte « isotrope » – c'est à dire, souple et compréhensif sur tous les fronts. Comme quoi tu pourrais servir de module échangeable dans des configurations compliquées du « vertical » du pouvoir.

Sur chaque marche de ta carrière, tu es surveillé par le département d'idéologie et celui d'organisation. Ce sont eux qui supervisent et analysent chacun de tes gestes, chacune de tes démarches, en y relevant tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de l'habituel, du standard, du prescrit. Le travail de ces organismes, simple à la première approche, est extrêmement compliqué : qui d'entre nous autres serait capable de deviner la bonne largeur du crêpe noir sur les lustres de la salle funéraire ou les dimensions des lettres blanches sur un panneau rouge de propagande d'un mètre sur trois. Et si c'est deux sur huit ? Un crêpe trop étroit serait perçu comme manque de respect à un défunt « remarquable », même s'il n'était pas encore « éminent ». Quant aux lettres trop petites – c'était une histoire encore plus cauchemardesque ! Elles témoignent : primo, le manque de respect parce que trop

difficile à lire, secundo, la négation implicite du rôle dirigeant du Parti, et enfin, l'amoindrissement des décisions de la dernière séance plénière du Comité Central.

Plus tard Bogdanov comprendrait que toute la machine pouvait fonctionner sans faille uniquement dans la capitale. Mais à l'époque, n'ayant pas la moindre idée de la façon dont ça marche dans des provinces éloignées, il était persuadé que c'était partout pareil.

Or, à l'échelle de l'immense organisme vivant, appelé « Etat », les mises étaient tout autres et très peu transparentes.

Voilà que le dirigeant éminent décéda, et le suivant, d'abord seulement « remarquable », prit son poste. Le nouveau commença par la discipline, et, en particulier, par le recrutement dans le KGB des jeunes membres du Parti. On trouve des antécédents dans les années vingt, après la mort de Lénine : à l'époque des jeunes communistes des villes avaient été envoyés dans des provinces pour superviser la production agricole.

Or, cette fois-ci chaque comité de base se trouva dans l'obligation d'envoyer un nombre fixe de ses jeunes membres dans les services du Comité de sûreté d'Etat. Bogdanov fut parmi eux. Pourquoi ? Il y eut trois causes de cela. D'abord le niveau de son poste – pas des plus insignifiants, mais pas trop important non plus ; ensuite – Bogdanov était un jeune docteur dans le domaine de la physique nucléaire ; et enfin, il connaissait une langue étrangère.

Mais, comme toujours dans ces structures, il y eut une faille – un tout petit détail qui gâcha tout.

« Etes-vous d'accord de travailler avec nous ? » – un général âgé regarda attentivement Bogdanov. « Oui, c'est un honneur pour moi et... le signe de confiance ». « Mais vous comprenez, ce ne sera pas ce que vous êtes habitué de faire ? Il vous faudra apprendre... ». « Oui, je me rends compte ! ». « Et quant à votre santé, vous n'avez pas de problèmes ? ».

« Oui !.. C'est à dire non, pas de problèmes ! ». Le général le regarda encore, puis jeta un coup d'œil au lieutenant qui se tenait à côté : « Faites-le examiner par nos médecins ».

Un de ses yeux voyait un peu plus mal que l'autre. C'était un tout petit défaut, mais n'était-ce justement l'œil avec lequel il viserait le futur ennemi ? Bref, selon toutes les règles de recrutement des « agents secrets » c'était un défaut majeur, au point qu'une lettre envoyée dans les plus hautes instances pour obtenir l'autorisation, ne fit aucun effet.

Entre temps, pendant que Bogdanov attendait la réponse, le Comité Central prit la décision de l'envoyer en Afghanistan. Comme adjoint du conseiller du Parti.

La mission devait durer trois mois : trois semaines à Moscou aux cours spéciaux, ensuite deux mois en Afghanistan. A son arrivée à Kaboul, Bogdanov fut traité par ses nouveaux supérieurs sans cérémonies. Le lendemain les mouchaverts – conseillers militaires – lui expliquèrent les mesures de sécurité sur le terrain. Dans le siège du Parti Populaire Démocratique de l'Afghanistan Bogdanov fit connaissance avec son futur chef, autrefois premier secrétaire du comité d'un district à Moscou, consulta les documents nécessaires, reçut un « kalachnikov », un « makarov » et toute une tonne de la littérature de propagande en russe. Et, bien sûr, on lui expliqua les objectifs de sa présence sur place.

Avec son maigre bagage et son nouveau chef, il fut mis dans un hélico, et deux ou trois heures plus tard ils atterrirent à une trentaine de kilomètres de Kandahar. Dans une maison aux alentours de cette ville tous les deux devaient y passer deux mois entiers.

Les moudjahidines combattaient avec une certaine paresse, tout juste pour démontrer aux Américains que l'argent de ceux-ci n'était donné pour rien. Dans la journée, ils étaient tous dans les champs, travaillant le pavot,

et seulement la nuit tombée reprenaient leurs armes, tiraient quelques coups, mais toujours sans entrain. Parfois ils tiraient aussi pendant le jour, mais pas méchamment, ayant peut être peur de tuer tous les adversaires et de se retrouver au chômage.

Or, là où avaient atterri le conseiller politique et son adjoint, ils avaient plus de chance d'être tués par les « siens » – les Pachtounes – membres du parti ultra radical. Le risque de recevoir une balle ou une grenade dans la fenêtre augmentait chaque fois que le comité local prenait une décision qui allait à l'encontre des souhaits de ceux-ci. Malheureusement, la majorité de ce comité se composait des Parcha – un autre parti radical.

Sergueï et son chef vivaient dans une petite maison qui ne payait pas de mine – une chambre, une entrée, deux fenêtres. C'était la décision du conseiller : « surtout pas dans un hôtel où nous serons vite localisés par n'importe qui ». La porte d'entrée était condamnée de l'extérieur par des planches clouées, à l'intérieur – par des sacs de sable ; les fenêtres – par des tôles ; on ne pouvait ouvrir qu'une des deux. Une fois par semaine le conseiller brûlait des documents à même le sol en terre battue de leur maison, pour cela il fallait entrouvrir cette seule fenêtre. L'air moisi et malodorant qui stagnait dans la maison toute une semaine se mélangeait avec la chaleur poussiéreuse du dehors, tandis que Bogdanov surveillait les alentours : personne ne devait apercevoir la fumée qui sortait de la maison abandonnée.

La même fenêtre servait de porte pour les sorties du conseiller – un véhicule blindé s'arrêtait contre cette fenêtre et le conseiller n'avait qu'à faire un pas dedans. Resté seul Bogdanov s'occupait comme il pouvait : tapait des documents avec une vieille « Aurica », faisait des dessins stupides. Le stock du papier n'était pas énorme, mais le conseiller le renouvelait tous les jours. Ce papier était fin, paraissait même plus fin que le papier à ciga-

rettes, par contre ils avaient une pile de papier carbone ; il lui arrivait de tirer à la fois jusqu'à six exemplaires. De toute sa vie Sergueï n'avait gaspillé autant de papier ; c'était significatif : ils étaient en train d'imposer aux locaux un nouveau mode de vie.

Le danger était réel, il était tout près (aussi que l'héroïsme, soit dit entre parenthèses) ; toutefois cette omniprésence du danger était moins dérangement que les conditions de leur vie : pour tous sanitaires – un trou creusé dans le sol, la chaleur était donc aggravée par la puanteur. (Le conseiller passait parfois son temps dans des bureaux spacieux et climatisés, tandis que Sergueï était condamné à rester là). Le peu d'eau propre était réservé à boire ; la couleur de l'eau pour l'hygiène était kaki. Et tout ceci sans parler des poux et des puces ! Même leurs réserves de vodka n'étaient pas de l'aide – où qu'ils l'utilisent, soit en la buvant, soit en se frictionnant avec.

La nouvelle vie à ce nouvel endroit commença pour Sergueï par une recommandation des « camarades du parti » : « Il n'est pas recommandé de sortir de la maison. D'ailleurs, à quoi ça vous servirait-il ? ». Il ne s'agissait, d'après eux, que durant deux ou trois mois, d'aider le conseiller politique à préparer ses discours à lui et ceux des dirigeants du Parti démocrate de l'Afghanistan. Il faudrait aussi remplir des formulaires, rédiger des instructions et des rapports, faire des projets de l'organisation des départements locaux du parti – frère. Et, bien sûr, rédiger des comptes-rendus pour les siens. De tous les Afghans Bogdanov n'avait le droit de contacter que trois personnes : le traducteur, le responsable du comité local du parti et l'adjudant de celui-ci.

Quant aux officiers de l'armée soviétique, il valait mieux ne pas les croiser : ils ne portaient pas les conseillers dans leur cœur, sans faire la différence entre les militaires et les politiques.

Le conseiller rentrait tard, toujours par la même fenêtre. Il amenait du papier et de l'eau propre – tout ce qui était le plus important. A deux ils parcouraient les documents que Bogdanov avait préparés. Le conseiller les rangeait dans son porte-documents métallique. Après quoi ils mangeaient. Avant d'aller se coucher, le chef temporaire de Bogdanov l'initiait aux mystères de leur travail.

De ces conversations nocturnes Sergueï comprit que tout le problème consistait en absence de parti communiste en Afghanistan ; au fait il n'avait jamais existé comme tel : dans les années soixante, dès qu'il avait été formé, il se divisa en deux, sans qu'aucune des deux moitiés ait pu attirer sérieusement la population musulmane profondément croyante.

– Tu vois, quand nous sommes venus, nous avons amené une multitude de conseillers de toute sorte, – racontait l'ex secrétaire du comité du district, – ensuite des spécialistes de la construction des partis politiques sont venus à Kaboul les uns après les autres. Ils sont censés aider à fonder le parti communiste.

– Et chez nous, quand le « premier » est parti en Ouzbékistan, nous étions sûrs de pouvoir partir avec. Sauf qu'il est parti avec le juge, le procureur et le responsable du recrutement, et c'est tout.

– Te fais pas d'illusions, là-bas c'est pas mieux. C'est aussi pour plusieurs mois, tout comme ici, et les chances de mourir sont les mêmes, – répondit le conseiller, et continua : – Sauf que là-bas ce sont les nôtres, on connaît... tandis qu'ici, même des statuts, ils ne savent pas ce que c'est, et ça s'appelle un parti ? Pas de règles, pas d'instructions, pas de principes... Tiens, avant que j'oublie, il faut que tu me présentes les instructions pour la gestion des documents avant que je parte demain.

– Je le ferai, ne t'en fais pas, – répondit Sergueï, comprenant que cela avait été un ordre poli de travailler toute la nuit.

– La seule chose dont je suis sûr, c'est que nous ne sommes pas en possibilité d'installer ici un pouvoir quelconque. Ici il n'y a personne, pas comme dans la capitale. Ici, en province, c'est le bordel, – le conseiller hocha la tête, et Sergueï crut entendre un gros juron.

Ce fonctionnaire du Parti, fatigué et aigri, parla ce soir longtemps de tout ce qui s'était accumulé sur son cœur depuis qu'il était arrivé dans ce trou perdu, au-delà de la rivière Amou-Daria. Il fut même trop franc, comme si les dangers réels de tous les jours avaient émoussé sa prudence si caractéristique pour tous les apparatchiks de son pays. Quand le conseiller tomba, épuisé, de sommeil, Sergueï réfléchit longtemps avant de commencer de travailler à la notice demandée.

Derrière le mur de la maison, il entendit le bruit des sabots et des voix parlant en pachtoun. Tout de suite Sergueï mit des chiffons sur la lampe mise dans un tabouret, se jeta vers la fenêtre. Par une fente invisible de l'extérieur, il regarda dehors. Il faisait bien sombre, mais par la respiration des chevaux et les cliquetis des carabines il comprit que les Moudjahidines, peut être une quarantaine, se trouvaient à quelques pas de leur refuge. Non loin se trouvait un hôtel où habitaient des chefs de l'organisation locale du parti, des conseillers militaires, des dirigeants venus de la capitale. Bogdanov entendit des coups de feu.

Le conseiller était déjà à côté : dès qu'il entendit les coups de feu, il se réveilla et prit place à la fenêtre, près de Sergueï. C'est là qu'ils gardaient leurs deux kalachnikov et quatre grenades.

– Alors, tu as rédigé ces instructions ? – parla le conseiller tout en regardant par la fente de leur fenêtre obstruée. Les Moudjahidines continuaient de tirer sur toutes les ouvertures de l'hôtel sans avoir le courage d'y entrer.

– Quelles instructions donc ? – Mais celles que je t'avais demandées, sur les documents.

Le conseiller, nerveux, ricana, se mit à chercher par terre son porte-documents métallique. Enfin il le trouva, l'ouvrit et en sortit un appareil téléphonique satellitaire avec son antenne.

– Consulat ? Ici le quinze. L'hôtel est attaqué... Nous ? Non, nous sommes OK... Oui... Non, pas vu... On attend. Le conseiller rangea l'appareil, le garda à proximité.

« Voilà pourquoi il est en métal, – pensa Sergueï, – et moi qui pensais que c'était pour protéger les papiers du feu ! »...

Tous les deux attendaient couchés par terre sous la fenêtre. Ils étaient moites – était-ce la chaleur ou la peur ?

Bogdanov se rendit compte qu'il n'arrivait pas à prendre au sérieux ce qui lui arrivait, même si, psychologiquement, il s'était préparé à des situations comme celle-ci. Tout simplement il n'arrivait pas à croire que c'était réel. Que c'était lui !.. Lui, qui suivait à la lettre l'ordre de ne jamais sortir, lui, qui n'avait pas tiré un seul coup, qui, de toute sa vie, n'avait vu la guerre qu'au cinéma.

Ils étaient couchés sur leurs « kalach » et attendaient la suite des événements. Y aura-t-il un combat ? ou bien les autres, comme cela arrive souvent, s'en iraient après avoir tiré quelques coups de feu ? Ils attendaient et essayaient de ne pas se poser trop de questions : sont-ils déjà découverts, ou bien leur « forteresse » n'était jamais un secret pour personne ? Si après avoir fini avec l'hôtel, les Moudjahidines viendraient s'occuper d'eux ?... Que pouvaient faire leurs deux « kalachnikov » contre cette meute de guerroyeurs drogués et armés jusqu'aux dents ?...

Finalement, le combat éclata. Les coups de feu partirent des deux côtés. L'aile gauche de l'hôtel s'enflamma. Les gens s'en jetèrent par les fenêtres – sous les balles. On pouvait bien voir les autres courir dans les rues ; trois ou quatre tombèrent, restèrent par terre sans bouger. Les Moudjahidines commencèrent à tirer à la mitrailleuse ; visiblement ils y prenaient plaisir. Du côté

gauche, sur le fond du mur éclairé par l'incendie, Bogdanov vit des ombres : deux personnes couraient vers leur maison. L'explosion de grenade les éclaira mieux, et Sergueï crut reconnaître des Russes – sans casques, sans uniforme, en costumes identiques de couleur foncée. « Pourquoi identiques ? » – pensa Sergueï, puis se concentra sur la progression des deux hommes.

Sans demander l'avis de son chef, Bogdanov ouvrit la fenêtre, cria dans le noir : « Par ici, vite ! ».

– Surtout ne tire pas, – dit le conseiller, en posant sa main sur l'arme de Sergueï. Un instant plus tard les deux individus rentrèrent chez eux.

– Qu'est-ce que ça pue ici ! – furent leurs premiers mots en russe, et seulement après : – Qui êtes-vous ?

– Et vous ? – dit le conseiller en guise de réponse.

– Nous étions à l'hôtel, – dit avec emphase le plus grand, à la moustache noire, de toute évidence, le chef de l'autre. Dès qu'il se trouva dans la pièce, il s'allongea par terre à côté de la fenêtre, d'un oeil rapide observa leur misérable demeure, vit les piles de papiers sur une table bancale, la machine à écrire, puis arrêta son regard attentif sur les visages des propriétaires de ce refuge inespéré. Il n'avait pas d'armes sur lui, l'autre non plus.

– Tiens, sûr que vous êtes des « politiques », – dit « le chef », – je suis habitué à sentir derrière mon dos la chaude respiration de notre cher parti. Ensuite, comme s'il s'était souvenu d'une chose importante, il tourna la tête du côté de son second : « Sania, ne ferme pas l'œil, ils vont bientôt se calmer ».

Celui que le moustachu appela « Sania » était par terre aussi, de l'autre côté de la fenêtre, près de Bogdanov, il scrutait attentivement la rue, la place, l'hôtel, tout en laissant à son chef la tâche des pourparlers avec les maîtres du logis. « Le chef » entre temps vit le téléphone, tendit la main pour attraper le combiné.

- T'es bien gonflé, camarade, - prononça le conseiller.
- Mais, il faut que je fasse savoir..., - dit l'autre, en justifiant son geste.

Bogdanov regardait le conseiller, essayait de comprendre : « Tenant compte de leur insolence, de leur comportement, de l'assurance, ce sont des militaires. Quant à l'uniforme, ils ne l'ont pas mis faute du temps ... bien que... les costards, ils les ont mis. Pas des nôtres, c'est certain, le conseiller les aurait reconnus. Sans armes, paraît-il... Des services secrets de la garnison ? Ou bien des invités ? D'où qu'ils viennent, c'est sûr qu'ils sont du KGB ».

Comme ça, mentalement, par des indices insignifiants, les uns et les autres vite comprirent qui était qui. De l'expérience. Le sentiment aiguë du danger surtout. C'est ce dernier, mieux que n'importe quoi, qui pousse la pensée dans toutes les directions et permet de comprendre sans tarder.

- C'est fait - répondit Bogdanov à la place de son chef, - nous attendons déjà, avec impatience. - Il se leva, se dirigea vers l'intrus. Le conseiller pendant ce temps avait rangé le téléphone dans son étui : « on ne sait jamais ! ». Le deuxième visiteur qui écoutait la conversation tout en regardant par la fenêtre, avait déjà compris qu'ils étaient chez « les siens ». Il y avait pourtant une chose qui l'énervait : il n'arrêtait pas de faire des grimaces, de tourner la tête de tous les côtés comme s'il essayait d'arrêter sa respiration : dans cette « forteresse » ça sentait la merde et la pourriture !

Au bout de cinq minutes qui parurent très longues, le combat parut s'arrêter. Ils purent voir les Afghans partir en dehors de la ville : l'affaire était close, le salaire justifié, ils avaient le droit de se détendre.

Celui qui restait près de la fenêtre se retourna, regarda la lampe de pétrole, s'étira, bailla : était-ce un signe de stress ? La lampe recouverte de toutes sortes de chiffons par-dessus le tabouret dans lequel elle était placée, éclaira Sergueï qui s'approchait de leur hôte.

- Attends, laisse-moi deviner, - le moustachu regarda Bogdanov, le fixa plus attentivement. Puis les bouts de sa moustache se relevèrent, laissèrent voir les dents d'une blancheur impeccable.

- Mais voilà, bien sûr que s'est Sergueï, et je connais même son nom de famille !

- Lissa ! Que fais-tu là, imbécile ! - Sergueï s'était rappelé où il avait vu cette moustache à la Saddam Hussein.

- Pourquoi tout de suite imbécile ?

- Et pourquoi tu te promènes n'importe où ?

- Tiens, n'importe où ! Au contraire, là où il faut se promener. Attends, c'était comment déjà, « si les gens vont par de grands chemins, ne se cachent pas sur les sentiers sinueux ... »

- Oui, ils vont se rencontrer sans faute ! Allez, - dit Sergueï et le serra dans ses bras. Tous les deux rirent doucement et entamèrent ensemble une mélodie d'un film du temps de leur enfance, « Les volontaires ».

- Maintenant, écoutez-moi, les amis, - le conseiller venait de se souvenir qu'il était quand même premier secrétaire du comité du district - pas un simple kagibiste de base, pas non plus chef de la cellule régionale du KGB, - Si j'ai bien compris, dehors tout est fini ; je vous donne donc cinq minutes pour le bavardage, après on se sépare. - Il se leva, prit sa mitraillette - croyait-il que ça le rendait plus persuasif ? - continua : Nous ne vous avons pas vus, vous ne nous avez pas vus. Nous avons nos instructions. Et vous... enfin, les vôtres sont encore plus sévères. Si jamais l'aide est déjà envoyée ? Après..., ce sera impossible de se justifier.

Lissochkine regarda le conseiller d'un air réprobateur, ensuite se tourna vers son Sanka, leva le pouce droit, menaça comme on le fait avec les gamins pas sages : le parti a toujours raison, ça ne peut être que vrai !

Iurka et Serioga se tenaient accroupis comme de vrais Afghans, sans regarder autour, ils s'adonnaient à leurs

souvenirs. Tout en parlant en même temps, ils s'entendaient, se comprenaient. Ils mettaient à jour les bases des données sur leurs copains de classe, chose habituelle, passèrent tout le monde en revue sans oublier personne – rapidement, sans beaucoup d'émotions, comme s'ils faisaient leur devoir. Cela leur prit juste cinq minutes.

Au bout de ce temps, les invités inattendus se levèrent, avec réserve, en se serrant les mains, firent leurs adieux, ensuite Sanka déplaça la plaque de tôle, et ils s'évanouirent dans le noir.

« Il est quand même super bien, mon chef », – pour la unième fois pensa Bogdanov, « Vraiment bien ! Intelligent comme peu ! Il n'avait écouté personne, encore là-bas, à Kaboul, en leur disant « on n'a pas besoin de l'hôtel, on vivra dans une maison délabrée, moitié détruite, même dans une poubelle s'il le faut ».

– Et ces instructions, qu'est-ce qu'elles font dedans ? – se souvint Sergueï après avoir chanté mentalement des louanges à son supérieur.

– Rien, c'est une arme de destruction massive... Ce papier de merde a fait bien de dégâts... Deux lignes ont été changées dans les statuts, et c'était fini ! Le parti a été mis à l'envers. Quand le même organisme est chargé et du projet et de son contrôle, on s'attend tout de suite à la fraude, ensuite à la corruption, et enfin à une crise... Et celui-là, – le conseiller fit un geste de la tête en direction de la fenêtre, – vous êtes copains de classe ? Il est bien sans gêne, ce gars.

– La même cour, la même classe, – répondit Bogdanov. Quant à nos destins..., – il se rappela ce que Lissouchkine venait de lui dire à propos de leur ami Vovka Spivak, se tut.

Les « siens » ne vinrent pas cette nuit-là. L'hôtel brûla entièrement et les corps furent ramassés pas les policiers locaux. Le matin des militaires en jeep vinrent de la garnison, deux personnes en sortirent, regardèrent partout sans rien voir, puis partirent. A l'endroit où s'était trouvé l'hôtel, les gamins rodèrent encore longtemps.

La mer est orange

L'été en Abkhazie touchait à sa fin. Cette année 1992 les hortensias ont fleuri très tôt : les boules des leurs dentelles vertes sont devenues blanches sans qu'on s'y rende compte. Si on les regarde de près, elles ressemblent à de boules de neige, rappelant Leningrad en hiver. En automne, leurs grappes vont devenir d'un rose pâle, les branches se plieront sous leurs poids jusqu'à la terre. Ici personne ne se souvient plus du nom latin de ces plantes, par contre leur parfum rappelant celui du jasmin vanillé, laisse une longue trace dans la mémoire olfactive. Ces grosses inflorescences sphériques perchées au bout de longues tiges rentrent dans des fenêtres ouvertes, embaument les pièces d'une fragrance enivrante. Le soir, quand la fraîcheur descend des montagnes et repousse l'air chaud cers la mer, ce parfum devient encore plus présent.

Une fenêtre d'une petite maison en bois donne sur les deux sommets de la montagne de Soukhoun. Une route goudronnée qui à cette heure semble bleue, commence au pied de la montagne et monte en épingle à cheveux ; à cette heure elle est couverte de tâches multicolores des automobiles. Si on regarde à gauche, on voit par-dessus des toits une étroite bande azur – c'est la mer. Mais voici que le ciel, blanc d'abord, commence à s'empreindre de la douce lumière du soleil. Le soleil apparaît enfin, et son rayon venu de derrière la montagne rentre dans la pièce en désordre : il éclaire le dossier d'une chaise chargé de vêtements, s'arrête sur le visage d'une femme encore endormie. Ces cils tressaillirent.

- Lenouchka, tu es réveillée ? - un jeune lieutenant de la marine lui caressa les cheveux. La femme répondit par un mouvement imperceptible de ses cils. Oui-i-i ! Réveillée-e ! dit le lieutenant en souriant. Assis au bord d'un simple lit métallique, il touche de sa main le visage de sa femme, comme pour le protéger de la caresse du soleil, se penche et l'embrasse encore et encore. Puis, il met tendrement sa main sur le ventre déjà bien visible :

- Dommage que tu n'as pas le droit aux agrumes, les gens d'ici nous ont amené deux barges de mandarines, pas encore super mures, mais bien bons. Ça nous tient place du déjeuner.

- Igoriok, pourquoi tu es en uniforme ? - chuchota Elena. Il y a une fête ?

- Non, non, hier vers le soir, à Gagra il y a eu un débarquement des troupes géorgiens. Tu te rends compte ? Sous le drapeau de la marine russe, tu sais, à la croix de Saint André. Cela veut dire qu'ils n'ont rien changé sur les bateaux après la séparation des flottes. Ou bien ils l'ont fait exprès... Sur un bateau se trouve cet ancien membre du politburo. Je ne serai pas surpris s'il se croit toujours ministre des affaires étrangères. Quant à l'uniforme, c'est pour le cas où...

- Quel cas ?

- Y'aura pas de cas, ne t'inquiète pas. Je reviendrai vite, ce soir, on va faire un tour en bateau. Tu te souviens, on nous l'a promis. Le lieutenant imita la conduite de la vedette en chantonant : le ciel est orange, la mer est orange, la, la, la...

Igor partit sans prendre de petit-déjeuner. Elena resta un moment au lit, imaginant avec plaisir leur promenade du soir.

Elena et Igor étaient mariés depuis une année. Igor, jeune médecin, venait de terminer l'Université de la médecine militaire et était envoyé en Géorgie pour approbation d'un nouveau médicament. Le régiment des

gardes-frontières où il se trouva était censé de garder les frontières maritimes de l'ex URSS. Elena avait suivi son mari, et ils louaient pour l'instant une petite pièce dans une maison particulière. De la maison une rue plantée de palmiers chinois et de dattiers descendait droit vers la mer - avenue Léon, ancienne avenue Lénine. Igor travaillait à deux kilomètres de la maison, là où étaient amarrés des bateaux militaires de toutes sortes. Igor y allait tous les matins.

Pensant qu'il fallait faire de petites courses pour le soir, Elena alla au marché du centre de Soukhout. Ayant attendu un bus sans succès, elle décida d'y aller à pied : d'abord jusqu'à l'avenue Mira, ensuite à gauche jusqu'à la rue Marx. C'est là qu'elle vit cet homme : il courait, tout en témoignait une forte émotion. Le transport ne marche pas, dit-il, une bombe a explosé au marché, il y a des victimes et beaucoup de blessés. Pendant qu'ils parlaient Elena eut l'impression qu'autour d'eux quelque chose changeait imperceptiblement : voici un groupe d'enfants qui couraient, des femmes éplorées avec de grands sacs.

Elena décida de revenir à la maison. Ce chemin de retour lui parut plus long et plus difficile : des barrages antichars étaient apparus, des hommes armés patrouillaient dans le parc Lénine près de sa maison.

Ce jour-là des régiments géorgiens entrèrent à Soukhout ; près du Pont Rouge des miliciens abkhazes et des habitants armés les arrêtaient. C'était à deux pas du port militaire. Des hélicoptères géorgiens étaient venus Dieu sait d'où, et disparurent après avoir mitraillé l'hôpital militaire et le bâtiment du Soviet suprême. Radio, télévision et téléphone étaient muets, l'électricité coupée. Des bruits terrifiants se propageaient : tous les

criminels étaient relâchés des prisons, et maintenant ils rôdaient en ville en tuant, violant, pillant.

Le propriétaire de la maison, un homme corpulent de plus de quatre-vingt ans, essaya de calmer Elena, lui conseilla d'aller à Sotchi. Pas la peine de chercher Igor, il fallait pas non plus aller vers le port de commerce où l'on préparait des barges pour évacuer les vacanciers : la foule y était déjà trop dense, dans son état c'était dangereux. Le port militaire n'était pas loin, mais les bateaux russes étaient déjà partis pour Gagra.

La conversation fut interrompue par les cris venant de la cour et le hurlement du chien blessé. Des hommes armés firent irruption dans la maison, renversèrent le vieux, ligotèrent sa nièce et Elena.

Un des agresseurs, petit et sale, viola la nièce, les autres ne lui prêtaient aucune attention, ils étaient occupés à mettre à sac toute la maison. Le courtaud, essoufflé, s'apprêtait à « s'occuper » d'Elena, quand quelqu'un cria :

- Batono, et celle-ci, quoi faire avec elle, regarde son ventre, je la tue ? Le message était adressé au chef en uniforme du lieutenant de la garde présidentielle géorgienne, le type parlait russe pour être compris par la jeune femme. Le chef au rez-de-chaussée était occupé à inspecter leur butin en jetant de temps en temps le regard dédaigneux au vieil homme assis par terre au coin de la pièce.

- Laisse tomber, morveux, amène-les par ici et vas chercher les autres.

Le petit pervers, déçu, traîna les femmes par les cheveux en bas de l'escalier, les envoya au sol par un fort coup de sa botte et en rigolant urina sur leurs têtes.

Entre temps, la bande, sans avoir trouvé grand chose dans la maison, interrogea le vieux sur les armements des abkhazes. Sans obtenir de réponse, ils lui exigèrent de l'argent, un million, puis trois. Battu, le vieux perdit connaissance. Alors les bandits le tor-

turèrent jusqu'à l'aube avec un fer à repasser, mais repartirent bredouille.

Le matin vint « le deuxième service » - des criminels. Ils continuèrent de torturer le vieux, demandèrent, eux aussi, un million. Puis ils virent des femmes par terre : surpris de découvrir qu'elles étaient vivantes, ils les retournèrent : des êtres sans âge, couvertes de sang et de boue, en robes déchirées, sentant l'urine ne leur provoquèrent que du dégoût. Ils retournèrent vers le vieux, le suspendirent par des menottes à un arbre et continuèrent à le battre, cette fois sans rien demander. Puis, fatigués, commencèrent à égorger les poules dans la cour.

En ce temps Elena qui était couché sur le ventre, put dénouer ses mains et celles de sa voisine, ensuite elles montèrent à l'étage ; par la fenêtre de sa petite chambre Elena sauta sur les boules blanches de hortensia en fleurs. La nièce du vieux la suivit ; les femmes décidèrent de rejoindre le port militaire.

En 24 heures, la ville avait tellement changé qu'elles la reconnaissaient à peine. La veille les hélicoptères géorgiens l'avaient bombardée toute la journée, de sorte que maintenant autour on ne voyait que des ruines fumantes entourées par des torches d'arbres en feu. Devant l'entrée du parc, il y avait un camion chargé de cadavres. Les corps y avaient été jetés avec des affaires personnelles : sandales, chapeaux, chaussettes, robes. Les deux femmes se faufilaient, non sans difficultés, entre des bâtiments détruits.

Entrées dans une cour, elles virent le spectacle qui leur provoqua une vive malaise : d'un grand trou creusé au milieu de la cour on entendait des hurlements de femmes enterrées jusqu'au poitrine et tenant dans leurs bras levés leurs enfants. Des hommes armés se promenaient autour, ils parlaient dans leur langue ; il était difficile de comprendre si c'étaient des Géorgiens ou des Abkhazes : le boucherie était mutuelle.

Les deux femmes longeaient une avenue menant au port. Au bout de la rue il y avait une petite maison habitée par un Géorgien que toute la ville connaissait : il tenait une petite boutique de vin qu'il ouvrait à la demande jour comme la nuit. Maintenant les fenêtres y étaient cassées, autour de la maison le sol était jonché de mélange de bouteilles vides et de jouets d'enfants : petits trains, fusées en caoutchouc, voitures multicolores. Et au milieu de tout cela – le corps de la femme du propriétaire dans une immense flaque de sang. La façade du magasin donnait sur le quai Roustavéli, le corps du vieux Géorgien était là, cloué sur sa porte.

Il ne leur restait qu'une centaine de pas jusqu'au débarcadère du port militaire. Pas un seul bateau russe en vue. Rien qu'une petite vedette qui tournait en rond essayant de prendre en remorque une seule barge qui restait là. L'embarcation précédente pleine de réfugiés, venait de prendre le large entraînée par une petite remorque à peine visible à cette distance. Sur le quai se pressaient quelques dizaines de personnes – des vieux et des femmes avec leurs enfants. La barge restante était leur seul espoir. Le bateau-hôpital « Enissée » envoyé de Sébastopol pour évacuer les réfugiés, venait d'entrer dans le port de Soukhout, mais déjà entre lui et la côte on voyait aller et venir plusieurs vedettes géorgiennes, tandis que de l'autre côté, sur l'avenue, deux chars de guerre avançaient lourdement entourés de soldats de la « garde » géorgienne.

Les gens, voulant se sauver coûte que coûte, se jetaient dans la cale, atterrissaient sur les mandarines comme sur un matelas moelleux. Elena se tourna cherchant sa copine, en vain ; était-elle déjà dedans, avait-elle décidé de revenir à sa maison ?

Elena monta sur deux planches frêles faisant office de passerelle, essaya de descendre dans la cale, trébucha, tomba sur les gens qui y étaient déjà. On souleva

avec précaution la femme enceinte, la mirent en lieu sûr. Les gens autour se regardaient avec inquiétude et joie : bientôt ils seront loin de cet enfer.

Ici, au fond de la barge rouillée, ça sentait les mandarines, la paix, rien ne parlait de la guerre, sauf peut être des douilles dans les mains des enfants qui se vantaient les uns aux autres de leurs trophées.

Quand la remorque entraîna la deuxième barge loin de quai, un hélicoptère passa en direction de la ville, où la canonnade se renouvela de plus fort. Les chars se dirigèrent vers le port de commerce où avait mis cap « Enissée ». Du côté de la mer, un petit lance-torpilles s'approchait des deux barges ; sur la côte on vit apparaître un canon léger. Des militaires géorgiens commencèrent de tourner ce canon dans la direction des barges ; ils faisaient cela posément, avec pondération. La première embarcation, se trouvant à une distance favorable, constituait une très bonne cible ; la seconde venait de quitter le port, et le son de sa sirène, fort, entrecoupé, tel un cri d'un être blessé et sans défense, couvrit tous les autres bruits : vrombissement des hélicoptères, grondement des chenilles des chars sur le quai, hurlements des « gardes » se démenant autour du canon.

Elena n'avait ni forces ni envie de comprendre, de bouger ; elle était couchée au sol parmi des sacs, regardait devant elle sans aucune émotion. A côté d'elle, d'une fente dans le métal rouillé, un tout petit crabe incolore sortait vers la lumière. Elena avait enduré tout ce qu'elle pouvait, avait fait tout à quoi elle était capable. Maintenant ses sens étaient éteints ; aveugle, sourde, elle ne pensait qu'à son enfant, elle ne souhaitait qu'une chose – que la barge l'amène enfin très loin de tout ça.

L'obus du canon fit très vite couler la première barge en amenant au fond de la baie de Soukhout des dizaines de vies. Sur la surface de la mer des boules

oranges, vertes, rouges de mandarines dansaient comme des confettis après une joyeuse fête.

La deuxième barge prenait le large en attendant son sort.

Sur la vedette russe venant du côté de la mer, on arrêta le moteur, l'immobilisant entre la barge et la côte.

– Qu'est ce que tu fais, fumier, criait un officier dans le mégaphone, en tirant des coup de pistolet en air, – C'est la guerre avec la Russie que tu veux, salaud ! Va, tire sur moi ! Surtout ne rate pas, crapule ! L'officier montrait le drapeau tricolore hissé sur le mât, le drapeau qui distinguait son bateau de ceux des géorgiens.

Elena reconnut la voix de son mari, mais elle ne put bouger pour lui faire signe. La remorque continuait de faire lentement son travail, ramenant la barge de plus en plus loin de toute l'horreur de cette journée, de la côte de Soukhout et son canon, du bateau avec Igor sur le pont.

Deux matelots du lance-torpille jetèrent des bouées de sauvetage : au milieu du méli-mélo des mandarines étaient apparues des têtes des survivants de la première barge. Ils purent attraper les bouées et maintenant essayaient, avec beaucoup de mal, de nager vers la côte. Ni le hurlement de sirène de la remorque, ni les cris des gens de la barge ne purent couvrir la voix de l'officier : Igor continuait de tirer tandis que dans sa tête tournaient en rond les paroles d'une chanson que petit il avait entendu chanter par une fille géorgienne « le ciel est orange, la mer est orange, l'herbe est orange... ».

Il ne restait que quelques encablures de la côte quand une forte explosion mit en éclats le canon et la moitié du quai. C'est le commandant du bateau qui avait lancé son unique torpille. Le bateau put quand même s'amarrer, et les deux officiers sautèrent par terre et coururent sur l'avenue Léon là, où étaient restées leurs familles.

Tout essoufflé Igor fonça à l'étage de la maison ; personne dans leurs chambre. Les meubles et la vaisselle cassés, les affaires éparpillées, les restes des hortensias

sous la fenêtre. Dans la cour, il vit la nièce du logeur qui s'efforçait de décrocher de l'arbre le corps mutilé de son grand-père.

Igor avait presque perdu la voix : « où est Léna ? », chuchota-t-il. Il souleva le vieux, le descendit, le coucha par terre. Il n'osait toujours pas regarder la femme de peur de lire la réponse dans son regard. Celle-ci, après avoir mis une couverture sur le corps, leva la tête. « Dans la barge. Avec les mandarines. » Elle le dit sans le regarder de face, toute dans sa douleur. C'était clair : si c'est dans la première, elle est morte, si dans la seconde – elle allait en ce moment dans la direction de Sotchi.

Le matin la ville de Gagra était prise par les Géorgiens. L'objectif de leur embarquement avait été de couper l'Abkhazie de la Russie. C'était fait, et maintenant les bateaux russes, un après l'autre, quittaient le port de Gagra se précipitant au secours de l'hôpital flottant avec les réfugiés de Soukhout.

Alexei qui commandait le lance-torpilles, comprenait bien que son vieux bateau n'était pas de grand secours : l'équipage ne comptait que la moitié de son effectif, il n'y avait que deux officiers – lui-même et le médecin ; et comme armement – une seule torpille d'aviation. C'était peut être là la raison pour laquelle il était venu à Soukhout sans en mettre en courant ses supérieurs. Sa famille était en danger, en plus c'était tout près : une heure aller-retour. « La radio était en panne depuis longtemps, personne ne pourra m'y empêcher », parlait-il tout seul.

Le débarcadère du port était démoli, mais Igor y trouva cinq personnes de la première barge : les matelots les avaient repêchés. Le lieutenant ne leur posa pas de questions de peur d'apprendre le pire, il n'espérait que le miracle. Son travail dans la situation présente était d'essayer de faire passer son bateau au milieu des bateaux ennemis bien armés, prendre le large. Et sur le chemin de Sotchi de rejoindre la deuxième barge...

Au bout d'une demi-heure, le commandant n'était pas toujours là. Igor faisait les cent pas sur le pont en regardant de temps en temps en direction de l'avenue de Léon. Enfin il vit Alexeï – celui-ci apparut au fond de la rue, il marchait au milieu d'une démarche incertaine, s'arrêta, fit encore trois pas, puis tomba. Les tirs ne s'entendaient pas, mais un instant après l'avenue fut pleine de militaires en uniforme des gardes présidentielles.

– Larguez les amarres ! – sa propre voix surprit Igor, il ne voulait pas penser aux nombreuses règles qu'il fallait respecter avant de donner un tel ordre, il ne s'en souvenait plus.

Le lance-torpille obéissant au dernier officier resté à bord, se dirigea vers le large.

Maria, tout simplement

– Brrejnev ! Brrejnev ! Brrejnev, – une femme âgée prononçait le nom du secrétaire général tout bas, mais avec un effort, comme si elle le repoussait hors de sa bouche. Elle était assise dans un vieux bus, regardait par la fenêtre et répétait ce nom en lui communiquant chaque fois une intonation différente et en l'accompagnant d'un geste énergique : de son index elle pointait un interlocuteur invisible. Elle ne s'intéressait guère aux autres voyageurs, qui, de leur côté faisaient semblant de ne rien voir ni entendre. Cinq minutes avant le terminus, le bus freinait légèrement, s'arrêtait, le chauffeur ouvrait la porte pour cette passagère que personne ne connaissait. Elle descendait, restait sur le trottoir enneigé en attendant, on ne sait quoi, de ce matin sombre et froid, continuait son monologue, tandis que les autres, effrayés, la regardaient à travers les vitres embuées.

La scène se répétait chaque jour. Ce car de ramassage était chaud, mais imprégné d'une odeur d'essence. Depuis cinq heures du matin il faisait le tour de la petite ville, ramenait les ouvriers à la fabrique de volailles. La « folle » prenait ce car toujours au même endroit pour une vingtaine de minutes, après quoi elle se levait et, d'un pas sûr, s'avancait vers la sortie. Les usagers s'y étaient habitués comme ils l'étaient à la sirène d'usine : dès que le travail commençait personne n'y pensait plus.

La directrice de l'abattoir de la fabrique s'appelait Ekaterina Pavlovna Nelidova. En décembre de 1970 – c'était l'année de la centième anniversaire de Lénine – elle eut une fille qu'elle appela Maria. Plus tard, en présence d'hommes la mère aimait dire que c'était son cadeau pour le jubilé d'Ilitch ; elle ne précisait pas duquel Ilitch elle parlait – à l'époque à la radio et à la télé on parlaient plutôt de l'autre Ilitch – Léonid. Ekaterina Pavlovna n'avait pas de mari, elle élevait seule sa petite fille.

La mère et la fille vivaient pauvrement dans une banlieue de Leningrad, une petite ville de Gorélovo. La vieille maison en bois qu'elles habitaient abritait cinq familles. Depuis toute jeune Maria était déjà indépendante : le matin se levait seule, allait à l'école ; en rentrant elle faisait ses devoirs, préparait le dîner. La mère ne rentrait que très tard dans la nuit : après le travail elle faisait des courses. Fatiguée, énervée, tombant de sommeil, elle avait juste le temps pour manger ce que Maria avait préparé, pour jeter un coup d'œil dans les cahiers de classe sa fille et pour la sermonner ; puis elle s'endormait.

Les ouvriers manquaient à la fabrique d'une façon chronique. Pour arriver à produire sept mille poulets par jour et pour donner aux familles une possibilité de joindre les deux bouts, la directrice permettait à Macha et à ses copines de travailler pendant les vacances scolaires. Comme quoi, les filles pouvaient voir et entendre « la folle » dans le car de ramassage. Arrivées dans l'atelier de l'abattoir elles mettaient des blouses blanches, des tabliers, des bonnets et des gants en plastique vert et commençaient « l'exécution » : coupaient les têtes des poules, enlevaient les abattis.

Maria tint de sa mère l'amour pour la couture, ce fut sa passion. Elle pouvait coudre un pantalon, une robe ou une chemise, et cela lui causait un vrai plaisir. Ca changeait de son sombre quotidien, des entrailles des poules mortes.

Après le collège elle entra dans un lycée professionnel et deux ans après elle devint une spécialiste de construction de vêtements. Ce qu'il lui réussissait le mieux – c'étaient des patrons compliqués, sophistiqués ; en plus elle savait faire des broderies avec n'importe quelle machine à coudre. C'est pourquoi après avoir terminé ses études elle n'eut pas de difficultés pour trouver du travail dans une coopérative. Les clients affluèrent tout de suite, le bon salaire – avec. Maria commença à bien s'habiller, pris habitude d'aller au cinéma avec des copines. Les films qu'elle aimait le plus parlaient des voyages, des pays lointains, de l'Amérique du Sud. D'un des films elle retint la chanson qu'elle chantonnait tout le temps : « ... verrai-je le Brésil, Brésil, Brésil, verrai-je le Brésil avant de devenir vieille ?.. »

Quand Maria eut 18 ans sa mère mourut de cancer. Comme leur logement était propriété de la fabrique, Maria n'y ayant plus le droit dut le quitter.

D'abord ses copines la dépannèrent : elle dormait tantôt chez une, tantôt chez une autre ; sans en être trop embêtée, elle disait : « je suis comme un lézard des îles Caïmans – il vit en Amazonie, mais n'hiverné jamais dans le même endroit ». D'abord cette vie « romantique » lui plaisait. « Je pourrai vivre dans une cabane, – disait-elle à ses copines, – ça ne me dérange pas. Je n'ai ni parents ni logement, tout ce que j'ai, c'est mon droit de voter ! » A vrai dire, ce n'était pas vrai – pour voter il fallait avoir un domicile fixe qu'elle n'avait pas.

En 1990 elle en eut marre, et – par déception ? – elle prit la décision de se mettre avec un jeune « homme d'affaire » Ignate – un gars de médiocrité étonnante, déjà presque chauve, mais avec de l'argent. A l'école il avait été un mauvais élève, mais gagnait déjà de l'argent en faisant des spéculations du chewing-gum : il en demandait aux touristes étrangers, puis le vendait aux camarades de classe un rouble une lamelle. Comme quoi il avait appris le « business » depuis les bancs de l'école.

2.

Maintenant la vie de Maria devint un torrent ingérable : ou bien elle avait beaucoup, trop d'argent, ou bien elle n'en avait pas du tout ; tantôt la fête interminable, tantôt tous les deux se cachaient des créanciers, devenaient pâles, abattus. Dans ce dernier cas ils commençaient à faire leurs bagages – mettre dans des sacs du linge, des sous-vêtements, des tennis. Cela pouvait servir dans deux cas de figure – ou bien pour aller en prison, ou bien pour « plonger en profondeur », c'est à dire, se cacher des bandits et créanciers.

Au début de l'été du 1992 ils acquièrent à moitié prix un conteneur de café soluble d'Israël. Les grandes boîtes bleues un peu cabossées avec des lettres rouges partirent comme de petits pains, les gens ne se demandaient même pas pourquoi les boîtes étaient en cet état. Ignat et Maria gagnèrent une grosse somme et décidèrent de faire un voyage en Europe. Où aller ? A Paris bien sûr ! Dans une agence de voyage ils achetèrent des billets d'avion et deux chambres dans un hôtel deux étoiles à Montmartre – une pour Maria et Ignate, l'autre – pour leurs amis et compagnons ; ils achetèrent également trois excursions.

Les voilà qui marchent dans des rues de la ville qui à l'époque faisait rêver tous les Russes. Sans connaître aucune langue, sans aucun « bagage culturel », simples et candides. Une énigme de ces « hommes d'affaires » des années troubles.

Les sacs remplis des bricoles de « Tati » de la place de la République, ils prirent un petit bateau sur la Seine. Ils suivirent les explications du guide en tournant la tête de gauche à droite – à droite l'île de la Cité et Notre Dame – un vieux film avec Quasimodo et Gina Lollobrigida leur vint à l'esprit... puis la Seine tourna à gauche et ils virent à droite la place de la Concorde ; avant le pont Alexandre III – les Invalides. Les Invalides ? – Maria ne

comprenait pas pourquoi : Napoléon y est enterré, c'est vrai, mais il n'était pas invalide ? Elle savait par contre – grâce à un autre film – « Waterloo » que celui qui causa la défaite de Napoléon était le maréchal Grouchy, alors pourquoi son cœur avait été mis à côté de l'empereur ?

Ils virent un très grand Champs de Mars, le bâtiment de l'Unesco, les tours de la Conciergerie où Marie-Antoinette avait attendu sa décapitation...

Malheureusement, de tout ce qu'ils avaient entendu, presque rien ne resta dans leurs têtes. Ils sont descendus du bateau près du pont d'Iéna – là, tout près, se trouvait, très haute et toute illuminée, la tour Eiffel. Près du pont on leur montra l'endroit où quelques années avant se trouvait une péniche – la maison de Pierre Richard... ou peut être d'Alain Delon ? Le guide n'en était pas sûr. Evidemment qu'ils connaissaient bien « le petit Alain », tout le monde l'adorait, et Maria n'était pas une exception – les bruns aux yeux bleus lui plaisaient. Penses tu !

Maria et Ignat ne montèrent pas sur la tour – ils eurent faim. En quittant les copains ils entrèrent dans le premier restaurant venu. Ils s'installèrent à table et regardèrent la carte. Il faut dire que les deux premiers jours ils avaient mangé dans des restaurants où, à côté du nom de plat il y avait sa photo. Or, cette fois-ci rien n'était clair ! La déception fut d'autant plus forte qu'en sautant l'excursion prépayée sur la Tour ils avaient perdu au moins vingt dollars ! Rien à faire ; le serveur avait déjà passé plusieurs fois devant eux – réfléchissent-ils toujours ?

Le jeune « homme d'affaires » se décida : en regardant le serveur droit dans les yeux Ignat répéta plusieurs fois « niam-niam, niam-niam !... » en essayant de le prononcer avec des intonations variées et en dodelinant la tête – pour ne pas paraître trop borné.

Il faut rendre hommage au personnel des cafés parisiens – ils sont habitués à tout, sont prêts de tout faire pour tous les touristes, même les plus bizarres.

Nos deux héros eurent de la soupe à l'oignon dans de petits bols, des côtes d'agneau aux petits pois et une casserole avec des coquillages noirs. Ce fut bien bon, ils se sont dit qu'ils auraient de quoi parler aux amis ! Par contre ils n'eurent pas de pain ni de vin, et c'était trop tard pour en demander. Mais ce n'était pas grave. Le reste du groupe descendit de la Tour, maintenant il fallait aller au Sacré Cœur – la basilique blanche qu'on voyait de partout.

Ils étaient fatigués. De traîner dans les musées, d'écouter le guide et ses histoires sur Napoléon, Mirabeau et Danton... Fatigués de manger beaucoup et toujours la même chose... Ignat rêvait déjà du hareng aux oignons frais ou aux brochettes de porc avec un bon verre de vodka. Et que ce soit au bord d'une rivière, et avec des copains pour pouvoir taper le carton !

Maria pour qui c'étaient les premiers musées de sa vie, s'imprégnait de tout, voulait tout savoir : a-t-on trouvé ce pilote disparu, l'auteur du « Petit Prince » ? Elle apprit même son nom complet : Antoine Marie Jean-Baptiste Roger de Saint-Exupéry !

Elle n'avait pas envie de quitter cette salle du Louvre où sur un tableau une jeune femme admirait le jeu des bébés dans un jardin. « Quelle belle vie ! », pensa Maria s'arrêtant rêveuse. Ignat l'attrapa par le bras, l'attira loin du tableau de Raphaël : il ne fallait pas perdre leur groupe.

Maria plongeait de nouveau dans la vulgarité du réel. Un des copains vomit sur le parquet de la salle de la Joconde : la nuit précédente il avait trop bu pendant une partie de cartes. Il aurait pu être comme les autres : même saouls, pardon – pas clairs – ses copains essayaient de se tenir droit, regarder des deux côtés sans trop tourner la tête – juste en bougeant leurs yeux. Tandis que cette brute-là voulait toujours se distinguer des autres !

Tout de suite, on ne sait bien d'où, une femme en blouse blanche et en gants en caoutchouc vint avec sa pe-

tite charrette ; elle répandit de la sciure sur la flaque, ramassa les restes du petit déjeuner du collègue d'Ignat et, sans faire attention aux touristes, mit le tout dans un petit seau en plastique rouge, après quoi elle disparut.

Le reste de leur séjour Maria passa à l'hôtel avec son compagnon : il ne voulut pas qu'elle dépense leur argent. Son comportement ne la réjouit pas : elle espérait toujours de le persuader d'aller un jour au Brésil. Il le fallait à tout prix ! Elle avait vu à la télé qu'en Amazonie vivaient des lézards géants qui avalaient de gros coquillages. Peut-être même avec une perle à l'intérieur.

– Imbécile ! – avait réagi à ces rêves une de ses copines, – à quoi ça sert, un lézard ? Dis à ton Jules qu'il t'offre des perles, sans lézard. Qu'est-ce que tu vas faire avec un lézard ? Et comment retirer la perle ? Tu piges le problème ?

La chambre de Maria et Ignat était le lieu de réunion pour toute la compagnie. Tout le monde avait l'habitude de fumer en jouant aux cartes. Comme quoi, un soir un d'eux avait fait tomber une cigarette allumée sur le petit canapé sans y faire attention ; quand ils le remarquèrent, il était trop tard : la cigarette avait fait dans le matelas un trou grand comme une soucoupe. La vue de ce trou les dégrisa tout de suite : l'hôtel allait leur faire payer les dégâts tandis qu'ils n'avaient presque plus d'argent. Les uns proposèrent de mettre un coussin sur le trou, les autres – d'acheter un plaid pour le mettre dessus... La proposition de Maria surprit tout le monde par son radicalisme :

– Vous allez tout de suite acheter une scie et de grands sacs à vêtements. On va mettre très fort la musique à la télé. Ensuite vous allez scier le canapé en petits morceaux et vous allez sortir le tout dans les sacs à vêtements et le mettre dans des bacs à ordures pas trop proches d'ici. Surtout n'y laissez pas les sacs, juste le contenu !

Maria essayait de bien enfoncer son plan dans les têtes des « hommes d'affaires » qui l'écoutaient, sans trop réfléchir, en « garde à vous »...

Le matin suivant la femme de chambre ne crut pas ses yeux. Elle commença à parler très vite, en français bien sûr, énervée et désespérée. Ensuite elle appela la responsable. Celle-ci était déjà habituée que les touristes russes ramenaient des serviettes, chaussons et champoings ; par contre un canapé ! C'était du jamais vu !

Ignat ne pouvait pas rester sans se moquer d'elles : il s'approcha de la femme de chambre, se tourna et se tapa les fesses. Le geste les acheva, elles tournèrent les talons et partirent.

Ce fut la fin de la première rencontre de Maria avec Paris et l'art européen. Peut-être la dernière aussi, puisque Ignat n'était pas prêt de recommencer : « On a perdu le temps. On aurait mieux fait de continuer d'acheter et de vendre que de contempler ces tombes et autres vieux murs ! »

3.

L'appartement à Leningrad qu'Ignat avait acheté après avoir vendu le grand lot du café, leur servait de logement, du bureau et du local d'accueil des clients. Dans un couloir ils avaient aménagé une place pour la secrétaire – jeune fille avec le diplôme de la faculté des lettres – qui répondait aux appels téléphoniques :

– Oui, ici le quartier du général Dénikine, je vous écoute.

– Arrête tes blagues, – l'interrompit Ignat, – il n'y a personne, tu comprends ? Prends des notes et ne dis rien de plus ! Par contre si on appelle de la Hongrie, dis-le moi tout de suite !

Mais la fille ne pouvait pas s'empêcher de blaguer : « Ici le quartier général de la première Armée de cavalerie », ou bien « Ici le Centre Fraises sauvages du camarade Bergman »...

Le jour de l'an s'approchait, mais le champagne hongrois n'arrivait toujours pas. Ignat avait mis dans ce gros lot de « Madame Pompadour » tout son argent. Il avait été assez malin pour louer un vrai camion frigo à deux

mille dollars : certains de ses collègues, voulant économiser, avaient loué pour rien de simples camions bâchés. Eh bien, quand ceux-ci étaient descendus des Tatras, les goulots de toutes les bouteilles avaient été comme sabrés – à cause du changement de pression.

Ignat, de son côté, attendait toujours, et on était déjà à la fin de décembre.

Pour tout dire, ils comprirent déjà qu'ils n'avait pas assez réfléchi : la particularité de ce type de marchandise est telle qu'après le 31 décembre personne n'en aurait besoin.

Le breuvage mousseux vint justement le 31 quand les magasins n'en voulurent plus. Le lot fut envoyé aux entrepôts ; malheureusement faute d'argent ils les prirent sans chauffage. Leurs caisses de champagne étaient maintenant stockées avec des matériaux de bâtiment en attente des fêtes les plus proches – le 8 mars.

Comme le malheur ne vient jamais seul, au mois de février la température chuta brusquement jusqu'à moins vingt-cinq degrés. Le gardien appela le « Quartier du Général Dénikine » :

– Ecoutez ! – à l'autre bout du fil ils entendirent des petits coups secs, comme le bruit du compteur de radiation.

– C'est vos bouteilles qui éclatent ! Allo, vous entendez ? que dois-je faire ? – criait le gardien.

Maria fut la première à réagir : « Brûle les planches qui sont là ! Il y a encore des gros rouleaux de plastique, mets-les par-dessus, puis essaie de laisser rentrer la fumée sous le plastique !

Maria était audacieuse en tout, on le savait bien ; sans être directement dans les affaires du patron, son compagnon, elle était capable de trouver de bonnes solutions.

Ils perdirent un tiers du lot. Dans les autres bouteilles le dépôt était formé, il était impossible de les vendre. Ce fut encore une fois Maria qui trouva : il fallait vendre ces bouteilles à moitié prix dans des restaurants.

– C’est vrai ! – osa la secrétaire, – dans un resto le serveur tient la bouteille dans une serviette – je ne sais pas pourquoi, peut être pour ne pas avoir froid à la main ?

Toute la compagnie se tourna la tête vers leur « philologue » ; dans leurs yeux il y avait de l’étonnement et du respect – ils avaient toujours cru que cette serviette était là pour s’essuyer les mains... ou la table.

Un des jours de ce février glacial Ignat revint à la maison maussade, inquiet.

– Macha, c’est fini, je suis cuit.

Voyant le visage livide de son compagnon Maria pensa que les affaires avaient si mal tourné, qu’il fallait disparaître pour rester en vie. Mais Ignat continua de marmonner des choses bizarres, impossibles à comprendre. Maria voulut que Ignat reprenne tout dès le début.

– Mon cœur pompe tout mon sang du côté droit, et ne pompe pas assez du côté gauche, – expliqua Ignat tout penaud.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Je suis passé ce matin à l’entrepôt, eh bien, il y fait très froid ! j’avais mis mon manteau en mouton retourné, des bottes... J’avais bien chaud, de mon côté droit, mais à gauche j’avais très froid.

– C’est à moi que tu le dis ? T’es vraiment imbécile malgré ton diplôme... acheté. Il fallait m’écouter, je t’avais dit quoi ? n’achète pas chez les Arabes ! Donne-le moi, ton manteau...

Maria prit le manteau tout neuf venant de Paris, et, en le retournant montra à Ignat : la manche gauche n’était pas doublée de fourrure.

...Le temps passait, mais la prospérité du jeune businessman et de ses camarades se laissait attendre. Maria se souvenait de plus en plus souvent du tableau du Louvre, la quiétude qu’il lui avait procurée. Il fallait agir, fallait qu’elle gagne de l’argent elle-même. Elle ne pouvait plus compter sur Ignat. En plus son sentiment pour le jeune homme devenait de moins en moins fort.

Un mois après ils durent vendre l’appartement pour pouvoir rendre les dettes ; la secrétaire partit aussi. Leur nouveau logement – une pièce dans un appartement communautaire – était si petit, qu’il n’y avait de place que pour deux lits pliants, et des sacs avec leurs vêtements. Maria ne voyait pas Ignat que quelques instants dans la journée : il courait d’une « affaire » à l’autre, mais surtout d’un créancier à l’autre. « Je ne suis là pour personne », – disait-il à Maria et disparaissait pour de bon pendant plusieurs jours.

« Cela suffit, – se dit Maria, – j’en ai assez. Il faut partir. Sinon ce serait moi que les créanciers viendraient voir. Il n’a pas envie d’enfants, il ne veut pas aller avec moi au Brésil ; il a doit de l’argent à tout le monde... ». Elle sentit une déception si profonde qu’elle le quitta.

4.

Le train Saint-Petersbourg – Varsovie entra en gare à l’heure. Du wagon du second classe une quarantaine de personnes chargées de malles, valises et autres baluchons, sont descendues sur le quai. Dans la foule on pouvait distinguer quatre jeunes filles qui se tenaient ensemble : de toute évidence elles s’étaient liées d’amitié durant le voyage, et maintenant hésitaient de se quitter. Toutes les quatre sont venues pour être filles au-pair, nounous ou femmes de ménage aux alentours de la capitale polonaise. Quelqu’un devait venir les chercher.

Une vieille femme apparut ; habillée d’un pardessus râpé qui ne cachait pas des jupes en tissus brillant, toutes de couleurs différentes, et des bottes marron, trop étroites pour ses jambes lourdes, elle tenait une feuille de papier. Les lettres russes écrites à un feutre bleu étaient à peine lisibles.

– C’est tout de ce wagon ? – sa voix était rugueuse, on la devinait enrhumée. Par contre elle parlait russe sans un moindre accent. – Il doit y avoir encore deux... Vous les

avez perdues en route ? Qui va les chercher maintenant ? La voiture ne peut pas attendre. Ne peut pas attendre.

Elle a ajouté encore quelques mots en polonais, puis, désespérée, renonça, et se dirigea vers la sortie suivie de la petite troupe. Les filles se regardaient en haussant les épaules : non, depuis Saint-Pet on n'a vu personne d'autres.

Entre les quatre c'est Maria Nelidova qui faisait autorité – les filles occupaient le même compartiment, et c'est dans le leur que le thé était toujours bien infusé, le linge sec, le sol propre. Le voyage était payé par une agence intermédiaire. Avant le dernier arrêt Macha alla voir le conducteur, essaya d'obtenir quelques renseignements supplémentaires. Elle apprit que de petits groupes se rendent en Pologne pour travailler, surtout ces deux derniers mois. Si on les a vus revenir ? Non, personne. Peut être les filles rentrent une à une ? Non, pas un seul groupe...

Dans une impasse, près de la gare, elles ont vu un minibus, s'installèrent gaiement ; le bus partit. Mais il s'arrêta une demi-heure après. La vieille les conduisit vers un camion. Au fait c'était un camion frigorifique. Macha sentit une inquiétude, attrapa sa voisine, l'entraîna vers le bois qui était à une quinzaine de mètres d'elles.

Six mecs robustes jetèrent les filles par terre, les garrottèrent, bâillonnèrent, et, en traînant les filles vers le réfrigérateur, les mirent au sol, les couvrirent avec de vieux matelas. Les portes en acier se refermèrent, sans que les prisonnières aient de la lumière ni de l'air pur. Les portes furent plombées, le fourgon s'ébranla.

Il sont passé toute la Pologne, une partie d'Allemagne, de la Hollande. Quand ils étaient arrêtés aux frontières, les douaniers vérifiaient les plombages, les papiers, et le réfrigérateur, chargé de « la viande congelée », continuait son trajet. Vingt-quatre heures après ils s'arrêtèrent au bord d'un canal à cinq kilomètres de la ville d'Amsterdam, au royaume Néerlandais.

Une forêt malingre autour, pas de routes, pas de logements en vue. Une barge fermée sur le canal, une dizaine d'hommes armés, en noir, avec des matraques. Deux petits bus à côté – comme ceux de Varsovie.

– Les matelas sont de nouveau mouillés, les garces, criait en russe un des gardes monté dans le camion, il frappa des pieds les corps des filles en vérifiant si elles étaient en vie, puis appelait un autre, et, en attrapant une « garce » par les bras et les jambes, ils la jetèrent par terre. Le corps tomba, la fille bougea en gémissant. Deux hommes la portèrent dans la barge. Un autre corps tomba par terre, et un autre encore...

Elles reprirent connaissance dans la cale. Toutes nues, attachées par une main à la tête du lit. A part de quatre nouvelles il y avaient encore une dizaine de celles qui avaient espéré de pouvoir bien gagner à l'étranger. A côté du lit chacune avait une cuvette et un pichet d'eau du canal – pour boire, pour se laver, pour uriner – au choix. Libres de faire ce qu'elles veulent. Sans leur donner du temps pour revenir à soi, une vingtaine d'hommes firent irruption dans le local. Pas les gardes. Habillés tous différemment. Des ouvriers locaux ? des émigrés ? Certains parlaient russe, mais très mal...

Se débattre ? Impossible. Tout est bien compté – au bout de trois heures les cuvettes sont vidées, l'eau fraîche amenée, la main attachée changée. La nuit les femmes sont couvertes des draps sales. Le matin tout recommence. Trois ou quatre « séances » par jour. Le revenu des propriétaires de cette « entreprise » était de cinq mille dollars pas jour. Cent cinquante le mois d'une seule barge qui ne va nul part !

Macha l'avait compris quand elle avait vu le réfrigérateur là-bas, en Pologne. Maintenant l'important pour elle était de comprendre où sont elles toutes, ce qu'elles vont devenir ensuite ? Ce qui était indéniable – elles ne pouvaient pas survivre de cet enfer : leurs bourreaux ne

pouvaient pas laisser en vie des témoins d'enlèvement et d'esclavage en plein centre de l'Europe. Elles devaient être éliminées. Comment ? Même une imagination la plus déchaînée ne lui suggérait pas une issue heureuse. Il ne reste qu'attendre. En souffrant.

Celles qui ne pouvaient pas s'empêcher de se résister étaient battues – d'abord devant tout le monde, ensuite dehors : de la cale, on entendait des cris de la malheureuse, puis plus rien. La place libérée ne restait pas longtemps inoccupée. Par contre ces exécutions ont donné le goût aux certaines d'informer les gardes de toutes les conversations d'éventuelles évasions.

Macha, depuis qu'elle était toute petite a gardé une habitude de porter au cou un morceau de chiffon, une sorte de collier. C'était un souvenir de sa mère, une couturière, puisque dans ce bout de tissus était cachée une pochette avec une aiguille et un grand bout de fil à coudre. Son collier était resté intacte : les gardes n'y avaient prêté aucune attention.

Un mois de martyre touchait à sa fin. La fin était prévisible : la plupart des filles attrapaient des maladies, après quoi elles disparaissaient, des nouvelles occupaient les places vacantes. Macha avait appris de pouvoir choisir parmi les hommes qui les violaient, celui qui était sinon le plus propre, mais plutôt celui qui lui semblait moins sale. Pour l'instant elle n'était pas malade, sans savoir si « sa chance » devait durer encore longtemps.

Un jour, elle a imploré un des hommes de la déplacer de son lit sur un autre, pour le moment vacant, plus près du hublot. L'homme s'est donné beaucoup de peine à défaire le nœud, puis de l'attacher à nouveau. Maintenant Macha était tout près de la lumière, pouvait voir ce qui se passait dehors. La nuit elle mesura avec son fil le diamètre de l'ouverture du hublot, constata que sa tête et ses épaules pourraient passer. Cela lui donna de l'espoir... Restait à comprendre ce qui l'attendait dehors,

où aller, comment se procurer des vêtements. Il fallait agir sans attendre : elle supposait que les gardes n'apprécieraient pas le fait qu'elle avait changé de place. Avec son aiguille, elle commença à déchirer la corde à la main gauche. Doucement, chaque fibre, une à une. Au bout de deux heures la corde céda, il suffit de bien tirer pour qu'elle rompe. Toujours avec l'aiguille elle déchira le tissu de son matelas pour en faire une sorte de culotte et du maillot de corps. Il fallut économiser le fil qui finit au dernier point.

Sur le pont de la barge il faisait sombre. Le garde sortit aux chiottes. Les filles dormaient. Macha s'est levée, ouvrit le hublot. Elle mit les pieds sur le rouleau des câbles, se pencha dehors jusqu'à la taille, glissa vers le bas.

C'était le matin du premier mai. La fête du travail sur toute la planète. Les grenouilles et les sauterelles chantaient à tue-tête, il y avait plein de moustiques. Elle s'est rendue compte qu'à l'intérieur elle ne les avait pas sentis, tandis que ici, devenue libre, elle fut tout de suite couverte de ces bestioles.

Elle chercha un commissariat de police, prit un chemin en petit gravier qui traversait un parc tout proche. Marcher pieds nus faisait mal, heureusement les plaies n'étaient pas profondes. Le corps meurtri ne lui obéissait pas. Elle vit des hommes et des femmes en costumes de clown, d'autres couverts de plumes des oiseaux exotiques ; leurs visages couverts de la peinture orange n'exprimaient que l'indifférence totale. Étaient-ils sous emprise d'alcool ou des drogues ? N'empêche que Macha en son habit plus qu'exotique passa inaperçue ; les grands hollandais la regardaient d'en haut en bas sans lui faire attention.

Vers le matin, elle vit enfin des maisons derrière les arbres, entendit le bruit de rares voitures. Près du parc un bâtiment sans étages, avec des fenêtres éclairés attira son attention : devant elle vit une dizaine de voitures de

police. Macha s'est arrêtée, elle eut envie d'y faire irruption, se jeter par terre, hurler de toutes ses forces. Entre le commissariat et elle il ne restait qu'un petit espace planté de buissons... Un petit bus qu'elle reconnut tout de suite freina devant la porte d'entrée, deux gardes en noir descendirent, entrèrent sans hésiter, comme chez eux. Macha recula, courut.

Hier les hollandais avaient fêté l'anniversaire de la reine, aujourd'hui ils fêtaient le premier mai, à quoi demain ? Macha n'avait qu'une seule pensée : voir des êtres humains, raconter, dormir. N'importe où.

Le matin de mois de mai le soleil à Amsterdam se lève tôt, les rues des faubourgs sont vides, pas de passant, de rares voitures passent sous les feux jaunes, un tram vide glisse sans faire de bruit, un cycliste solitaire pédale avec un sac sur le porte-bagages. Les commerçants lèvent les stores en métal laissant voir des vitrines : sur des étagères charcuterie, fromages, desserts ; toutes sortes de vêtements.

Toujours sous le choc, Macha Nlidova s'est enfermée dans une cabine des toilettes publiques, éteignit la lumière, tremblante de froids et de peur ; se sentit découragée, impuissante. Quoi faire ? Où aller ? A qui parler ? Elle se rendait bien compte du risque auquel elle s'exposait en rentrant dans un magasin ou bien chez les gens : sans langue, sans vêtements, sans aucun papier. Elle ne sera pas comprise, où, pire encore, mal comprise : vêtue comme elle l'était, c'était pour mendier ? voilà ce que les gens penseraient. La police ne serait pas plus indulgente – on l'aurait gardée pour une nuit dans une cage, puis, comprenant qui elle est, la chasserait pour ne pas s'occuper des émigrés sans papiers. Et si ils sont tous liés, comme ceux, près du parc ?

Le temps si précieux passait, les crapules peuvent disparaître avec leur barge puisque ce n'est pas par hasard qu'ils étaient venus dans le commissariat – on la cherchait partout. Or, elle n'était pas en Pologne, mais

en Hollande dont la langue, comme celle des oiseaux, ne ressemblait à rien qu'elle comprenait. « J'avais bien raison de ne pas aller chez les gens, on dit qu'ici tout ce qui n'était pas normal, n'était toléré. Nul part – en conduite, en travail, même chez soi : ici personne ne fermait les rideaux aux fenêtres ».

L'important pour le moment était de ne pas succomber à son désir de punir ses bourreaux tout de suite. Il ne fallait pas être pressée, il fallait rester vigilante, concentrée. Elle n'a encore rien gagné, eux, ils peuvent la trouver, la tuer. Alors, il faut gagner du temps, se cacher... S'habiller, se laver, et seulement ensuite essayer de faire la justice. Oui, se laver ! est-ce qu'ils ont des saunas ici ?

Macha se mit à courir en agitant le bras pour ressembler à ces gens déguisés qu'elle avait vus il n'y a pas longtemps. Au bout de deux ou trois pâtés de maisons elle aperçut une enseigne bien compréhensible « sauna ».

C'était le matin, mais peut être chez ces gens bizarres on peut aller au sauna à n'importe quelle heure de la journée ?

Se frayant le passage dans la haie pleine d'épines, elle se trouva, toute écorchée, dans une petite cour où étaient suspendus des tonneaux avec de l'eau. De là, un sentier en pierres plates menait dans la salle d'où sortaient des nuages de vapeur. Maintenant il fallait se réchauffer et bien regarder autour pour comprendre le fonctionnement de cet endroit. Derrière la cloison en verre on ne voyait rien à cause de la vapeur épaisse, Macha se débarrassa du vêtement qui lui avait si bien servi, et entra dans le bain turc.

Cinq ou six personnes, hommes et femmes, tous nus, tranquillement assis sur des bancs en marbre chaud, étaient éclairés par de petites lampes bleues accrochées au plafond. Devant la porte d'entrée sur des crochets en bois – des draps blancs et des sorties de bain en éponge de toutes les couleurs. Qu'est-ce qu'elle voudrait, la première fois depuis un mois, se vêtir de quelque chose,

s'envelopper dans cette éponge bien moelleuse, mais non, ce n'était pas encore le temps. Elle prit un drap et passa dans la salle suivante, où une cheminée était allumée au milieu et sur des étagères en verres il y avait des coupes des fruits, des salades, des cruches des boissons fraîches. Macha s'en servit, se coucha et s'endormit bercée par la chanson des bûches qui crépitaient dans la cheminée.

Au bout de deux heures, reposée et capable de raisonner tranquillement, elle élaborait son plan : se procurer des vêtements et aller chercher... des concurrents légaux de la barge puante.

Voler un vêtement ne fut pas une chose simple. Tous les casiers métalliques se fermaient avec des clés à puce que chacun portait au poignet. Donc pas seulement elle aurait à enlever une clé à quelqu'un, mais en sortant il fallait la faire passer devant une borne qui déchiffrait si le client avait utilisé un cabinet de massage ou le restaurant. Trop risqué ! Macha comprit que sans bien connaître tous les moyens en usage contre les voleurs, elle courait le risque de tomber dans une piège et ne jamais commencer sa lutte pour « le triomphe du la justice ». Bien sûr qu'elle aurait pu passer par le même chemin à travers les buissons épineux, mais Macha n'avait pas envie de s'écorcher une autre fois ; en plus, c'était d'attirer une attention indésirable.

Elle flâna dans les couloirs, passa dans le cabinet de massage, chez les coiffeurs... En voyant une porte sans inscription elle y entra. Quelle fut sa surprise en découvrant le dépôt des produits de cosmétiques, shampoings, gels de douche et sorties de bain de toutes les couleurs ! Au murs, pendus aux simples crochets métalliques, elle vit des vêtements laissés par le personnel du sauna, et derrière des paniers et les tas de draps elle découvrit encore une porte. Macha l'ouvrit doucement et... Quelle chance ! c'était le vestibule du sauna

avec plusieurs boutiques, la porte d'entrée. Ici elle pouvait se perdre parmi les Hollandais venus se reposer après les festivités, se laver des restes de la peinture qui hier encore recouvrait leurs visages et leurs corps.

Vêtue des habits des autres, ayant volé un shampoing et un gel de douche, Maria Nélidova se dirigea vers la sortie d'un pas assuré à la recherche des « quartiers aux lanternes rouges ». Elle était sûre de pouvoir tout raconter, même sans connaître la langue, d'être entendue et de convaincre de l'accompagner à la police.

Macha trouva la plus grande maison close d'Amsterdam. Ce ne fut pas difficile, il suffit de suivre un groupe de touristes étrangers jusqu'à la rue De Wallen. Le long de la façade une centaine de vitrines étaient illuminées du rouge, mais à cette heure matinale elles étaient vides. Au fond, sur une porte du bois lourd, une feuille punaisée : « Administration ». L'escalier qui menait à l'étage était si raide qu'en le montant Macha dut s'aider en s'appuyant sur des marches supérieures. A l'étage une seule porte ouverte. Dans un local enfumé trois hommes : deux qui ronflaient tout habillés sur un canapé, le troisième, aux longs cheveux noirs et avec des lunettes, écrivait dans un registre. A côté sur une assiette - un morceau de lard coupé en fines lamelles et un grand pain noir.

Une multitude de femmes de toutes sortes passait tout les jours dans ce « bureau », et ces hommes ne s'étonnaient plus de rien. Or, cette fois, en voyant ce qui est entré, ce dernier éclata d'un rire si sonore, que les deux autres se réveillèrent d'un coup. Mais, sans rien comprendre, ils se rendormirent après avoir maugréé quelque chose de bien inintelligible.

Une petite et très mignonne demoiselle, vêtue d'un vaste pantalon noir dont les jambes étaient roulées presque jusqu'aux genoux, d'un tee-shirt vert et d'une

veste framboise sans boutons, se tenait dans l'embrasure de la porte. Aux pieds nus elle portait des chaussures à talons, à la tête – une grande casquette marron. On aurait dit un clown venu directement d'un cirque ambulant, si ce n'était pas ce visage frais et candide, ses yeux d'un bleu éclatant et ses cheveux clairs et brillants descendants jusqu'aux épaules. En plus son parfum, et ces hommes s'y connaissaient, était des plus chers. Elle est entrée comme chez elle, d'un geste lui permit de rester assis (même s'il n'avait aucune intention de se lever), vit au fond un fauteuil fatigué et s'y installa en croisant les jambes.

– Bonjour, – prononça Macha en russe, et, pour être plus persuasive, ajouta en français : bonjour.

Le brun donna un coup de poing au flanc d'un des copains : Hai, Nikolaï, regarde, Machka !

Macha, qui ne s'attendait pas à ce qu'ici on connaisse son prénom, commença rapidement :

– Mais oui, je suis Macha...

Celui aux lunettes était de Yougoslavie, et d'un seul coup d'oeil comprit qu'il s'agissait d'une fille d'ex URSS. C'est pour ça qu'il essaya de réveiller son collègue venu juste un mois avant de l'Ukraine.

Nikolaï s'étira, ouvrit les yeux, et éclata de rire. L'autre expliqua : On a une visite d'un clown de l'Ukraine.

Calmé, Nikolaï demanda en ukrainien :

– Tu es qui ?

Sa voix était si enroué que Macha n'avait pas compris :

– Mais je suis Macha, Macha de Petersbourg, et elle montra du doigt l'autre qui l'a reconnue.

– Oui, de Petersbourg, mais de la part de qui ?

– De la part de personne. Je suis toute seule, détrompez-vous, je ne cherche pas le travail...

– Alors, qu'est-ce que tu veux ?

– Je veux que tu m'écoutes. Promets que tu va m'écouter.

– T'es bien gonflée, t'es folle ou quoi ? Tu ne vois pas, – se réveilla le troisième, ukrainien également, elle est droguée ou sniffée. – Ne l'écoute pas !

En ce moment Nikolaï, se souvint qu'on était dans une société des valeurs du marcher eut une bonne idée :

– Je vais t'écouter, mais qu'est-ce que j'aurai en échange ?

– Ecoute, on va décider après, ça ne te coûte rien. – Vay, mais après tu vas travailler une semaine pour moi. – Sans problèmes ! Et même plus qu'une seule semaine...

Macha pensa que ce monde était bien ennuyeux, mais essaya de montrer à son hôte qu'elle était bien habituée à ce qu'il lui demandait.

Deux jours après les rivaux illégaux des « lanternes rouges » ont été trouvés. Les femmes furent hospitalisées, les propriétaires de la barge – arrêtés. Les gardes avaient essayé de s'y opposer, tirèrent contre les policiers, mais furent tués ; les deux chauffeurs du minibus et les policiers corrompus furent trouvés et coffrés. Deux filles de celles qui étaient venues avec Macha acceptèrent de témoigner, la troisième avait disparue avant les faits.

Macha, étant premier témoin à charge, aurait dû être protégée. Elle a eu une carte de séjour, mais a refusé la protection, croyant en ses propres forces. Où se cacher d'une façon sûre ? Mais ici même, chez Nikolaï. Comme si rien n'était changé ? sauf que dans les « lanternes rouges » il y avait tout le confort et la paye non négligeable.

Le procès dura plus d'une année. Les deux témoins protégés par l'état n'ont pas eu de chance – une a disparu, et la police n'a pas pu la trouver, quant à l'autre, les bandits l'ont trouvée, ont essayé de la tuer. Elle a survécu, mais son dos et ses bras ont été défigurés aux coups d'un tuyau de fer.

Tout ce temps Macha travailla selon la « formation » qu'elle avait eue en Europe civilisée. Elle a réglé en avance la location de sa « vitrine », a loué un appartement, s'est marié avec un artiste peintre qui vendait ses tableaux près du pont Van Gogh. Ensuite dans le tourbillon d'événements, elle eut la nationalité néerlandaise et un petit garçon ; divorça, eut tous les avantages comme une mère seule. En plus on lui donna un appartement très correct dans un faubourg de la ville d'Amsterdam. On dit même suivant l'ordre de la reine Béatrix.

Dernières gouttes de pluie

1.

Autour il n'y a que du noir, et sur ce fond – du scintillement des étoiles. Dans ce monde rêvé tu es tout seul ; pour toucher une étoile il te suffirait de tendre la main... L'avion n'existe plus. Que toi et cette musique dans ton cœur, celle qui fait ressusciter tes souvenirs, qui fait naître des rêves, des pensées. Tu penses à l'éternité. Parfois – quand l'avion plonge – tu reviens vers la réalité : le bruit du moteur devient plus fort, strident. Là où tombe sa petite Cessna, il voit apparaître, tout comme sur du papier dans le bain révélateur, des cimes toutes proches. Les vallées et les cols sont parsemés de petites lumières qui, immobiles un instant d'avant, approchent à une vitesse faramineuse, et tu ressens par chaque atome de ton corps que ce ne sont pas les étoiles.

La nuit va bientôt fondre, les piques du massif de Mont Blanc apparaîtront au-dessus de la brume matinale. A l'atterrissage, chaque virage, la moindre perte de l'altitude sont un danger. La piste courte et étroite va en descendant d'un rocher vers un autre : pour ne pas rentrer dedans on doit tout prévoir, être précis, surtout qu'en bas on ne voit rien du tout : l'aérodrome est recouvert de la poudreuse : c'est l'avion qui, en passant, l'avait enlevée de la montagne et déposée sur la piste – brillante, réfléchissant le soleil, bougeant comme une grosse couverture sur un géant qui se réveille.

Chaque vol lui offre en cadeau de la joie de vivre. Les cimes enneigées sur le fond des prairies verdoyantes, des forêts bleu marine aux pieds des montagnes, ce ciel d'un bleu profond, sans limites. Mais ce qui attire le pilote dans le ciel, ce n'est pas cette seule beauté, mais le contraste des sensations : la paix de la nature et l'ivresse du risque et du danger.

Les Alpes, l'escale à Courchevel, ainsi que les Pyrénées sont derrière. Voici Malaga. Bientôt il pourra se détendre dans une petite ville aux alentours.

L'hiver à Marbella est gris et ennuyeux, toutefois l'air reste doux, humide. Les parterres de la bruyère blanche épargné pas la canicule d'été abritaient des tiges de stre-litzia avec ses fleurs qui faisait penser à des oiseaux tendant leur cou, montant la garde, protégeant le calme de cette petite ville maritime.

Tout à coup la pluie tomba, amena de la montagne une vague d'air qui prit de la vitesse, se faufila entre les murs blancs des hôtels. Le quai se vida, les parfums des fleurs s'estompèrent, les promeneurs se dissipèrent cherchant refuge sur les terrasses vitrées des cafés d'où ils regardaient maintenant la fontaine d'en face : les jets d'eau avaient disparu donnant naissance à un grand nuage de gouttes.

Depuis un an Anton aimait bien cette ville, était toujours heureux de s'y retrouver après plusieurs semaines fatigantes des vols quotidiens entre la Suisse et l'Espagne. Il longea une rue étroite de la vieille ville regarda d'un oeil distrait la chapelle de Santiago, l'arc-en-ciel des foulards, chapeaux et corsages exposés devant les boutiques. Des oranges arrachées des arbres par le vent roulaient sur les faïences multicolores vers la grande avenue où elles seront écrasées sous les roues des voitures. Anton monta la rue en longeant de fins ruisseaux avec un seul souci de ne pas glisser sur un fruit doré.

Une grande vitrine attira son attention : une cafétéria. Il sentit se répandre dans ses veines un vif plaisir provo-

qué par le parfum amer du café mêlé avec celui d'amandes et de vanille, par le spectacle des gâteaux à la crème et des churros brûlants. Le pressentiment de la fête le fit entrer dans ce paradis pâtissier. A droite, près d'une fenêtre, il remarqua une petite compagnie réunie autour de la table ronde. Deux hommes d'un certain âge débattaient, l'air sérieux, tandis que trois jeunes femmes, souriantes, des châles à carreaux sur leurs épaules, discutaient, contentes et tranquilles. Une d'elles caressa la joue du petit garçon qui lui disait quelque chose, puis, leva le bras d'un geste léger... Anton reconnaîtrait ce geste parmi mille d'autres.

C'était Katia.

2.

Ils se sont vus pour la première fois il y a une dizaine d'années. C'était à la datcha des amis à la fête de nouvel an. Anton, dès qu'il vit Katia, tomba sous son charme, la suivit de regard partout où elle allait bien qu'elle fût accompagnée par un ami, un homme d'affaires. Gracieuse, aux traits fins et les yeux de couleur noisette claire, elle semblait rêveuse mais aussi espiègle et insouciant. Or, Anton fut attiré non seulement par sa beauté, sinon par quelque chose d'indéfinissable qui émanait d'elle et qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Il aima ce geste léger, à peine perceptible, comme si elle chassait un insecte imaginaire ; aima sa voix aux tonalités rauques, comme chez des personnes enrhumés ou des fumeurs – inattendues, veloutées, charmeuses. Il aima son regard de dessous les cils baissés – caressant, enjoué, curieux.

Les invités avaient déjà fait connaissance les uns des autres, avait bu un verre pour l'année passée, avaient même dansé. Le moment de déboucher le champagne vint, mais le bouchon se cassa. Une autre parut immédiatement à la main de leur hôte, refusa de s'ouvrir également, trop froide ? Alors, sans avoir pu trinquer au son du carillon du

Kremlin, sans avoir fait leurs vœux, ils trinquèrent avec du vin rouge et passèrent sur le perron orné de guirlandes lumineuses. De là tout le monde sortit sur la plage pour admirer le feu d'artifice et un château en blocs de glace construit par un membre de la famille.

Toute la journée d'avant il avait plu, vers le soir, la pluie était devenu de la neige mouillée, et le château s'était un peu affaissé, mais cela l'avait rendu plus joli, faisant penser à une œuvre de Gaudi. Par contre le temps ne fut pas propice au feu d'artifice : juste quelques étincelles, mais beaucoup de bruit ; trois ou quatre étoiles rouges et vertes éclairèrent la glace du golfe, puis tombèrent dans la neige, expirèrent avec grésillement. Le spectacle fini, le rideau des nuages occulta la pleine lune plongeant les spectateurs dans le noir. Quelqu'un apporta des feux de Bengale, chacun en prit, et tous se dispersèrent en les allumant pour chercher, sans savoir pourquoi, des cartouches non consommées.

La nouvelle salve, bien plus forte que les précédentes, fut si inattendue, que les deux chiens du maître de la maison eurent peur et, oubliant leur jeu se jetèrent dans les jambes de Katia, croyant qu'elle les protégerait mieux que n'importe qui d'autre. Ils pressèrent si fort leur museau aux genoux de la jeune femme qu'elle perdit l'équilibre, glissa et tomba dans la neige duveteuse en poussant un petit cri, la toque de fourrure tomba libérant ses cheveux clairs. Le feu de Bengale échappa de ses mains, les étincelles froides s'éteignirent dans la neige ; les chiens terrifiés se sauvèrent à la maison.

Un instant après quelqu'un se pencha pour l'aider à se lever, c'était Anton. Katia tendit les bras, il serra sa taille, la mit sur pieds, mais glissa à son tour, tomba l'attirant dans sa chute. Surpris, ils restèrent immobiles. Les cheveux longs au léger parfum de la lavande chatouillaient le visage d'Anton, de grands yeux le regardaient, hésitants, espiègles. Il devinait sa respiration, ressentait de

tout son corps la proximité excitante, et, sans s'en rendre compte, se mit à l'embrasser : sur les yeux, les joues, le cou, à la hâte, voulant prolonger l'instant si beau. Enfin, la bouche chaude de Katia répondit à son ardeur.

La lueur de la salve suivante éclaira les alentours, les sépara.

Bientôt toute la bande, exprimant l'enthousiasme vrai ou faux, rentra dans la maison pour reprendre le dîner interrompu. Anton ne put parler à Katia de toute la soirée, bien que, derrière ses gestes, ses sourires, il cherchât sans le trouver, un signe adressé à lui tout seul.

3.

Depuis son enfance il aimait le sport, l'aviation, le risque, tandis que elle appréciait plutôt la musique, le chant, la paix dans l'âme, l'harmonie de la famille. Tous les deux venaient de terminer leurs études en économie, avaient leurs diplômes, étaient prêts d'entamer une carrière scientifique ; pour les deux l'avenir se présentait bien clair.

Or, tout échoua le jour où leur pays n'exista plus et la vie pris le tournant d'un mauvais rêve : mort subite de la science ; apparition, tels des champignons après la pluie, des « hommes d'affaires », qui disparaissaient aussi vite, ruinés ; rupture de vieilles amitiés ; l'argent fou changeait de main en quelques jours, les partenaires se trahissaient mutuellement. Il fallait des dollars, du succès immédiat.

Un nouveau producteur surgit on ne sait pas d'où, attira Katia vers une nouvelle vie : musique, chansons en anglais dans des soirées des entrées privées, tournées à l'étranger. Katia fut aimée, eut des admirateurs : ceux-ci perdaient la tête de la jeune femme vive, souple, attirante ; sa voix grêle, chaude, pareille à celle de Tanita Tikaram, les enivrait. Elle était écoutée, admirée – elle en prit plaisir, se rendant toutefois compte que sa

carrière n'était qu'un jeu du hasard, que tout dépendait de la volonté du producteur, que tout pouvait terminer à cause d'un simple regard de travers.

Anton, de son côté, eut le sentiment de perdre la raison de vivre, mais put se reprendre, se jeta dans la poésie, commença à apprendre le français ; puis le ciel l'accapara à ne plus pouvoir s'en passer.

En ce moment il perdit ses parents en accident de voiture, resta tout seul. Ayant besoin d'argent, bon économiste, il bricola quelques projets sur commande, dont quelques uns aboutirent. Pour le remercier les entrepreneurs le gratifiaient de voitures d'occasion, lui payaient des vacances à l'étranger. Il put également accumuler une somme rondelette qu'il utilisa pour aller tenter sa chance en Autriche. Là, il fut embauché par un petit transporteur aérien : il avait le diplôme de l'école d'aviation de Vilnius et presque deux cents heures de pilotage. Mais surtout grâce à son amitié avec le fils du directeur.

4.

Katia et Anton menaient chacun sa propre vie, presque toujours loin l'un de l'autre. Après leur première rencontre – si étrange, si bizarrement terminée, ils eurent une autre, et encore une, et encore... Ils essayaient tout faire pour protéger leur amour de la routine, du fade, du trop conventionnel – afin de pouvoir revivre chaque fois ce coup de foudre qui les avait unis, pouvoir garder leurs sentiments dans la fraîcheur de ce premier jour de l'année.

Chaque fois qu'Anton revenait dans sa ville natale après plusieurs mois d'absence, il se levait tôt le matin, marchait dans des rues vides, passait devant le marcher Kouznetchnyi, devant une petite chapelle fraîchement restaurée où une veilleuse restait allumée jour et nuit, puis entraînait dans la cour devenue si familière où habitait Katia.

Un vieil immeuble, deux fenêtres étroites au troisième étage. Anton se cachait derrière le tobogan au milieu de la cour, regardait longement ses fenêtres, essayant d'y deviner la silhouette de la jeune femme. Bien sûr, rien ne l'empêchait de monter et de sonner à la porte, mais Anton ne le faisait jamais : il savait que Katia était toujours entourée de ses admirateurs ou tout simplement de ses collègues – artistes, musiciens, poètes, et, sans être jaloux (lui aussi, il avait sa vie, ses relations), il préférait la guéter en bas : en attendant que la lumière de ses fenêtres soit éteinte et qu'elle apparaisse dans l'embrasement de la porte.

Si elle sortait seule il la suivait sans qu'elle le voie ; de temps en temps un arbre ou un bus – l'obstacle agaçant – la cachait pour un instant, il pressait le pas pour ne pas la perdre de vue, puis, la retrouvant, s'arrêtait soulagé. Ce jeu pouvait durer longtemps – jusqu'au moment où il trouvait le moyen de la dépasser et, faisant semblant d'être absorbé par ses pensées, marchait à sa rencontre. « Mais c'est Katia ! – disait-il alors, – c'est pas vrai, comment vas-tu ? »

Elle laissait tout tomber, tous les deux ils prenaient le train et partaient loin de la ville au bord d'une petite rivière cachée sous les branches d'acacia. Parfois ils se promenaient dans la forêt sans un but précis. Un jour, au hasard de l'une de ces promenades, un grand champ couvert de fleurs jaunes et mauves leur ouvrit son immensité. Se faufilant en son milieu, ils y sont restés, couchés sur la terre chaude. Et pendant de longues heures rien n'existait plus pour eux, à part la tendresse des mains d'Anton pour Katia, à part les cheveux soyeux de Katia sur le visage d'Anton.

Puis, silencieux, ils regardaient le ciel où des nuages transparents laissaient deviner le bleu d'une intensité automnale. Une fine trace d'avion découpait ce bleu juste au milieu. Soudain une sorte d'explosion se fit entendre, le fil blanc se coupa. Katia tressaillit, anxieuse, regarda Anton, pressa sa main dans la sienne...

Autour d'eux ondulait une mer de couleur d'ambre tachée du bleu intence des bleuets, tandis que dans le ciel un point lumineux de l'avion débarrassé de sa traîne blanche continuait son vol.

5.

Ils s'étaient perdus de vue pour une bonne année. Katia vint à Vancouver pour une tournée de Noël : trois jours de concerts, puis trois de repos et ainsi de suite. Calgari, Toronto, Montréal. Vers ce moment Anton, depuis six mois, volait le long de la côte Atlantique de Californie à Vancouver. Et voilà qu'à Noël il eut huit jours de vacances qu'il compta passer dans la Colombie Britannique couverte de neige.

Quand il vit une affiche d'un groupe de musiciens russes, quand il lut le nom familier, un tourbillon de sentiments envaillit son âme pour ne plus le lâcher. Entraîné par la voix de son coeur il marcha à travers la ville vers le théâtre Reine Elisabeth.

La tournée s'achevait, ce spectacle était le dernier. Anton rentra dans les coulisses, flana longtemps dans des couloirs, dépôts et autres locaux poussiéreux, avant de se retrouver dans un long corridor où donnaient les portes des loges. Katia était assise devant un grand miroir encadré de bois taillé. Elle se démaquillait avec ce geste léger qu'il connaissait si bien – come si elle chassait un insecte invisible. Partout - sur la table, sur un petit canapé, par terre – des bouquets de fleurs.

« Mais c'est Katia, – prononça-t-il tout doucement leur *mot de passe*, – c'est pas vrai ! Comment vas tu ? ». Elle tressaillit.

La nuit qui suivit fut pour eux comme la première...

Le petit matin pointait à peine, Katia regardait Anton endormi. Une meche indisciplinée lui donnait l'air d'un gamin, son visage lui était si familier, si cher

qu'elle eut envie de caresser ses yeux fermés, ses joues à la barbe naissante, ses épaules.

Elle était tombée amoureuse de lui cette nuit-là au bord de la mer gelée, ce même moment où elle vit ses yeux couleur de la pluie d'automne. Et ces longs cils qui chatouillèrent ses joues quand il l'embrassa por la première fois, là-bas, dans la neige, tombé à côté d'elle. Qu'est-ce qu'il était timide ! Il ne bougeait pas, attendait... à elle, cet instant lui avait semblé une éternité. Elle l'avait oublié, et aujourd'hui cela lui était revenu. Il avait une cicatrice sur la joue – une trace de la vitre cassée lors d'un atterrissage raté ; Katia l'avait remarquée tout de suite, avait même voulu la toucher de ses lèvres. Le feu d'artifice l'avait arrêtée. Ce feu d'artifice qui avait été le début, qui marqua la fin.

Katia surgit à la surface de ce flot de souvenirs, se leva, s'enveloppa dans une couverture, alla à la fenêtre. La neige tombait à gros flocons, des lumières jaunes dans la rue rappelaient que la nuit n'était pas encore finie. Ce petit matin lui sembla exceptionnel, offrant l'espoir. Se soulevant sur les pointes des pieds Katia entrouvrit le careau, tendit la main en essayant d'attraper un flocon, faire un voeux avant qu'il fonde. Mais la main était chaude, les flocons se transformaient en gouttes d'eau. Tout s'en va si vite ! – pensa Katia, des larmes montèrent, coulèrent. Anton se réveilla, s'approcha, l'embrassa sur la nuque, voulut voir son visage. Elle se détourna ne voulant lui montrer ses larmes ; alors il la prit par les épaules, la tourna vers lui, commença à l'embrasser sur les larmes de ses cils, de ses joues... la couverture légère glissa lentement en découvrant une épaule fragile, un sein, la peau veloutée de sa hanche. Anton la prit par la taille, chuchota : « je serai toujours auprès de toi... ». Chaque cellule du corps de Katia répondit à ces mots, elle voulut arrêter cet instant, ne plus bouger, ne plus respirer. Elle imagina que le paradis de-

vait avoir le visage de ce matin – la blancheur de neige, le clair de lune dans le ciel matinal ; être ensemble près de la fenêtre, regarder la neige tomber.

Ils ne sortirent de leur refuge que deux jours après ; deux jours sans presque rien manger, sans penser, deux jours pleins de rêves.

Le dernier matin vint. Pour la première fois dans sa vie Katia était assise dans une cabine de pilotage, même si ce n'était que celle d'un petit avion. Qu'est-ce qu'elle était heureuse de monter dans ce bleu sans fin qu'Anton voyait si souvent ! Toucher à ses nuages à lui, voir le soleil si proche ! La Cesna, légère comme un jouet, montait doucement dans le ciel ; en bas les routes n'étaient que des noeuds de minces fils noires, les maisons multicolores faisaient penser à des maisonnettes de poupées.

Et le ciel ! Le ciel !.. Son ciel à lui devenait pour elle si proche, si familier. Un trou d'air – et pour quelques secondes le poulx devient plus dense, le coeur bat plus vite. A-t-elle peur ? Pas du tout ! Elle savait que sa vie s'était enrichie de quelque chose de plus important que les moteurs et les lois d'aérodynamisme, cette chose – c'était l'amour pour Anton, pour son ciel, pour son avion, pour la vie. Elle comprit que la joie qu'elle avait cherchée en Anton, n'était qu'en son seul être, mais que cette joie respirait tout autour de lui ; elle réalisa que leur amour n'était pas qu'une succession de rencontres fortuites.

Quant à Anton, ce matin-là il ressentit l'impossibilité de vivre sans Katia, même pas un seul jour ; qu'il ne pourrait ni voler, ni rêver, ni tout simplement être en vie... Son seul bien – le ciel dont il rêvait depuis sa plus tendre enfance, paraissait petit à petit de son importance, s'envolait, le laissant en tête-à-tête avec Katia. Leur amour, pensait-il, est unique – comme une source, il peut se tarir ou se remplir de nouveau, comme une source, il reste toujours frais, désaltérant.

Aujourd'hui il se rendit également compte que des pouvoirs extérieures se mettaient entre eux deux, les séparaient, les forçaient de partir dans des directions opposées. Anton se dit que la carrière d'artiste pour Katia n'était qu'une occupation temporaire, un fond pour leurs rencontres fugaces ; tandis que ce que lui, Anton, faisait dans la vie – était son unique passion. Son travail lui assurait son train de vie confortable, la possibilité de voyager, d'aimer Katia ; le priver d'avions c'était le priver de sa raison de vivre. La vie de famille, avec son équilibre, son calme – ce n'était pas sa tasse de thé. C'est ce qu'il pensait... ne voulant pas s'avouer qu'il n'était pas capable tout simplement de prendre une décision lorsque la vie le mettait dans une situation compliquée – pas dans son travail où le risque exigeait la réaction immédiate, non, mais là où il n'y avait aucun danger. C'était un trait de son caractère surprenant et à peine perceptible sur le fond de sa profession.

Pour les deux, chacune de leur rencontres était une fête. Or, ce jour-ci c'était Noël et la municipalité locale faisait le feu d'artifice. Les gens se pressaient déjà sur les quais, la baie se remplissait de voiliers, de barques qui rentraient par un petit canal aussi encombré qu'une autoroute à l'heure de pointe. Au-dessus de la plateforme d'où devaient venir les salves on voyait des petits avions de touristes.

La musique accompagna les feux d'artifice, et aux sons de cette musique leur histoire à tous les deux repassa dans la tête d'Anton. Voici le champ de blé avec les tâches de bleuets, voici le bruit sourd des feuilles d'acacia... La musique entre temps pénétra dans les profondeurs de son âme, il goûta à la polyphonie de la fugue, écouta plusieurs voix de violons se séparer et s'entremêler comme des univers tourbillonnants. Des boules multicolores s'enflammaient dans le ciel noir, et leurs éclats s'éparpillaient pareils aux aigrettes de pissenlits...

Le jour suivant Katia partit.

6.

La tournée du Canada continua. Katia chantait, dansait allant d'une ville à l'autre, chantait encore. Mais la nuit, quand l'effet de drogue de la scène, s'estompait, les mêmes questions la tourmentaient et ne lui permettaient pas de s'endormir. « Pourquoi se sont-ils rencontrés, eux, si différents ? » « Pourquoi se sont-ils aimés ? » Lui – dans le ciel, elle – sur la terre. Lui – seul devant ses étoiles, elle – toujours au milieu de la foule d'admirateurs. Des électrons à charges opposées se sont attirés, et aucune force, paraissait-il, n'aurait pas dû les séparer. Mais d'où vient cette tristesse qui s'était accumulée dans son âme tout au long de leurs rencontres – si pleines de bonheur et d'insouciance – mais si vides de tout espoir ? Est-ce que Anton pourra vivre sans son ciel ? Ces doutes la faisaient souffrir après chacune de leurs rencontres, elle voudrait comprendre comment vivre demain, après-demain...

Quand un rêve qu'elle fit vers la fin de sa tournée elle courait sous la pluie battante derrière la voiture que conduisait Anton, elle était trempée, elle criait, frappait à la portière... Enfin la voiture s'arrêta percutant un arbre, elle s'arrêta également, voulut regarder par la fenêtre, ne vit rien. Elle n'eut pas de force pour bouger, et comprit que Anton n'y était pas, qu'il était mort !.. Katia se réveilla en larmes, sentant une douleur insupportable – elle ne le verrait plus, ne pourrait plus lui dire ce qu'elle aurait voulu lui dire. Tout était fini. Son âme ne pouvait pas contenir toute cette douleur qui débordait, lui brûlait les yeux, stagnait – la douleur de gratitude : Anton était là.

Après leur rencontre à Vancouver un an passa, puis encore deux, et encore... Elle avait un fils, elle se maria, laissa la scène, déménagea... Déjà des réflexions rationnelles prenaient la place de son ancien amour, le sup-

plantaient dans son cœur ; elle prêtait de plus en plus l'oreille aux arguments de ses parents, qui voulaient pour elle une toute autre vie.

« Beaucoup de gens aiment la pluie, se disait Katia ; ils aiment son bruit sur le toit qui berce et qui fait rêver, penser de l'avenir, ressusciter le passé. Ça peut être agréable bien que ça m'aie été toujours incompréhensible. Enfant, on ne peut ni se promener ni jouer sous la pluie ; adulte, encore des soucis – il faut penser à son mascara ». Katia savait bien que la pluie nourrit la terre, nettoie la vie. Après la pluie le soleil revenait et on pouvait continuer de fleurir, de danser, de chanter... Mais rester toute la vie sous la pluie ? On, s'il y a quelque chose pour laquelle il est possible d'aimer la pluie, c'est pour ce qui vient après.. ou bien quand elle se transforme en neige...

Anton, c'est comme la pluie, surtout que ses yeux en ont la couleur. Il est vrai – quitter celui avec qui on est heureux est difficile, mais la perte peut être encore plus grave si on ne le fait pas : elle ne pouvait pas être sûre que ce monde, aujourd'hui si radieux, mais aussi si fragile, ne se fessure pas un beau jour, ne tombe pas en poussière. Elle n'aura ni famille ni foyer, elle n'aura pas d'enfants – et ce vide, aucun succès artistique ne pourra jamais le combler.

Dès qu'il vit Katia dans le café, Anton se détourna, quitta la salle. Des pensées inhabituelles brûlaient sa conscience. Comme un extraterrestre rencontrant un grand amour dont il n'avait jamais supposé l'existence, est absorbé par ce sentiment inconnu mais tellement humain, Anton ne pouvait plus rester dans sa planète à lui, s'abandonnant à cet état magique de son âme. Il aurait dû faire son choix, or il ne pouvait pas, ne savait pas le faire. Ou bien il l'avait déjà fait ?

Il marchait dans les rues de Marbella vers le soleil couchant, regardait les visages des passants essayant de garder dans la mémoire certains gestes, sourires, mouvements. La vie autour suivait son train : les gens se promenaient, les amoureux s'embrassaient, les enfants faisaient des bulles de savon, couraient essayant d'attraper ces arcs-en-ciel volants...

7.

Un an passa. Katia et son fils revenaient d'une promenade quand une averse tomba. Se sauvant du déluge ils sautèrent dans le premier tramway qui passait, prirent deux places libres. Un homme âgé aux cheveux blancs, en manteau chaud et avec une canne, lisait un journal en face d'eux. Katia regarda machinalement les grandes pages ouvertes devant ses yeux. En bas de la page, à droite, sous la main de l'homme elle apparçut une photo en noir et blanc. « Anton ! C'est son visage... » – un bruit sourd dans la poitrine se fit lourd, pesant, tout autour devint tout à coup flou, Katia ne pouvait plus comprendre ce qui bougeait – le tramway ou des silhouettes des gens qui l'entouraient, ne pouvait réaliser où elle était, où était son fils... Elle serra très fort la main du gamin, caressa ses cheveux, passa son bras autour de ses épaules. Puis elle se détourna vers la fenêtre pour cacher son visage, mais son esprit revenait obstinément dans ce matin à Vancouver – froid, ensoleillé et heureux...

Les roues du vieux wagon retentissaient sur les rails, la première neige arrachait les feuilles mortes. Le vent les jetait contre la vitre où elles essuyaient les dernières gouttes de pluie.

Quand toute la famille est là

On est en automne, c'est le matin. La mer, déjà froide, rejette ses vagues sur le sable de la côte ; elles la mordent, puis se retirent épuisées. Le vent atténue les parfums épicés de la décomposition. L'air est rempli d'odeurs de feuilles mortes...

Je suis sorti de dessous la couverture, je me suis étiré et j'ai eu l'impression qu'il était l'heure pour aller faire un tour. Le temps est couvert, et je suis sûr que Boriska prendra le sentier court, celui qui passe par le bois. Ça ne me dérange nullement, j'y connais plein d'endroits sympas, où l'on peut s'arrêter pour admirer le paysage. Voici le pin que j'adore – son écorce est si douce, moirée, rose – on peut imaginer qu'il me sourit. Dommage qu'en bas de son tronc une mousse verte, pleine d'eau commence à apparaître. L'air est si bon ! C'est un vrai plaisir que de le respirer – saturé d'humidité par la pluie qui toute la nuit a tambouriné sur le toit. Ce que j'aime aussi – c'est le bruissement de l'herbe fanée et les feuilles jaunes qui couvrent le sol.

A vrai dire, j'adore passer le matin par ce sentier étroit. Il n'y a que des pins, pas un seul myrtillier que je n'aime pas du tout : impossible de rester sec quand on a passé au travers.

Boris marche à côté de moi en parlant au téléphone.

Il est occupé, ne fait pas attention à moi. Tant mieux, je vais voir ce que devient mon endroit préféré. C'est là que la côte forme une petite baie, la mer n'y est pas profonde et il y a beaucoup d'herbe grasse et de roseaux. En plus, des cygnes blancs y viennent souvent pour se reposer, et j'adore leur faire peur en m'approchant tout doucement de

derrière les arbres. Après, j'aime courir le long de la côte pour leur faire comprendre qui est le maître de ces lieux. Bon, d'accord, le maître de ce sentier... puisque les cygnes sans trop s'agiter, sans ouvrir leurs ailes, s'éloignent un peu sur l'eau limpide. Sans même daigner regarder de mon côté. Pas comme les canards – ceux-ci s'éloignent (?) tout de suite et s'envolent on ne sait pas où.

Quand justice est faite (ou bien quand les choses sont en ordre), je rentre à la maison, fier d'avoir fait mon devoir. Boris a déjà préparé le petit déjeuner, il met la table. C'est très bien : après la promenade matinale tout le monde a faim.

Je ressens une grande bouffée de joie, je fonce vers la table le premier, en devançant Boriska. Il est vrai qu'il faut quand même se retourner : est-ce qu'il amène bien mon assiette ? N'a-t-il pas changé d'avis ? N'a-t-il pas – ô l'horreur – tout mangé ? Ouf, pour l'instant tout va bien, on commence à manger.

Quant à moi, je mange vite. Ensuite j'attends que Boriska se souvienne des conseils de son médecin et laisse la moitié de son petit dej. En attendant ce moment délicieux je suis assis sur le canapé, jambes croisées, la tête tournée du côté opposé : l'humilité incarnée. Qu'est-ce que ça sent bon, le sarrasin cuit avec du bœuf. Et je sais bien que Boris l'aime bien salé et assaisonné avec de l'huile d'olive, ce qui en fait un vrai plat, pas un simple sarrasin. Mais je vois avec déception qu'il mange toujours, que le contenu de son assiette diminue à une vitesse impressionnante.

Je décide de lui rappeler mon existence : je tape doucement sur la table et j'entame ma petite chanson qui, je le sais bien, doit l'agacer. Il ne l'aime pas ça, il ne le supporte pas, d'habitude ça suscite des invectives de sa part. Or, cette fois l'effet est nul ! Ça ne va pas du tout ! L'intervention directe s'impose. Il faut dire que cette variante est efficace à cent pour-cent, mais on ne peut l'utiliser que dans des situations d'une importance extrême. Cette fois j'ai encore gagné, après quoi je suis revenu sur le canapé ; je m'y suis installé confortablement, avec un grand oreiller rouge sous la tête.

Rassasiés, nous regardons la télé. Je dois vous dire, qu'à la télé il n'y a jamais rien d'intéressant – juste du bruit et la succession désordonnée des images. Mais parfois – quand il y a un film sur les espions ou un match de foot – Boris crie beaucoup, et ça m'inquiète, puisque je n'en comprends pas la raison. Heureusement aujourd'hui rien de tel, aucune émotion ; nous glissons tous les deux dans les bras de Morphée.

Un peu plus tard Bois se lève pour se faire une grande tasse de thé. Moi, je lève juste la tête pour le surveiller, voir s'il n'est pas en train de se faire une tartine au fromage. Ou même au saucisson ! La tasse est très grande, je me demande s'il pourra boire son thé sans rien. Non, rien, raté. Tant pis pour lui ! Je suis persuadé qu'avec une bonne brioche recouverte de quelque chose de consistant, son thé serait sûrement bien meilleur !

A vrai dire, il me surprend parfois. Tout le monde sait, que si le thé est sucré, il faut absolument qu'on le prenne avec une tartine au fromage. Or, le thé était sucré, je l'ai bien vu, eh bien, non, pas de tartine ! Et si on essayait d'imaginer qu'il y en avait une ? Il n'est pas interdit de rêver, pas vrai ? M'en aurait-il laissé la moitié ? Penses-tu ! Bien sûr que non, il l'aurait mise tout entière dans sa bouche, l'aurait mâché en s'étouffant et en l'arrosant du thé. Et tout ça pour ne pas partager, j'en suis persuadé, moi ! Je n'ai pas encore compris s'il est avare ou tout simplement trop gourmand ; et c'est un problème qui m'intéresse, je l'étudie, je compare avec les autres. Pour moi c'est une question de grande importance, sa résolution m'aidera à perfectionner ma stratégie d'influence sur mon grand cousin.

A part cela, Boriska n'est pas méchant, je l'aime bien. J'aime l'embrasser, j'aime le serrer dans mes bras. J'aime quand il me prend avec lui pour faire un tour en voiture : d'habitude je suis assis devant, à côté de lui, mais quand on s'arrête et qu'il sort, je prends à toute vitesse sa place au volant. Alors les passants me regardent et m'admirent :

si petit et il sait déjà conduire !... Et voilà ce que j'aime encore : c'est le matin, au réveil, rejeter la couverture et regarder dehors à travers l'immense baie vitrée : la pelouse verte où j'aime jouer, les feuillages jaunes et oranges des bouleaux sur le fond des sapins toujours verts... En ce moment Boriska se réveille aussi, me caresse, me recouvre et se rendort. Je soupire longuement en mettant dans ce soupir toute ma déception ; alors il recommence à me caresser. Qu'est-ce j'aime quand toute la famille est là ! Dommage que les bons moments aient toujours une fin.

Quand il s'en va, je désire de toute mon âme qu'il revienne le plus vite possible. Et je l'attends ; et j'ai peur de rater son retour. Je me couche dans l'herbe et ne quitte pas le portail des yeux. Parfois je vais m'installer près du grand caillou derrière la maison, le témoin de mes déprimés : quand j'ai le cœur gros c'est là que je vais. Je me couche près de son flanc chaud et je retrouve mon calme. Ce caillou doit avoir un pouvoir magique sur moi. Il est là depuis de nombreuses années, il était déjà là avant ma naissance. Certains jours j'y suis couché très longtemps ; dans ce cas le caillou en a marre et il me parle : « Ça suffit, me dit-il, vatt-en ! » S'il fait nuit et qu'il est l'heure de se coucher, je m'en vais, mais je reste encore une demi-heure sur le perron : si par hasard... c'est aisé à comprendre : dormir avec Boriska dans le grand lit ou tout seul sur le canapé dans la chambre de grand-mère – il y a une différence, n'est-ce pas ?

Hier, le jour de mon anniversaire, ils ont amené un jeune cousin. Petit, blond, aux minuscules yeux noirs. Un vrai lapin. Et qui court comme un lapin. Je le gronde, c'est moi le chef, mais au lieu de partir il commence à courir autour de moi comme un fou. Intelligent, voyez-vous : il sait bien que je ne pourrai pas l'attraper. Intelligent, peut-être, mais quel con ! En peu de temps il a cassé et déchiré tous mes jouets qui restent sur la pelouse. Faut penser que les dents lui démangent : il ronge tout, mais de préférence ce qui a le plus de valeur. La télécommande y a passé, le

téléphone de Boriska, et même ses pantoufles préférées ! C'était à moi de les lui amener, et cet imbécile a tout gâché (ou déterioré, abimé) !

Mais moi, je lui ai fait tout de suite comprendre qui est le maître à la maison. Boris n'a pas d'emprise sur lui. Même quand il lui propose de bonnes choses, l'autre détourne son nez comme si cela ne l'intéressait guère ! Alors moi, je lui donne la leçon en mangeant les friandises. Avec moi on ne rigole pas dans cette maison ! Sauf quand je suis loin, ou que je suis couché sur le canapé avec Boris. C'est alors qu'il en profite : il chipe le meilleur morceau et l'entraîne loin, dans le potager. Là, il creuse un trou et y met son butin. Beurk ! Quelle horreur ! Quand il revient, son nez est plein de terre, moi je vois tout, je fais des conclusions, je surveille tous ses gestes et tous ses mouvements. Bien que « gestes » et « mouvements », comme disait un certain Muller à la télé, ça revient au même.

Le nouveau venu a deux particularités auxquelles je ne peux rien. En hiver, sous la neige, il est capable de trouver mes jouets laissés sur la pelouse en automne. Avec cela il faut voir comment Boris s'y prend : « Où est notre canard ? » – dit-il ; remarquez ce « notre » qui me chiffonne ! – n'empêche que l'autre le trouve sur le champ. Il peut retrouver même ma grenouille qui est toute petite. Il déterre ce qu'on demande et fonce vers Boris en sautillant sur les tas de neige. Moi, je ne sens rien, je me souviens tout simplement où les trucs avaient été laissés. Tandis que celui-ci... chasseur... de mon « chose »... – amateur... des affaires des autres. Il faut le voir qui sort sur le chemin et puis qui s'arrête plein d'orgueil, comme s'il voulait dire : « je suis le meilleur des chasseurs-déterreurs ! » Il ne lui manque qu'une casquette sur le crâne et une culotte courte avec des bretelles croisées.

Avec ça, il ne sait même pas aboyer. Il se tait tout le temps. Faut croire que c'est pour que tout le monde pense qu'il est en train de réfléchir. Mais parfois, quand Boriska déneige ou ramasse les feuilles mortes, celui-là

se déchaîne d'une façon honteuse : il se jette sur la pelle ou sur le râteau, il piaule, il glapit, il miaule comme un chat – en un mot, tout ce que vous voulez, sauf aboyer. C'est incompréhensible : de deux choses l'une, ou bien tout ce qui bouge ainsi l'excite, ou bien, dans son organisme il n'y a pas assez de fer : quand il attrape enfin le râteau, il le lèche comme un demeuré. Sinon il peut rester devant la porte des heures, sans bouger, silencieux. Même en hiver ! Un héros, voyez-vous !

Et maintenant je vais parler de la chose la plus importante. Le lit où je dors avec Boriska est assez haut, mais je peux encore y monter même si c'est avec peine et uniquement du côté droit. Eh bien, celui-là, l'intrus, y saute le premier et reste à ma place, triomphant. Je ne crois pas qu'il se moque de moi, non. C'est plutôt la démonstration du changement imminent du pouvoir. Je reste en bas, j'essaie, par un gémissement à peine audible, de faire comprendre à Boris : veux-tu soulever cet effronté par le collet et le rejeter de ma place ! Rien à faire : l'un dort déjà, l'autre est fou de joie. Et moi, je ne peux plus sauter comme lui. Si seulement je le pouvais ! Tu te doute bien, où serait l'autre et comment il me demanderait pardon !

Satisfait de m'avoir importuné, finalement il cède la place lentement comme à regret, passe du côté gauche, escalade Boris et se pose là. Ce qui signifie que, même si c'est une peste dans les détails, dans l'ensemble c'est un type pas mal. Cela me réjouit et me rend plus patient face à ses gamineries, je m'y habitue petit à petit, et je finis presque par l'aimer.

Je monte enfin sur le lit, je m'installe bien par-dessus la couverture et je soupire de plaisir. Le petit, tout confus, vient me voir, me lèche. « Laisse-moi, pensé-je, au lieu de te faire pardonner il vaudrait mieux ne pas nous suivre quand nous allons faire un tour avec Boris ». Et c'est vrai : il est toujours dans nos jambes. Il ne manque plus qu'il découvre mes cygnes ! Alors que moi-même, je n'ai encore jamais aboyé après eux !

Chapitre premier

L'Ecrivain regardait par la fenêtre tout en remuant le café dans sa tasse. La vue était romantique : le petit étang encadré d'orties luxuriantes et de plantes inconnues aux tiges élancées, étroit, tout près, s'élargissait jusqu'à devenir un plan d'eau informe entouré de toutes sortes de mauvaises herbes sur le vert desquelles une grande fleur faisait une tâche d'un bleu intense. Cela rappelait Van Gogh, les impressionnistes, cela faisait plaisir aux yeux. L'Ecrivain s'adonnait à ses pensées en plissant les paupières, même si le soleil ne l'aveuglait pas. Une petite goûte de café était descendu du bord de sa tasse laissant une trace brune et humide. La petite cuillère, heurtant la porcelaine, chantait sa propre chanson, dont le rythme ne correspondait guère à celui des doigts de l'Ecrivain. L'Ecrivain rêvait.

Ses rêves se répétaient de jour en jour.

Ayant fini son petit déjeuner, négligeant de prendre sa douche, il s'installait, levait – tout comme Van Cliburn – ses mains au-dessus du clavier de la machine à écrire, et, après une lourde pause, ces mots, toujours les mêmes, se posaient sur une feuille immaculée : « quoi, quoi, que vais-je écrire ? ». Comment l'Ecrivain aurait pu enrichir sa nouvelle oeuvre si chère à son coeur ! Oxymores, allusions, réminiscences auraient été si bien relevés par des conjonctions complexes...

La femme – celle qui lui préparait le café et partageait son logement – posait les mains sur les épaules de l'Ecri-

vain, posait ses lèvres sur sa nuque, tout en chuchotant « ce n'est rien, ce n'est rien » – comme pour le rassurer. L'Ecrivain baissait la tête, serrait très fort les mains de la femme dans les siens, la regardait, confus. Elle répétait encore « Ce n'est rien ! », et partait sans oublier de lui envoyer un baiser. Lui, il restait seul, gardait encore sa position de profil, regardait sécher sur le lino les traces humides des pieds nus.

Parfois, quand l'Ecrivain flanait ainsi dans la maison, son pied se heurtait à un tas de journaux devant la porte d'entrée. C'est la Femme qui les ramenait de la boîte à lettres et les mettait là puisque les nouvelles ne l'intéressaient pas. L'Ecrivain arrachait un journal de la pile, l'ouvrait, tournait les pages sans lire. Les feuilles s'entassaient sur le bureau le recouvrant d'un tapis noir et blanc. Finalement l'Ecrivain balançait tout par terre, soupirait. Ses mains étaient sales.

Il y a longtemps l'Ecrivain avait publié un roman, plutôt une longue nouvelle. Il n'a pas oublié d'heureux moments de création. Des bouts de papier, des enveloppes, de vieux journaux qui lui tombaient sous la main et qu'il avait noirci avec son écriture serrée : vite, pour ne pas perdre une réflexion, une phrase, un mot. La Femme découpait soigneusement ces morceaux, les fixait avec de la colle simple les uns après les autres sur de grandes feuilles : pour elle c'était un jeu, tandis que l'Ecrivain n'y faisait aucune attention. Il écrivait. Cela venait tout seul. L'intrigue s'enveloppait d'événements qui l'empêchaient tel un noeud de serpents, séduisaient le lecteur.

Une bonne revue a publié la nouvelle qui, d'après un organisme de sondage, « a plu aux lecteurs ». Le rédacteur – un homme âgé et chauve – serrait avec emphase la main de l'Ecrivain :

– Pour les mois qui viennent nous avons déjà tout ce qu'il faut, mais après nous serons ravis !

L'Ecrivain présentait une joie presque enfantine – son oeuvre était lue, aimée, attendue !

La nouvelle oeuvre ! Il savait qu'elle contiendrait quelques centaines de pages, et puis une épigraphe ! Même deux ! Un titre se profilait déjà dans sa tête, quelque chose dans le genre de François Villon, « Les neiges d'antan »...

La matinée qui commençait par le petit déjeuner, se prolongeait devant sa machine à écrire. « Quoi écrire, quoi écrire ? » Le délai donné par le rédacteur expirant dans une semaine, l'Ecrivain s'approchait du constat qu'il n'écrit jamais rien. Rien du tout. Il n'était pas écrivain, mais un idiot. Un idiot qui avait eu de la chance : le talent dormant s'était réveillé en provoquant une inspiration passagère, un jeu du hasard, une coïncidence... Maintenant c'est la fin ! Il y avait des moments où l'Ecrivain désirait que le roman soit commandé par un inconnu en chapeau et cape noirs, comme pour Mozart, et non par ce vieux à la calvicie, – ce serait son requiem. Comme ça il pourrait écrire sous l'influence de cette forte émotion !

Mais les illusions s'évaporaient vite et il se disait, ça suffit, je n'écrit rien. Il faut que ce soit mûri, il faut avoir souffert. Bref il faut ce qu'il faut, ça viendra quand ça viendra. Pas la peine de s'inquiéter. J'appellerai le rédacteur, je lui dirai qu'il n'y a rien à publier. Après, la vie sera comme elle était avant. Où, mieux encore, je lui dirai que ce qui est écrit n'est pas encore à publier, que le lecteur n'y est pas encore prêt... La Femme voulant dans sa naïveté encourager l'Ecrivain, lui disait « Tu peux », sans en être sûre elle-même. « Tu crois vraiment ? » et l'autre esquissait d'un signe de tête accompagné de quelques sons affirmatifs. Comme une grand-mère répondant à son petit fils tout en comptant les mailles de son tricot.

Le troisième jour, quand le panier sous son bureau commença à déborder de boules de papier, la Femme comprit que rien n'allait. Encore plus inquiétant fut qu'il avait acheté du papier luxueux et des stylos à plumes.

Rien n'allait comme avant, quand elle rasemblait les bouts de papier épars pour en faire l'oeuvre. Ensuite elle s'habitua au bruit de la machine à écrire. Quoi maintenant ? Bientôt les nouveaux stylos, eux aussi, furent cachés dans les profondeurs du bureau, certains restèrent derrière les tiroirs où ils étaient tombés.

Vers le déjeuner la Femme rentrait du travail, préparait le repas que l'Ecrivain dépressif dévorait sans y faire attention. Elle disait encore quelques mots rassurants dans leur banalité, insignifiants comme le bruit d'un train derrière la forêt, puis elle repartait. L'Ecrivain restait seul, l'estomac bien plein et la tête vide. « C'est la fin, il faut se l'avouer et revenir en arrière, vers ce qu'il faisait avant – le travail qu'il avait aimé, où il avait été heureux ». Dans le département des experts comptable de la mairie il y avait du monde, chacun était occupé, on se sourait de temps en temps en levant la tête du dossier. Chaque instant rempli par une chose concrète, définie, claire. Leur « création » consistait à refléter le réel – tout comme les artistes – avec cette seule différence que l'outil de ceux-là étaient des chiffres bien casés dans leurs rangs et colonnes.

L'Ecrivain, même fier de cette ressemblance, se sentait mal à l'aise en pensant à sa vie précédente. Quand cela lui arrivait il flanait dans la maison, mal rasé, de vieux chaussons beige-sale aux pieds ; il enlevait d'un doigt la poussière des livres joliment reliés, essuyait le doigt sali sur sa robe de chambre, allumait la télé et la regardait de biais assis sur le canapé aux coussins froissés. Voulait-il trouver un signe dans les bribes de la vie virtuelle recrachés de l'appareil ?

Merde, mais sur quoi vais-je écrire ? D'ailleurs qui m'a dit que je peux écrire ? Quelle sottise ! Une fois ne fait pas loi. N'importe qui peut le faire, même le plus incapable... Comme les novices au jeu qui gagnent toujours.

L'horloge du salon sonnait les demi-heures, dehors l'air devenait gris – le jour terminait sans être commencé.

« Il ya a trois cents soixante jours dans l'année, parfois trois cents soixante six. Quelques vingt cinq mille jours dans une vie de soixante-dix ans. Combien j'en ai déjà passé des comme ça ? ». Cette conclusion lui provoquait immédiatement une grosse bouffée de chaleur, il allait dans la salle de bain pour mettre un peu d'eau fraîche sur son visage. Se regarder longuement dans le miroir embué calmait ses émotions, il commençait à raisonner : « Carpe diem, carpe diem ! Les sages ! – mais comment l'attraper ? Et pourquoi ? Finalement il y en a plein ! Mais quelle idée attraper !

Le bruit de la clé s'entendait dans l'entrée. Huit heures. Maintenant ils vont manger et il y pensera moins. Après le dîner la Femme range la aisselle, l'Ecrivain reste à table, racle soigneusement son pot de yaourt.

« Et notre roman ? Ça va ? » – la Femme avait surgi devant lui, maintenant elle nettoyait la table. Avec un grand soupir l'Ecrivain, du geste d'un pianiste, mettait les mains sur le bord de la table comme s'il venait de fermer le couvercle sur un clavier muet. « Mais pourquoi elle met tant de force dans tout ça ? – elle continuait de passer l'éponge sur la toile cirée, – elle n'a pas d'âme ! » Il aurait tellement voulu qu'elle lui caresse les cheveux, qu'elle lui dise à l'oreille quelque chose d'apaisant. – « Tu es peut être fatigué ? Et si tu revenais à ton travail d'avant ? »

Parfois après un dîner particulièrement léger, l'Ecrivain sortait pour marcher un peu en ville, rentrait dans un bistrot, prenait un demi. Il aimait la simplicité sincère qui régnait autour, s'impreignait tellement de la joie de ses convives, que vers minuit, quand il revenait à la maison, il dansait presque :

– Quand j'ai bu de la bière, surtout à jeûn, ma tête est pleine d'idées !

– Mais tu devrais vite les mettre sur le papier !

L'Ecrivain haussait les épaules et s'allongeait sur le canapé. Il était content : il avait senti venir l'inspiration,

demain sera le jour de naissance de son chef d'oeuvre. Insensiblement il glissait dans les bras de Morphée et la Femme, attendrie, couvrait ses pieds d'une couverture à carreaux.

Le jour suivant tout recommençait : café, tache brune sur la table, bruit de la cuillère dans la tasse, bruissement des journaux et son propre visage au-dessus du lavabo. « Je n'en peux plus », dit l'Ecrivain, – Est-ce qu'un seul tableau suffit pour faire un Artiste, une seule sonate – un Compositeur ? Je n'ai écrit qu'une seule nouvelle, mais j'y ai mis mon âme, elle m'a rendu heureux, j'ai eu du plaisir à travailler. Enfin, Alain-Fournier n'a écrit qu'un seul roman ! Sans parler de Griboédov !

Une pluie inattendue ruissela sur la vitre pareille aux larmes de désespoir sur le visage de l'Ecrivain.

« Sauf que le premier a été tué... à la guerre, l'autre égorgé. Mais moi... je suis toujours là ! Vivant ! » Son enfance insouciante – c'est tout ce qu'il put se rappeler : vent fort dans les branches des ormes, girouette affolée, et lui, envié de tous les copains, court à perdre haleine, avec un cerf-volant au bout de son bras. Essoufflé il s'arrête, regarde le ciel. Mais ne voit rien à part des boules des nuages et de petit arc-en-ciel dans les gouttes de sueur sur ses cils.

« Ai-je tout dit ? Ai-je épuisé tout le bonheur qui m'avais été réservé ? Alors, où est la raison d'être ? Comment vivre ? ».

Une boule monta dans sa gorge ; ses yeux se remplirent de tonnes de larmes qui, comme dans des écluses, étaient bloquées sans pouvoir se libérer. L'Ecrivain alla dans la salle de bain, prit dans la pharmacie une fiole avec un grand point d'exclamation sur l'étiquette, versa le contenu dans la main et avala avec de l'eau du robinet. Un homme ébouriffé aux yeux rouges le regardait du miroir. Rien ne se passa. Puis il se sentit mieux – presque aussi bien que quand il prenait une décision de balancer

la machine à écrire, et, dès le soir même de préparer son porte-documents et cirer ses chaussures.

Dans son bureau il s'arrêta devant la fenêtre donnant sur l'étang. La fleur bleue n'y était plus : à la place il vit un fruit bizarre. Après la pluie les herbes folles étaient illuminées d'innombrables soleils transformant les gouttes d'eau en petits arcs-en-ciel.

Revenue tard, la Femme enleva l'imperméable et les chaussures et entra dans le bureau de l'Ecrivain.

Il était assis dans son fauteuil, la tête baissée, les yeux fermés. Les tiroirs traînaient par terre, sur la table une feuille de papier de luxe portait ce titre écrit avec un stylo à plume : « Chapitre premier ».